

L'affrontement de trois cultures

Les realia dans la traduction en néerlandais de *L'Ecrivain* de Yasmina Khadra

Mémoire de fin d'études
Master Vertalen
Hans Sassen (0449539)
Novembre 2006

Sous la direction de Mme dr. Francine Melka
Université d'Utrecht, Faculté de Lettres
Département de langue et culture françaises

Remerciements

Je voudrais remercier tous ceux qui m'ont soutenu et encouragé tout au long de l'écriture de ce mémoire. Je tiens tout particulièrement à remercier :

- Mme dr. Francine Melka, pour la direction de mon mémoire, ses conseils et sa patience appréciés,
- M. prof. dr. Maarten van Buuren, deuxième lecteur,
- M. drs. Luuk Dijkstra, pour ses conseils par rapport à la traduction,
- Mme dr. Simone Resing, Mlle Anne Ruijter MA, Mlle Kim Abdur BA, Mlle Kimberley Mulder MA, Mlle Schéhérazade Guechoum et M. Guihen Abrial, pour la lecture de la traduction et de mon mémoire et leurs remarques.

Table des matières

Introduction	4
Chapitre 1 : Aspects théoriques de la traduction.....	6
Introduction	6
1.1 Aspects généraux et applicables à la traduction littéraire	6
1.2 Realia.....	12
Chapitre 2 : cadre théorique pour l'analyse de realia.....	17
Introduction	17
2.1 Catégorisation de realia.....	17
2.2 Stratégies pour la traduction de realia	22
Chapitre 3 : Analyse des realia dans <i>L'Ecrivain</i>	32
Introduction	32
3.1 Yasmina Khadra.....	32
3.2 Analyse du texte source.....	33
3.3 Analyse de la traduction.....	34
Écologie.....	35
Culture matérielle.....	36
Culture sociale.....	42
3.4 Répartition de l'usage des stratégies respectives	51
3.5 Conclusion.....	55
Conclusion.....	58
Bibliographie	60
Annexe 1 : texte source	63
Annexe 2 : traduction	97
Annexe 3 : liste des realia (et indication de catégorisation, traduction, stratégie).....	137

La culture d'une nation est le miroir où se reflètent ses connaissances, ses croyances et ses traditions originales. C'est, en bref, une clé à l'aide de laquelle on peut ouvrir la porte de la connaissance de son peuple et de ses institutions. Un jugement clair, reposant sur des informations exactes est, à son tour, le vrai chemin vers l'amitié et la sympathie parmi les nations du monde.

Prince F. KONOYE

Introduction

De par l'origine de Yasmina Khadra, ses ouvrages sont riches d'éléments marqueurs de la culture algérienne. Le cas de l'Algérie est très intéressant, puisqu'il s'agit d'une ancienne colonie française. De ce fait, une grande partie de la culture algérienne, surtout les éléments concernant l'histoire et les institutions (publiques) se retrouvent aussi dans la culture française. Comme Yasmina Khadra écrit son œuvre en français, il doit y avoir, d'une part, des éléments culturels algériens dans ses textes qui ne sont pas expliqués aux lecteurs, pour la raison que l'écrivain a considéré la signification de ces éléments connus du lecteur (francophone), et d'autre part, des éléments de la culture algérienne que l'écrivain a décidé d'expliquer, d'explicitier, considérant qu'une partie de son audience francophone ne comprendrait peut-être pas sans élaboration.

Pour le public néerlandophone, il ne sera généralement pas question d'éléments partagés par les deux cultures (c'est-à-dire, la culture algérienne et la culture néerlandaise). Dans le cas d'une traduction vers le néerlandais, il faudra en général traduire non seulement les explications que l'écrivain a déjà données et également rendre en néerlandais les autres éléments culturels qui n'ont pas été expliqués dans le texte source et que le lecteur néerlandais ne connaît pas. Il peut s'agir ici d'éléments culturels français (qui sont évidents pour le lecteur francophone) mais également de certains éléments appartenant à la culture algérienne qu'un

lecteur francophone est capable de percevoir, tandis que pour des lecteurs non-francophones, ces éléments algériens ne sont pas assez connus.

Aussi, dans le cadre de ce mémoire, je me pose la question de savoir quelles stratégies s'emploient le plus souvent pour obtenir une bonne traduction de ces éléments culturels figurant dans cet ouvrage de la littérature francophone post-coloniale, *L'Ecrivain*¹.

A ces fins, j'aborderai premièrement certains aspects de la théorie traductologique. Je traiterai d'abord certains aspects traitant de la traduction en général (« qu'est-ce qu'une 'bonne' traduction ? » ; l'opposition en traductologie entre naturalisation et exotisation ; la théorie du *skopos*). Dans un deuxième temps, je regarderai les différentes conceptions du phénomène d'éléments culturels (*realia*). En utilisant comme point de départ les théories de plusieurs autres auteurs, j'exposerai ma conception du phénomène du *realia* et dresserai un cadre théorique ainsi qu'une liste de catégories de *realia*. Ensuite, je ferai de même pour les stratégies de traduction de *realia*. Finalement, dans le chapitre 3, j'analyserai le traitement des *realia* pour ma traduction d'une partie de *L'Ecrivain*, à l'aide des outils développés.

¹ Khadra, Y., *L'Ecrivain*, Paris: Julliard, 2001, pp. 119-176.

Chapitre 1 : Aspects théoriques de la traduction

Introduction

Dans ce chapitre, j'aborderai certains aspects de la théorie traductologique. Cette science relativement jeune a néanmoins connu d'intensifs débats sur la bonne façon de traduire un texte. En premier lieu, je traiterai les notions de traductions naturalisantes et exotisantes ainsi que l'application de la théorie du *skopos*² dans la mesure où elle s'applique à la traduction littéraire. A l'aide de ces notions, je proposerai mon idée de ce qu'est une 'bonne traduction'.

Ensuite, je focaliserai sur l'aspect de la traduction des éléments culturels, appelés *realia*. Je traiterai les conceptions de certains auteurs et définirai enfin le concept de *realia* tel que je l'entends.

1.1 Aspects généraux et applicables à la traduction littéraire

Naturalisation et exotisation

Il existe, dans le domaine de la traductologie, une querelle séculaire à propos de la question de traduire de façon naturalisante ou plutôt de façon exotisante. Ces deux termes constituent en soi une opposition fondamentale. La pensée de la traduction naturalisante tente de rapprocher le texte cible (la traduction) de la culture cible. La philosophie de la traduction exotisante, par contre, tente de garder le texte cible près du texte source, et donc de ne pas faire de concessions aux lecteurs de la traduction (les 'lecteurs cible'). Ces deux voies peuvent s'appliquer sur plusieurs niveaux linguistiques : le traducteur a, en théorie, la possibilité d'exotiser sa traduction en ce qui concerne la phonologie, la syntaxe, la sémantique ou bien la pragmatique. En pratique, il choisira cependant souvent de naturaliser son texte cible aux niveaux phonologique, syntaxique et sémantique. J'y reviendrai.

Dans la littérature traductologique, les termes de *naturalisation* et d'*exotisation* apparaissent souvent. Certains théoriciens ont néanmoins conçu leurs propres appellations. Lawrence Venuti préfère les termes de *domestication* et *foreignization*. L'Israélien Gideon

² Vermeer, *Aufsätze zur Translationstheorie*, Heidelberg: s.i., 1983, pp. 48-61. Reproduction de l'article Vermeer, H., "Ein Rahmen für eine allgemeine Translationstheorie", in: *Lebende Sprachen* 23:3 (1978), pp. 99-102.

Toury parle, dans un raisonnement similaire, de traductions *adéquates* et *acceptables*, ce qui, certes, ne constitue pas exactement la même opposition. Dans la théorie de Toury, une traduction qui reste près du texte source et dans laquelle les aspects culturels et linguistiques ne sont pas altérés de façon à rapprocher la culture et la langue cibles, est considérée ‘adéquate’, tandis que la traduction qui rapproche plutôt les usages de la culture et langue cibles se classe sous l’appellation de ‘traduction acceptable’. A mon avis, cette distinction peut être conçue de façon pareille à l’opposition ‘traduction exotisante’, ‘traduction naturalisante’, vu que les deux théories ont comme résultat une distinction du degré de rapprochement de la traduction au texte source.

Selon Aixelá³, reprenant une affirmation de James S. Holmes, il ressort de recherches que dans le monde occidental d’aujourd’hui, il y a tendance à produire des traductions aussi *naturalisantes* que possible du point de vue linguistique ; et aussi *exotisantes* que possible du point de vue socio-culturel et pragmatique. C’est cette dernière constatation que fait également Wiggerts.⁴ Dans son mémoire, elle a étudié l’exotisation des traductions de *Notre-Dame de Paris* du français vers le néerlandais. Certains théoriciens ont avancé des hypothèses pour l’explication de ces tendances. D’un côté, l’exotisation sur le plan socio-culturel pourrait s’expliquer par la supposition que le lecteur cible du monde occidental aime les cultures étrangères. Sabarte Belacortu est de cette opinion :

Sinds wij massaal aan het reizen zijn geslagen, hebben we ons gerealiseerd dat er meer is op de aardbol. Ook dank zij de TV en de avonduren die de Peter Stuyvesant-rokers en Bounty-eters blijkbaar beleven, raken we steeds meer vertrouwd met den ‘vreemde’. Dit betekent dat we (...) toegeven dat er een andere wereld dan de onze bestaat. Voor mij kan er dan ook geen bezwaar meer tegen zijn wanneer die ‘andersheid’ doorschemert in de vertaalde literatuur.⁵

De l’autre, la naturalisation sur le plan linguistique s’explique par l’évidence que certains lecteurs cible ne prennent pas la peine de faire des recherches linguistiques pour finir par comprendre le texte.

³ Aixelá, “Culture-specific Items in Translation”, in: R. Álvarez & Vidal, M.C.A. (éds.) *Topics in Translation 8: Translation, Power, Subversion*, Clevedon / Adelaide: Multilingual Matters, 1996, p. 56.

⁴ Wiggerts, M., *Naturalise-t-on Quasimodo ? L’évolution de la notion de l’exotisation dans les traductions de Notre-Dame de Paris de Victor Hugo*, mémoire de master, Utrecht : Université d’Utrecht, 2005, p. 4.

⁵ Sabarte Belacortu, M., “Het vertalen van Spaanse cultuur-gebonden begrippen”, in: *Van taal tot taal* 38 (1994:1), p. 3-4.

Hormis ces considérations générales, il reste que le traducteur doit choisir une stratégie à appliquer à son cas spécifique, que ce soit une stratégie naturalisante ou exotisante. Ce choix dépend entre autres du texte source, de la culture cible et du public cible.⁶

D'abord, par rapport au texte source, comme celui-ci a toujours son époque d'origine et qu'il contient, par extension, les valeurs de cette époque, le traducteur (et/ou l'éditeur, si vous voulez) doit trancher la question de garder ce contexte et ses valeurs ou non. Lorsque la traduction est entamée de façon à naturaliser toute la situation socio-culturelle, il y a le danger que le thème du texte ne soit plus perçu par les lecteurs de la traduction de la même façon que par les lecteurs du texte original. L'exemple que donne Tellingier montre que dans la traduction slovaque par Jesenská de la pièce de Gogol, *Le Revisor*, le public n'a plus aucun point de repère pour pouvoir situer la pièce en Russie autour de 1835. Au contraire, la traductrice a naturalisé le contexte socio-culturel de sorte à donner l'impression que la pièce traite de la situation slovaque de l'époque (1961 !).⁷ Evidemment, Jesenská a fait le choix de naturaliser la pièce et ce n'est pas pour autant un mauvais choix. Mais il existe néanmoins un certain risque que le public ou la critique littéraire ne soit pas d'accord avec ce choix.

Deuxièmement, il est possible que, dans la culture cible, il n'existe pas de tradition d'application de la stratégie naturalisante (comme on pourrait dire dans le cas du Japon à partir de l'ère Meiji⁸), ou de la stratégie exotisante (par exemple le cas des *belles infidèles* en France aux 17^e et 18^e siècles⁹). Reprenant Venuti, Hatim et Mason¹⁰ avancent que le traducteur doit donc choisir entre “reinforcing or challenging dominant cultural codes”. Ils soulignent, toujours en suivant le fil de pensée de Venuti, que ce choix dépend du contexte social : dans la traduction anglo-américaine des trois derniers siècles, la tradition d'application de la stratégie naturalisante a eu une position hégémonique, “depriving source text producers of their voice and re-expressing foreign cultural values in terms of what is familiar (and therefore unchallenging) to the dominant culture.”¹¹ A l'inverse, pour la traduction dans une langue cible “minoritaire” du point de vue culturel en comparaison avec la langue source, la naturalisation pourrait se révéler un moyen de protection contre une influence encore plus

⁶ Hagfors, I., “The Translation of Culture-Bound Elements into Finnish in the Post-War Period”, in: *Meta* 48 (2003: 1-2), p. 118.

⁷ Tellingier, D., “Abhängigkeit der Übertragung der Realien von zeitgemäßen Übersetzungskonventionen”, in: Beylard-Ozeroff, A. et al. (éds.), *Translators' Strategies and Creativity*, Amsterdam: John Benjamins, 1998, p. 88.

⁸ Kondo, M. et J. Wakabayashi, “Japanese tradition” in: Baker, M. (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge, cop. 2001, p. 488-493.

⁹ Salama-Carr, M., “French tradition” in: Baker, M. (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge, cop. 2001, p. 411-413.

¹⁰ (Venuti 1995) Hatim, B. & I. Mason, *The Translator as Communicator*, London: Routledge 1999, p. 145.

¹¹ *Ibid.*

grande de la langue ou culture dominante sur la langue ou culture minoritaire. Aux Pays-Bas, cependant, la grande majorité des traductions parues étant traduite à partir de l'anglais, il n'y a pas trace de protection de la culture néerlandaise de par l'application d'une stratégie naturalisante globale par rapport à la situation socio-culturelle (voir *supra*, p. 7).

Finalement, même à l'intérieur de la culture cible et de sa tradition littéraire, on doit considérer que parfois le public cible appréciera ou non la stratégie considérée. Les lecteurs des livres parus dans la série du *Bouquet-reeks* néerlandais ne s'attendent pas à une stratégie exotisante du point de vue socio-culturel, bien que la culture de lecture aux Pays-Bas ait bien cette tradition.

Il faut pourtant toujours garder à l'esprit ce qu'en dit Hagfors¹²:

Despite the global translation strategy chosen by the translator, it would seem logical that the primary function of a translation would be to let the readers make the same journey and transport them to the same time and place as the original. Instead, readers of translations make two journeys. They are not only transported to the time and place of the original, but they are also taken to the time and place of the target text.

La théorie du skopos

L'une des théories traductologiques les plus connues est la théorie fonctionnaliste conçue par Hans Vermeer, la théorie du *skopos*¹³. Cette théorie présuppose que chaque traduction a un but spécifique, c'est-à-dire que tout texte traduit a des raisons d'être traduit. Aussi est-il nécessaire, avant de commencer la traduction, de fixer la fonction, le but, la fin (grec : *skopos*) du texte cible, en fonction du public cible.

Cette façon de penser ouvre la voie à des traductions qui fonctionnent parfaitement dans la culture cible. Il ne s'agit néanmoins pas exclusivement de traductions naturalisantes. Un exemple type pour illustrer la perspective des partisans de la théorie du *skopos* est celui du mode d'emploi d'un produit chinois, mal traduit en anglais. Le texte anglais sert d'intermédiaire pour les traductions dans d'autres langues. Un traducteur du paradigme du *skopos* commencerait par se poser la question du but de la traduction. Il est clair que le texte cible (le mode d'emploi traduit) doit expliquer de façon claire et compréhensible le fonctionnement de l'appareil aux lecteurs du texte cible (si nécessaire, d'une façon différente que celle faite par le texte source à ses lecteurs). Le « traducteur *skopos* » dans notre exemple

¹² Hagfors, *op.cit.*, p. 119.

¹³ voir *supra*, note 2.

pourrait donc choisir de ne pas prendre le texte source (anglais) comme unique point de départ, mais de plutôt écrire un nouveau mode d'emploi pour l'appareil en question dans la langue cible.¹⁴

A première vue, cette théorie ne semble pas pertinente pour les traductions littéraires, et cela pour plusieurs raisons. D'une part, il est parfois difficile à trouver la réponse à la question de la fonction d'un texte littéraire. D'autre part, le traducteur pourrait être d'opinion que la meilleure solution serait de traduire le texte en changeant toutes sortes de sens, en y enlevant des parties ou encore en y en rajoutant. Cependant, cela entraîne le risque que non seulement l'éditeur de la traduction mais aussi la critique littéraire s'insurgent contre cette injustice commise au texte source. Inutile de dire que ce n'est pas la façon dont il faut appliquer la théorie du *skopos* aux textes littéraires.

Selon Nord¹⁵, le but d'un texte littéraire s'établit souvent par l'effet esthétique ou poétique qu'a ce texte sur ses lecteurs. Selon elle, le facteur décisif ne se trouve toutefois pas dans le texte dit littéraire mais dans la conception de ce texte par le lecteur :

Intratextual features are not marked 'literary' as such (they may also occur in advertisements or newspaper texts) but they do function as signals indicating the sender's literary intention to the readers. Receivers then interpret these features as literary in connection with their own culture-specific expectations, which are activated by certain extra-textual signals.¹⁶

C'est donc le lecteur qui *décide* de lire le texte comme un texte littéraire ; cette décision est certes souvent influencée par les effets esthétique ou poétique du texte. L'auteur du texte fera en sorte que son texte comprenne des éléments qui produisent de tels effets : il anticipe ces effets de manière téléologique.

The desired effect will, in fact, only be attained if the anticipation has been adequately thought through and if the text producer is capable of verbalizing it in an appropriate way.¹⁷

Dans le cas d'une traduction, le traducteur devra discerner l'intention de l'auteur, en interprétant les caractéristiques du texte et en consultant de la littérature secondaire. Ce n'est

¹⁴ Adaptation de l'exemple utilisé dans Nord, C., *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*, Manchester: St. Jerome, 1997, p. 17.

¹⁵ Nord 1997, *op.cit.*, p. 82.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Nord 1997, *op.cit.*, p. 85.

donc pas l'intention de l'auteur qui est traduite, mais l'interprétation du traducteur de cette intention. Pour *skopos*, l'interprétation du traducteur doit non seulement tenir compte de l'intention de l'auteur et des effets esthétiques et poétiques qu'il a utilisés mais aussi de la compatibilité du texte source avec la culture cible.¹⁸ Cette compatibilité dépend par exemple de la mesure dans laquelle la tradition littéraire de la culture cible est ouverte à des cultures étrangères (voir *supra*, tradition naturalisante ou exotisante).

Nord souligne que le concept de la théorie du *skopos* s'applique également à des segments du texte ou '*in-texts*' tels que des exemples, des notes ou des citations. Pour exemplifier, je cite Ping :

The notion of courtesy seems to be universal, but people from different cultures employ very different expressions to denote courtesy. Traditionally, a Chinese person may greet a friend or acquaintance by asking 'Have you had your meal?' or 'Where are you going?' A Westerner would, however, say something like 'Hello!', 'Good morning!', 'Nice day, isn't it?'

Si le traducteur décidait de rendre ces expressions de courtoisie chinoises littéralement dans une langue occidentale, il pourrait y avoir des malentendus dans le public cible, du fait que ces expressions seraient comprises dans leur signification référentielle.¹⁹ Même si le traducteur a choisi une stratégie exotisante, il devra donc tenir compte de la traduction *fonctionnelle* d'expressions phatiques. D'autre part, si le traducteur fait une traduction trop fonctionnaliste, son travail sera susceptible d'être considéré comme une adaptation plutôt que comme une traduction.²⁰

La 'bonne' traduction

Quelle est donc 'la meilleure façon' de traduire un texte littéraire vers le néerlandais ? Il est clair que cette question ne peut pas se résoudre après ces quelques pages d'explications. Je me limite à signaler quelques éléments qui me semblent pertinents à une conception de 'bien traduire'.

D'abord, il faut souligner que le courant dominant des traductions vers le néerlandais est entrepris de façon à naturaliser le plus possible les aspects linguistiques et à ne pas trop

¹⁸ Nord 1997, *op.cit.*, p. 92-93.

¹⁹ Ping, K., "Cultural Presuppositions and Misreadings", in: *Meta* 44 (1999: 1), p. 135.

²⁰ Perridon, W., "Van Villakulla naar Kakelbont: vertalen van cultuur", in: *Leesgoed* 27 (2000: 4), p. 185 et p. 187.

toucher au contexte socio-culturel du texte source. Pour que la traduction soit bien reçue par le public cible (néerlandais), je tiens à respecter cette tradition.

En plus, je suis d'opinion qu'il faut respecter le plus possible la fonction, le but (bref, le *skopos*) du texte source. Certes, la traduction d'un texte littéraire ne peut souvent pas fonctionner tout à fait de la même façon dans la culture cible que dans la culture source, mais dans ces cas, il est tout de même possible de faire une interprétation des intentions de l'auteur du texte, aussi bien sur le niveau *macro* (le texte en entier) – qui mènera souvent à la conclusion que l'auteur a voulu écrire un texte ayant tel et tel effet littéraire – que sur le niveau *micro* (les segments du texte).

1.2 Realia

Qu'est-ce qu'un *realia*²¹ ? Beaucoup de théoriciens se sont exprimés sur le sujet des *realia*. Selon Grit, le concept de *realia* au sens large se manifeste en deux formes²²:

- de concrete unieke verschijnselen of categorale begrippen die specifiek zijn voor een bepaald land of cultuurgebied en die elders geen of hooguit een gedeeltelijk equivalent kennen.
- de voor deze verschijnselen/begrippen gebruikte termen.

Je reviendrai sur cette définition. Il faut d'abord préciser que le terme de *realia* n'est pas reconnu par tous les auteurs. Grit²³, Bödeker et Freese²⁴, Leppihalme²⁵ et Koller²⁶ utilisent ce terme, mais dans la littérature, on retrouve entre autres les termes de 'divergences culturelles et métalinguistiques' (Vinay et Darbelnet²⁷, 1958), 'foreign cultural words' (Newmark²⁸,

²¹ Le mot est d'origine latine, *realis* (sg.), *realia* (pl.). Ce mot est aujourd'hui utilisé exclusivement dans la forme 'realia', aussi bien pour désigner le singulier que le pluriel.

²² Grit, "De vertaling van realia", in: Naaijken, T. et al. (éds.), *Denken over vertalen: tekstboek vertaalwetenschap*, Nijmegen: Vantilt, 2004, p. 279.

²³ *Ibid.*

²⁴ cité dans Herrero, "Sobre la traducibilidad de los marcadores culturales", in: Chesterman, A. et al. (eds.), *Translation in context*, Amsterdam: Benjamins, 2000, p. 311.

²⁵ Comme le montre le titre de son article : Leppihalme, R., "Translation strategies for realia", in: Kukkonen, P. & R. Hartama-Heinonen, (éd.), *Mission, Vision, Strategies, and Values: A Celebration of Translator Training and Translation Studies in Kouvola*. Helsinki: Helsinki University Press, 2001, pp. 139-148.

²⁶ Koller, W., *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, Heidelberg : Quelle und Meyer, 1979, p. 162.

²⁷ Vinay, J.-P. & J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l'anglais : méthode de traduction*, Paris: Didier, 1958.

²⁸ Newmark, P., *A textbook of translation*, New York: Prentice Hall, 1988, p. 95.

1988), ‘marcadores culturales específicos’ (Herrero²⁹, 2000), ‘culturemes’ (Vermeer³⁰, 1983), ‘culture-specific phenomena’ (Nord³¹, 1997), ‘culture markers’ (Nord³², 2003) et ‘culture-specific items’ (Aixelá³³, 1996). Parmi les auteurs qui ont traité ce sujet, il y en a d’ailleurs certains qui ne donnent pas de définition de leur conception de ce qu’est un *realia*, mais seulement des exemples ou des listes de catégorisations. Afin de trouver des différences éventuelles dans leur conception respective, je discuterai certains de ces auteurs, à savoir Grit, Nord (et Vermeer), Florin, et Aixelá. J’ai opté pour cette sélection d’auteurs pour la simple raison que j’ai obtenu et lu leurs ouvrages respectifs, ce qui me permettra d’en discuter de la première main. Après une discussion des auteurs respectifs, je montrerai les différences et les similitudes dans leurs conceptions. Je présenterai également ma conception de ce qu’est un *realia*.

Comme nous l’avons vu au début de cette sous-partie, Grit distingue la forme linguistique de la forme extra-linguistique du *realia*. Il indique que les membres d’une autre société ne connaissent souvent pas la dénotation du *realia*, et encore moins sa connotation. Le traducteur devra donc souvent expliciter certains éléments connotatifs du *realia* pour que le lecteur cible vive à peu près la même expérience que le lecteur du texte original. La question de savoir quels éléments à traduire (la dénotation ou l’une ou plusieurs des connotations) dépendra du type de texte (littéraire, journalistique, administratif ...), du but du texte (informations précises, description d’ambiance ...) et des connaissances préalables du groupe cible.³⁴ Tout en tenant compte de ces trois éléments, Grit donne huit stratégies possibles pour la traduction des *realia*. Je les discuterai dans la sous-partie suivante.

Nord évoque le terme de ‘cultureme’. Ce terme a été conçu par Vermeer, qu’elle paraphrase comme suit :

A cultureme is a social phenomenon of a culture X that is regarded as relevant by the members of this culture and, when compared with a corresponding social phenomenon in a culture Y, is found to be specific to culture X. ‘Corresponding’ here means that the two phenomena are comparable under certain definable conditions.³⁵

²⁹ Herrero, *op.cit.*, p. 311.

³⁰ cité dans Nord 1997, *op.cit.*, p. 34.

³¹ Nord 1997, *op.cit.*, p. 34.

³² Nord, C., “Proper Names in Translations for Children: *Alice in Wonderland* as a Case in Point”, in: *Meta* 48 (2003: 1-2), p. 185.

³³ Aixelá, *op.cit.*, p. 52.

³⁴ Grit, *op.cit.*, p. 280.

³⁵ Nord 1997, *op.cit.*, p. 34.

Nord elle-même réfère – du moins à ce moment-là – à ce phénomène en utilisant le terme de ‘culture-specific phenomenon’ (phénomène spécifique à une culture). Elle ajoute qu’un certain phénomène spécifique à une culture peut – malgré son appellation – bien exister dans d’autres cultures, parce que l’existence d’un tel phénomène est le résultat d’une comparaison des cultures source et cible.³⁶ Elle développe ensuite le terme de ‘cultural distance’ (distance culturelle) entre le monde du texte et le monde réel³⁷ :

If the text world belongs to their own culture, the readers are in a position to find analogies between their own experience and the story told in the text, which allow identification (= zero-distance). If the text world belongs to a culture with which the readers are not familiar, there is a cultural distance : The readers take notice of the information given about the text world without being able to establish a direct link with their own experience.

Dans son article, Aixelá utilise le terme de ‘culture-specific item’ (item spécifique à une culture).³⁸ Ce terme comprend

those textually actualized items whose function and connotations in a source text involve a translation problem in their transference to a target text, whenever this problem is a product of the nonexistence of the referred item or of its different intertextual status in the cultural system of the readers of the target text.

Bien qu’il ne l’ait pas inclus dans sa définition, Aixelá mentionne la possibilité que ce qui est considéré comme un *realia* à un moment donné dans un contexte donné, ne le sera peut-être plus au bout d’une période de temps.

Florin semble avoir une conception très simple de ce qu’est un *realia* :

Realia are important for at least two reasons. They show quite unequivocally that translation, though based in language, is by no means limited to language. Translators have to transfer things and concepts from one universe of reference to another, not just words from one language to another. Realia also show that translations are, and will always remain, translations. (...) Realia constitute those points in the translated text at which « the translation is

³⁶ *Ibid.*

³⁷ Nord, C., “It’s tea-time in Wonderland: culture-markers in fictional texts”, in: *Intercultural communication*, Frankfurt: Peter Lang, 1994, p. 523-524.

³⁸ Aixelá, *op.cit.*, p. 58.

showing, » simply because the universe of reference of culture A never totally overlaps with the universe of reference of culture B.³⁹

Ici, il insiste donc sur l'aspect d'intraduisibilité des *realia*, sans délimiter le sujet par sa substance. Mais un peu plus loin, il donne néanmoins une définition de ce qu'est le phénomène de *realia* :

Realia (from the Latin *realis*) are words and combinations of words denoting objects and concepts characteristic of the way of life, the culture, the social and historical development of one nation and alien to another. Since they express local and/or historical color they have no exact equivalents in other languages. They cannot be translated in a conventional way and they require a special approach.⁴⁰

Chaque auteur prend donc sa propre perspective par rapport au phénomène des *realia*. Là où Grit insiste d'une part sur la division linguistique / extra-linguistique et d'autre part sur les aspects dénotatifs et connotatifs des *realia* (il ne mentionne même pas le problème traductologique dans sa définition), Nord et Vermeer mettent plutôt l'accent sur l'aspect relatif (il doit y avoir une 'distance culturelle' pour qu'il existe un *realia*). Et encore Aixelá et Florin, qui, eux, soulignent l'existence du problème traductologique.

En même temps, tous ces auteurs mentionnent la distinction entre les notions de 'concept', 'objet', et 'mot'. Il est clair que le problème du *realia* se rapproche de la distinction saussurienne entre Signifiant et Signifié : la simple traduction de l'étiquette (le 'mot', le 'Signifiant') d'une langue à une autre (supposé que ce soit bien possible dans tous les cas !) se montrera inadéquate à chaque fois qu'une telle tentative est entreprise par rapport à un *realia*. Wiggerts⁴¹ développe une définition pareille à celle de Grit, mais la sienne paraît toutefois inclure vraiment tous les éléments qu'on a pu distinguer chez les auteurs antérieurs :

Les *realias* sont les phénomènes et leurs appellations qui sont propres à une certaine culture et qui posent un problème lors de la traduction vers une autre culture car ce phénomène et/ou son appellation n'existe pas ou n'a pas le même sens ou la même connotation dans la culture cible au moment de la traduction.

³⁹ Florin, S., "Realia in Translation", *Translation as Social Action: Russian and Bulgarian Perspectives*, London: Routledge, 1993, p. 122.

⁴⁰ Florin, *op.cit.*, p. 123.

⁴¹ Wiggerts, *op.cit.*, p. 7.

Cette définition semble quelque peu lourde ; à mon avis, elle est plus ou moins complète. Néanmoins, il y a lieu de juger les possibilités de l'utilisation de cette définition. Wiggerts a choisi une façon très explicite de distinguer (deux fois !) phénomène et appellation, ce qui n'est certainement pas faux mais qui peut tout aussi bien se résumer en moins d'embarras. De plus, il faut prendre garde de ne pas oublier que sa définition comprend deux conditions principales qui doivent toutes les deux se remplir avant qu'il soit question d'un realia. A mon avis, il est question d'un realia dès que la deuxième condition a été remplie. Je suis d'opinion qu'il n'est pas nécessaire de vérifier la réalisation de la première condition, puisqu'un phénomène peut très bien exister dans plusieurs cultures et être un realia. Finalement, je tente d'être complet en mentionnant qu'un Signe (Signifiant / Signifié) peut avoir plusieurs connotations en même temps, dont l'une peut à elle seule donner lieu à la considération comme realia de ce Signe.

Après ces remarques critiques de la définition de Wiggerts, je propose ma propre définition de ce qu'est un realia :

Les realia sont ces combinaisons de signifiant et signifié qui posent un problème lors du transfert vers une autre culture car cette même combinaison n'existe pas ou n'a pas les mêmes sens et connotations dans la culture cible au moment du transfert.

Je souligne que j'ai préféré utiliser le mot 'transfert' au mot 'traduction', vu que ce dernier ne comprend que les situations linguistiques. La notion de 'transfert' a une portée plus étendue, ce qui correspond mieux aux notions de Signifiant et Signifié.

Chapitre 2 : Cadre théorique pour l'analyse de realia

Introduction

Dans le premier chapitre, la notion de 'realia' a été exposé et expliqué. Ce deuxième chapitre traitera plus en détail des différents types de realia et des stratégies qui peuvent s'employer pour les traduire. Dans la première sous-partie, je discuterai les catégorisations faites par certains théoriciens, et donnerai ensuite ma catégorisation de realia. Dans la deuxième sous-partie, j'exposerai et analyserai les inventaires de stratégies développés par certains théoriciens, et formerai finalement ma propre liste de stratégies pour la traduction de realia. Ces instruments seront utiles lors de l'analyse du texte source au chapitre 3.

2.1 Catégorisation de realia

Outre ceux qui osent donner une définition du realia, sous quelque appellation que ce soit, il y a des auteurs qui parfois ne donnent pas de définition précise mais proposent plutôt une catégorisation des différents 'éléments culturels'. Une telle répartition peut se révéler utile lors de notre analyse prochaine (voir chapitre 3). Dans cette sous-partie, je traiterai les catégorisations d'Albrecht et de Newmark. J'ai choisi de discuter ces auteurs parce que j'ai été en état d'obtenir et lire les ouvrages en question, et je serai donc bien capable de les expliquer et de les commenter. Après ces exposés de théories existantes, je proposerai ma propre catégorisation, tout en tenant compte des remarques que j'aurai évoqué pendant cette discussion.

Albrecht⁴² parle de toute une série de 'außersprachlich gegebenen Phänomenen' (littéralement : 'phénomènes existants hors de la langue', *sic*) qui posent des problèmes lors de leur traduction, et réfère à la méconnaissance partielle ou totale de ces phénomènes dans la culture cible. Ensuite, il donne une catégorisation à l'aide d'un certain nombre d'exemples. Il l'annonce comme suit : « Dazu können u. a. gehören : » ('Cela peut comprendre entre autres :'), ce qui indique à mon avis qu'il considère sa catégorisation inachevée. Dans la figure 1 se trouve cette catégorisation accompagnée des exemples donnés par Albrecht.

⁴² Albrecht, J., *Linguistik und Übersetzung*, Tübingen: Max Niemeyer, 1973, p. 11.

- 1) Natürliche Gegenstände ('objets naturels') :
Geest, garrigue
- 2) Vom Menschen geschaffene Gegenstände ('objets créés par l'homme') :
Pumpenikel, ratatouille
- 3) Soziale Institutionen ('institutions sociales') :
Kreisstadt, Kehrwoche, agrégation, vin d'honneur
- 4) Bezeichnungen für Verhaltensweisen, Erfahrungs- und Denkkategorien ('indications de comportement humain, de l'univers de la pensée, de l'univers mental') :
Schadenfreude, gemütlich, esprit, laïque
- 5) Traditionell-kollektive Einstellung zu Dingen ('partis pris, idées reçues etc.') :
dumm wie ein Kamel; *méchant* (d'humeur difficile) comme un chameau

Figure 1 : catégorisation d'Albrecht⁴³

Albrecht distingue donc cinq catégories de realia sans vouloir être complet. En effet, même à première vue, il manque des solutions pour certains types de realia. Comment traiter par exemple les noms propres, les événements historiques, les noms de produits ? Par contre, certains des exemples qu'il donne ne sont à proprement parler pas des realia ! 'gemütlich' est bel et bien ce qu'il appelle un 'phénomène existant hors de la langue' mais il n'y a pas que les germanophones qui peuvent se comporter de façon 'gemütlich'... Et lorsqu'on considère 'esprit' comme une notion philosophique, il existe certainement des solutions pour rendre ce concept de façon adéquate dans d'autres langues.

Newmark⁴⁴ dit prendre le travail de Nida à la base pour former sa propre catégorisation. Je suppose qu'il a fait cela en résumant d'abord les chapitres et articles que Nida a écrit par rapport à la traduction de realia et en y élaborant ensuite. Je n'ai toutefois pas pu obtenir une catégorisation claire et nette de la main de Nida. C'est pour cette raison que je ne traiterai par la suite que la catégorisation de Newmark et non pas la catégorisation supposée de Nida.

Newmark fait la distinction entre cinq catégories de realia et donne des exemples pour chaque catégorie, voir figure 2.

⁴³ Mes traductions des noms des catégories se trouvent entre parenthèses et guillemets. Tous les exemples sont à Albrecht.

⁴⁴ Newmark, *op.cit.*, p. 95.

- 1) Ecology (‘écologie’) : flora, fauna, winds, plains, hills: ‘honeysuckle’, ‘downs’, ‘sirocco’, ‘tundra’, ‘pampas’, *tabuleiros* (low plateau), ‘plateau’, *selva* (tropical rain forest), ‘savanna’, ‘paddy field’
- 2) Material culture (artefacts) (‘culture matérielle’)
 - a. Food (‘nourriture’): ‘zabaglione’, ‘sake’, *Kaiserschmarren*
 - b. Clothes (‘vêtements’): ‘anorak’, *kanga* (Africa), *sarong* (South Seas), *dhoti* (India)
 - c. Houses and towns (‘logement etc.’): *kampong*, *bourg*, *bourgade*, ‘chalet’, ‘low-rise’, ‘tower’
 - d. Transport (‘transports’): ‘bike’, ‘rickshaw’, ‘Moulton’, *cabriolet*, ‘tilbury’, *calèche*
- 3) Social culture – work and leisure (‘culture sociale (travail, loisirs)’)
 - ajah*, *amah*, *condottiere*, *biwa*, *sithar*, *raga*, ‘reggae’, ‘rock’
- 4) Organisations, customs, ideas (‘organisations, habitudes, concepts’)
 - a. Political and administrative (‘politiques et administratifs’)
 - b. Religious (‘religieux’): *dharma*, *karma*, ‘temple’
 - c. Artistic (‘artistiques’)
- 5) Gestures and habits (‘habitudes, signes’)
 - ‘Cock a snook’, ‘spitting’

Figure 2 : catégorisation de Newmark⁴⁵

Tout à fait comme chez Albrecht, il paraît manquer chez Newmark aussi, à première vue, des catégories adéquates pour certains types de realia. Par exemple, de même que chez Albrecht, les événements historiques et les noms propres ne semblent pas aller dans sa catégorisation. Newmark donne toutefois de larges explications⁴⁶ et des douzaines d'exemples pour que le lecteur comprenne tous les éléments de sa catégorisation. C'est de ces élaborations qu'il devient clair que la catégorie adéquate de noms propres dépend, selon Newmark, du type de nom propre : les noms de ‘747’, ‘Mini’, ‘Peugeot’ sont classés sous ‘culture matérielle’, tandis que des termes tels que ‘Bundestag’ et ‘UNICEF’ se trouvent sous ‘organisations, habitudes, concepts – politiques et administratifs’, de même que les événements historiques, en tant que concepts politiques anciens.

Il me semble que pour la classification de realia spécifiques dans des catégories spécifiques, la catégorisation d'Albrecht n'est pas facile à manier. Non seulement crée-t-il de la confusion entre les différentes catégories – par exemple, il classe certains ‘objets créés par l'homme’ non pas dans cette catégorie mais sous l'appellation d'‘institutions sociales’ – mais encore, sa liste de catégories n'est apparemment pas achevée. La catégorisation de Newmark

⁴⁵ Mes traductions des noms des catégories se trouvent entre parenthèses et guillemets. Tous les exemples sont à Newmark. J'ai respecté leur mise-en-forme originale.

⁴⁶ Newmark, *op.cit.*, pp. 95-102.

semble plus complète et c'est pour cette raison que je me baserai sur son travail pour la proposition de ma catégorisation de realia.

Le fait que la catégorisation de Newmark semble complète n'empêche pas la nécessité d'une inspection critique de son travail. Je discuterai donc de façon critique la catégorisation de Newmark afin de pouvoir ensuite proposer la mienne.

D'abord je voudrais souligner que certaines de ses catégories me semblent tout à fait appropriées pour être inclus dans ma catégorisation. Je reprends dans son entièreté la catégorie d'écologie telle que Newmark la propose. Et sa deuxième catégorie aussi, la 'culture matérielle', me paraît – pour le moment – assez pertinente pour la reprendre. Mais j'y reviendrai.

La catégorie '4 – organisations, habitudes, activités' de Newmark, dans laquelle il crée les sousclasses 'politique/administration', 'religion', 'art' me semble un bon point de départ pour une catégorie plus large sous le titre de 'culture sociale' (à l'opposition de la culture matérielle que je viens d'évoquer). Je voudrais cependant combiner cette catégorie avec la catégorie de 'culture sociale' (3) de Newmark. D'un côté, je ne vois pas la différence pensée par Newmark entre (par exemple) les idées artistiques (c'est le titre de la sous-catégorie 4c) et les appellations de types de musique ('reggae', 'rock', exemples évoqués par Newmark sous sa catégorie 3). De l'autre, je préfère désigner les organisations, concepts, habitudes etc. (y compris toutes les sous-catégories de Newmark) par le nom de 'culture sociale', puisque la religion, la politique, l'art etc. font partie de la société au sens large. De plus, ce traitement tient compte de la catégorie 'institutions sociales' d'Albrecht, dont le nom indique qu'il est également d'avis que toutes ces notions appartiennent à la société.

Cela dit, je voudrais ajouter quelques sous-catégories à cette nouvelle catégorie de 'culture sociale'. On a déjà les sous-catégories 'a. politique / administration', 'b. religion', 'c. art' (cf. Newmark catégorie 4) ; je voudrais élargir l'étendue de la 'culture sociale' en ajoutant une sous-catégorie '(d.) histoire' ainsi que celle de '(e.) géographie'. L'histoire étant déjà classée dans cette catégorie par Newmark (sous 'politiques / administratifs'), je préfère cependant instituer une sous-catégorie distincte pour les références historiques. Outre cela, comme il s'agit pour les désignations géographiques (noms de villes, etc.) de notions plus ou moins formalisées par la société – les lieux etc. se sont vu attribuer un nom – je propose d'ajouter à cette catégorie 'culture sociale' une sous-catégorie 'géographie'. Faites attention à la distinction avec la catégorie 'écologie', qui ne comprend que les phénomènes de la nature. Dès qu'un tel phénomène est désigné par un nom spécifique pour ce cas (je pense au nom d'un lac etc.), ce nom entre donc dans '3e – culture sociale – géographie'.

En outre, Newmark ne mentionne pas du tout les noms propres personnels et n'offre donc pas de catégorie pour ce genre de mots. Il me semble pourtant que ces noms propres doivent être pris en considération en tant que *realia* : c'est que souvent, les noms propres dans un texte indiquent de manière claire les origines culturelles de ce texte. Pour cette raison, je classe les noms propres (qui indiquent des personnes) également dans une sous-catégorie distincte parmi la catégorie de la 'culture sociale'.

La catégorie de 'culture sociale' selon Newmark inclut également les notions des différents magasins (il évoque les 'chocolaterie' et 'Konditorei' qui n'ont pas d'équivalent dans les cultures anglophones), les sports (cricket, pétanque etc.). Je ne vois pas pourquoi Newmark a choisi de classer les *realia* qui traitent de transports et de logement parmi sa catégorie de 'culture matérielle' et non pas ceux qui traitent de types de magasins ou d'emploi. Dans ma catégorisation, les types de magasins et de travail seront donc classés sous 'culture matérielle – (e.) types de magasins/travail'. De cette façon, tout ce qui est tangible (à la suite d'une action humaine) rentre dans la catégorie de 'culture matérielle', tandis que tout concept, toute organisation, toute habitude, toute appellation abstraite doit être classé sous 'culture sociale'.

Finalement, je dois mentionner la catégorie '5 – habitudes, signes' de Newmark. Ce dernier élément traite des différences culturelles pour ce qui est des gestes, etc. :

Beside those [non-ambiguous gestures] which become quite universal (e.g. the hitchhiking gesture, the raised middle finger as an insult), each culture possesses a rich repertoire of emblems..., quite often sharing homomorphic emblems that are actually antonyms (i.e. like cognates, e.g. the raised finger-ring⁴⁷ gesture signifying 'Okay' in North America, money in Japan, a sexual insult in Venezuela, an emphatic conversational language marker of attention-getter in Spain).⁴⁸

Je propose de classer ces habitudes et signes de Newmark – sauf les éléments matériels qui se trouvaient dans ces catégories chez lui – dans une sous-catégorie distincte dans la 'culture sociale'. En effet il s'agit dans ces cas de notions abstraites, non-tangibles.

La catégorisation ainsi obtenue après une analyse critique des propos de Newmark est la suivante :

⁴⁷ Ce mot est quelque peu ambigu. Je suppose que l'auteur a voulu décrire le geste de la pouce et de l'indexe qui se touchent aux bouts et qui forment ainsi un cercle.

⁴⁸ Poyatos 1988, cité dans Nord 1997, *op.cit.*, p. 56. (La note explicative pour 'finger-ring' est de ma main.)

- 1) écologie (nature)
- 2) culture matérielle
 - a) nourriture
 - b) vêtements
 - c) logement
 - d) transport
 - e) types de magasins/travail
- 3) culture sociale (institutions, organisations, habitudes, activités, etc. relatives à...)
 - a) politique/administration
 - b) religion
 - c) art (littérature, théâtre, musique, etc.)
 - d) histoire
 - e) géographie
 - f) sports
 - g) gestes, habitudes
 - h) noms propres

Je tiens à souligner que cette catégorisation et ces sous-catégories ne constituent pas en soi un but de ce mémoire, mais forment plutôt une aide, un moyen qui me permettra de mieux faire l'analyse prochaine (voir chapitre 3).

2.2 Stratégies pour la traduction de realia

Le terme de 'stratégie', que j'utilise dans ce mémoire, n'est pas plus libre d'ambiguïtés dans le domaine de la traductologie que le terme de 'realia'. Cela se voit en comparant l'entrée traitant des 'stratégies de traduction' par Venuti dans la *Routledge Encyclopedia of Translation Studies* avec par exemple l'article de la main de Grit. Plusieurs auteurs, dont Venuti, entendent par 'stratégie de traduction' la stratégie générale appliquée pendant le processus de la traduction d'un certain texte. De cette façon, la stratégie de traduction peut être 'naturalisante', 'exotisante', etc., tel qu'on l'a vu dans la sous-partie 1.1. Le sens que j'y apporterai dans ce mémoire est toutefois celui de Grit, dont la conception correspond à ce

qu'est appelé 'Übersetzungsweise' par Tellingner.⁴⁹ Ces auteurs-ci entendent par 'stratégies' non pas le maniement du texte en entier (« macro-stratégie ») mais plutôt la stratégie au niveau lexico-syntaxique (« micro-stratégie »). Leppihalme est du même avis.⁵⁰

De nombreuses études ont été faites sur les manipulations possibles lors de la traduction de *realia*. Je discuterai les études de Florin, Grit, Aixelá, Lopes Cardozo-Stuurman⁵¹ et Wiggerts, après avoir donné un aperçu de leurs inventaires respectifs. Le choix des théoriciens a dépendu de la disponibilité de leurs ouvrages : afin de pouvoir donner des exposés pertinents, j'ai choisi de ne traiter que des ouvrages que j'ai pu obtenir et lire.

Je respecterai dans les inventaires des autres auteurs la numérotation originale, excepté chez Aixelá et Florin, qui, eux n'ont pas numéroté leurs listes mais qui ont bel et bien donné des hiérarchies afin de les percevoir. Pour leurs listes, j'ai donc ajouté une numérotation partielle. A la fin de cette sous-partie, j'argumenterai ma proposition d'inclure sur ma liste de stratégies certaines des stratégies qui figurent dans les inventaires respectifs et d'en ignorer d'autres.

Grit donne sept stratégies distinctes :

- a) handhaving (maintien)
- b) leenvertaling (traduction assez littérale à l'aide des parties dont le *realia* est composé)
- c) benadering (approximation par la voie du remplacement du *realia* par un concept connu dans la culture cible)
- d) omschrijving of definiëring in de doeltaal (description, définition)
- e) kernvertaling (traduction plus générique, hypéronyme du *realia*)
- f) adaptatie (adaptation, traduction selon la fonction du *realia*)
- g) weglating (omission)⁵²

Il ajoute une huitième stratégie, à savoir la combinaison de plusieurs stratégies énumérées.

La liste de stratégies d'Aixelá se partage en deux catégories principales, à savoir la conservation – ou maintien – et la substitution, dans la mesure de la « intercultural manipulation »⁵³. Il classe parmi les stratégies conservatrices :

⁴⁹ Cf. Tellingner, *op.cit.*, p. 93.

⁵⁰ Comme le montre le titre de son article : Leppihalme, R., "Translation strategies for *realia*", in: Kukkonen, P. & R. Hartama-Heinonen, (éds.), *Mission, Vision, Strategies, and Values: A Celebration of Translator Training and Translation Studies in Kouvola*. Helsinki: Helsinki University Press, 2001, pp. 139-148.

⁵¹ Lopes Cardozo-Stuurman, M., *Realia gerealiseerd. Een onderzoek naar de vertaling van cultuurgebonden elementen vanuit het Nederlands naar het Duits*, doctoraalscriptie Amsterdam: UvA, 1994, 68 p.

⁵² Grit, *op.cit.*, pp. 282-284. Accompagné de mes traductions et explications.

- 1a) repetition (maintien)
- 1b) linguistic (non-cultural) translation (« traduction selon la signification référentielle » sans tenir compte des aspects culturels de la culture cible : p.ex. l'usage du mot 'ponden', pour 'pounds' (livres sterling) dans un livre anglais traduit en néerlandais)
- 1c) extratextual gloss (explication extra-textuelle : notes, glossaire etc.)
- 1d) intratextual gloss (explication intra-textuelle : explications qui s'insèrent dans le cours du texte, explicitations)⁵⁴

Pour ce qui est des stratégies classées sous le titre de 'stratégies substitutrices', Aixelá propose les suivantes :

- 2a) synonymy (synonymie, p.ex. le choix du traducteur de ne pas répéter un seul mot trois fois mais de le remplacer la deuxième fois par un autre mot)
- 2b) limited universalization (remplacement d'un realia par un autre realia qui est considéré plus connu que l'original)
- 2c) absolute universalization (remplacement du realia par un hypéronyme jugé plus neutre ou un terme générique)
- 2d) naturalization (remplacement du realia par un mot faisant partie de la culture cible et ayant la même fonction ou connotation)
- 2e) deletion (suppression du realia)
- 2f) autonomous creation (le traducteur insère un realia dans le texte cible qui n'était pas employé dans le texte source).⁵⁵

Outre ces stratégies, Aixelá mentionne d'autres stratégies possibles qui pourraient – après de nouvelles études de corpus – être incluses dans son relevé, telles que la compensation (combinaison des stratégies numérotées 2e et 2f (2f dans un autre endroit que 2e)), la dislocation du realia, l'atténuation (p.ex. pour des raisons idéologiques ; une variante de la stratégie 2c). Comme il a choisi de ne pas inclure ces stratégies dans sa hiérarchie-même, je respecte son choix et ne considérerai que celles qu'il a énumérées.

⁵³ Aixelá, *op.cit.*, p. 61.

⁵⁴ Aixelá, *op.cit.*, pp. 61-62. Mes traductions et explications.

⁵⁵ Aixelá, *op.cit.*, pp. 63-64. Mes traductions et explications.

Florin fait également la distinction entre des stratégies conservatrices et substitutrices. Sa catégorie de stratégies conservatrices consiste en fait dans une seule stratégie : celle de la transcription, « by graphic means »⁵⁶ (que je numérote '1' ici). Cela veut dire que le *realia* est manipulé de sorte à produire un mot lisible pour les lecteurs cible, à l'aide de la phonétique ou à l'aide de translittération d'un alphabet à l'autre. La raison pour laquelle Florin évoque cette manipulation est simple : il est Bulgare.

Le reste des stratégies qu'il propose, sont des stratégies qu'il appelle, lui aussi, substitutrices. Premièrement, il évoque les néologismes, dont :

- 2a) les calques
- 2b) la possibilité de combiner un calque avec un mot de la langue cible ou d'assimiler le calque aux règles grammaticales de la langue cible
- 2c) l'introduction de ce qu'il appelle un 'néologisme sémantique' ou d'un nouveau mot composé

En deuxième lieu, Florin mentionne les « approximate translations ». Il propose :

- 2d) la substitution d'un terme spécifique par un terme plus générique
- 2e) la traduction de la fonction
- 2f) l'usage d'une description ou explication

Finalement, il cite en passant la possibilité de la traduction contextuelle ('2g'), qu'il caractérise par le fait que

any correspondence with the translated word or words [is absent]. Their content or meaning is communicated by means of a context suitably transformed as in the case of many new concept current in the socialist countries that are totally unknown in other states. This method obviously only succeeds in communicating the general meaning : all local color is lost.⁵⁷

Lopes Cardozo-Stuurman⁵⁸ n'évoque pas le terme de 'stratégie' pour la traduction d'un *realia* ; elle utilise le mot '*mogelijkheid*' ('possibilité') pour désigner ce que Grit et

⁵⁶ Florin, *op.cit.*, p. 125.

⁵⁷ Florin, *op.cit.*, p. 126.

⁵⁸ Lopes Cardozo-Stuurman, *op.cit.*, pp. 30-43.

d'autres appellent des stratégies. Elle a établi des listes de stratégies à partir d'autres théoriciens. D'habitude, cela devrait ne pas donner des points de vues très innovateurs, mais le résultat est d'une clarté extraordinaire, et c'est pour cette raison que j'ai inclus Lopes dans cette discussion de théories. Dans son répertoire de stratégies – qu'elle a obtenu après une comparaison de plusieurs théories (parmi lesquelles celles d'Albrecht et de Newmark) –, Lopes distingue entre 'possibilités' exotisantes, 'possibilités' naturalisantes et une catégorie intermédiaire :

Exotisering :

- E 1) letterlijke overname
- E 2) verklarende voetnoot
- E 3) schrijfwijze

Naturalisering :

- N 1) letterlijke vertaling
- N 2) toevoeging
- N 3) verandering
- N 4) schrijfwijze

Tussencategorie :

- T 1) culturele equivalent
- T 2) functionele equivalent
- T 3) deletie⁵⁹

Finalement, il me semble correct de discuter le travail de Wiggerts, qui a également comparé et analysé plusieurs listes de stratégies, et qui a même trouvé d'autres stratégies pendant ses analyses d'un corpus de traductions de la *Notre-Dame-de-Paris*. Sa liste définitive est la suivante :

- E1. maintien
- E2. maintien + marquage interne
- E3. maintien + description dans une note en bas de page
- E4. maintien + description dans le texte
- E5. maintien + traduction littérale

⁵⁹ Lopes Cardozo-Stuurman, *op.cit.*, p. 42.

- E6. maintien + adaptation
- O1. omission
- O2. remplacement par un nom d'une 3^e langue
- N1. remplacement par un autre nom de la langue source
- N2. remplacement par une traduction standard acceptée
- N3. remplacement par une description
- N4. remplacement par un hyperonyme
- N5. remplacement par une traduction littérale
- N6. remplacement par un nom de la langue cible
- N7. changement de la distribution syntaxique+traduction littérale⁶⁰

Regardons maintenant les différences entre les répertoires des différents auteurs. En même temps, je discuterai l'utilité de reprendre ces stratégies dans ma propre liste. Cette liste complète figurera à la fin de cette sous-partie.

La première stratégie, répandue, est ce que Grit appelle 'handhaving' (maintien). Aixelá l'appelle 'répétition'. Pour Florin, le maintien (ce qui constitue son premier groupe de stratégies) peut aller de pair avec la transcription. Cela ne me semble pas tout à fait correct : au moment où le *realia* est manipulé, il est question d'appliquer une stratégie afin de faire une concession et ainsi de faciliter la compréhension du mot pour le lecteur cible. Lopes est du même avis : elle classe cette dernière manipulation parmi les stratégies naturalisantes (N4). Chez Lopes et Wiggerts, le maintien est numéroté E1 (Lopes : 'emprunt direct' ; Wiggerts : 'maintien'). Comme tous les auteurs ont mentionné cette stratégie, je tire la conclusion qu'elle est indispensable pour ma liste.

Une deuxième stratégie qu'on retrouve chez tous les auteurs est celle de la 'leenvertaling' (traduction assez littérale) selon Grit, la 'traduction selon la signification référentielle (non-culturelle)' selon Aixelá (1b), le 'calque' selon Florin (2a) – si nécessaire, tout en le soumettant aux lois grammaticales de la langue cible, i.e. Florin (2b) –, la 'traduction littérale' selon Lopes (N1) et le 'remplacement par une traduction littérale' selon Wiggerts (N5). Cette stratégie devra donc également figurer sur ma liste. D'ailleurs, en aucun cas, les auteurs ne peuvent avoir eu l'intention de proposer une stratégie de traduction vraiment littérale. Cela se voit facilement : si le mot en question pouvait se traduire par une traduction tout à fait littérale, il ne peut pas être question d'un *realia* (*cf.* la définition obtenue

⁶⁰ Wiggerts, *op.cit.*, p. 30.

supra, dans 1.2) ! C'est donc dans ce sens qu'il faut comprendre Lopes (N1). Je mentionne également ici la stratégie 2c de Florin ('néologisme sémantique ou nouveau mot composé'), qui implique une traduction assez littérale contre les lois de la langue cible.

Pour ce qui est de l'approximation de Grit (c), l'omniprésence de cette stratégie est absente : les auteurs ne sont pas unanimes dans leur opinion. La stratégie 'synonymie' (2a) d'Aixelá pourrait être considérée comme une approximation ; Aixelá propose en outre la stratégie 'naturalization' ('remplacement du *realia* par un mot faisant partie de la culture cible et ayant la même fonction ou connotation', 2d) et celle-ci se rapproche le plus de 'l'adaptation' selon Grit (f). Lopes met en avant sa stratégie 'culturele equivalentie' (T1, 'équivalent culturel'). Wiggerts donne également la stratégie de l'approximation, qu'elle juge avoir le même effet que l'adaptation, d'où sa décision de n'inclure qu'une stratégie comprenant les deux termes dans sa propre liste (N6, 'remplacement par un nom de la langue cible'). Je comprends son point de vue, mais préfère garder les deux catégories. La différence se voit le plus nettement lorsqu'on établit un lien avec la liste de Lopes : nous avons vu ci-dessus qu'elle propose une stratégie T1 ['équivalent culturel'] à côté de la stratégie T2 ['équivalent fonctionnel']. Cette dernière stratégie se rapproche de l'adaptation selon Grit (f) et du concept de 'dynamic equivalence' de Nida. En guise de stratégie d'adaptation, Florin propose sa stratégie 'traduction de la fonction' (2e). Un groupe de stratégies de 'traductions approximatives' figure dans son répertoire de stratégies, mais il n'y a pas de stratégie liée directement à l'approximation telle que Grit l'a conçue.

La traduction d'un *realia* à l'aide d'une définition ou d'une description est également une stratégie connue parmi les théoriciens. Non seulement Grit (d), Aixelá (1d, 'intratextual gloss') et Florin (2f, 'usage d'une description ou explication') la proposent, mais encore Lopes (N2, 'toevoeging') et Wiggerts. Cette dernière donne deux stratégies pour effectuer la description, à savoir 'maintien + description dans le texte' (E4), et 'remplacement par une description' (N3), ce qui me paraît une différence justifiée. Je reprends donc les deux stratégies distinctes.

Grit n'explique pas si sa stratégie de 'description / définition' inclut l'explicitation à l'aide d'une note en bas de page, ou des glossaires. Il indique seulement que

[i]n officiële documenten (...) voetnoten onvermijdelijk [kunnen] zijn om misverstanden te voorkomen. In algemene en literaire teksten daarentegen worden ze veelal als noodoplossing ervaren : een deel van de betekenis die organisch in de brontaal zit, komt in de doeltaal buiten de eigenlijke tekst terecht. De doorsnee lezer wil er niet voortdurend aan herinnerd worden dat

hij een vertaling leest. In vergelijking met romanvertalingen van enkele decennia terug bevatten hedendaagse romans dan ook nauwelijks voetnoten of verklarende woordenlijsten.⁶¹

Selon moi, elle reste néanmoins une stratégie non négligeable, et plusieurs autres théoriciens sont du même avis, comme le montrent les stratégies 1c d'Aixelá ('extratextual gloss'), E2 de Lopes ('verklarende voetnoot'), E3 de Wiggerts ('maintien + description dans une note en bas de page'). Grit mentionne la possibilité d'inclure un glossaire ('verklarende woordenlijst') ; cette option n'est toutefois explicitement reconnue que par Aixelá. Je séparerai la stratégie du glossaire de celle concernant la note explicative.

Ensuite, la stratégie de la traduction générique (ou par un hypéronyme), numérotée (e) chez Grit, se retrouve chez Aixelá (2c), Florin (2d), Lopes (N3) et Wiggerts (N4). Cette stratégie figurera également dans ma liste.

La dernière stratégie de Grit est (g) – 'weglating', qui est, elle, reprise par Aixelá (2e, 'deletion'), Lopes (T3, 'deletie') et Wiggerts (O1, 'omission'). Je reprendrai cette stratégie.

Lopes et Wiggerts sont les seules à proposer une opération de maintien du *realia* tout en modifiant son apparence. Par exemple, il est possible de mettre le *realia* en italique ou de l'accompagner de parenthèses. Cette stratégie (Lopes E3 ['schrijfwijze'] ; Wiggerts E2 ['maintien + marquage interne']) me semble pertinente.

Le seul théoricien à évoquer la possibilité de créer un nouveau *realia*, inexistant dans le texte source, est Aixelá (2f). Je suis de l'opinion que cette procédure peut très bien s'employer, mais seulement en combinaison avec une autre stratégie, la plus évidente étant la suppression d'un *realia* ailleurs. J'inclurai donc cette stratégie dans ma liste et l'accompagne d'un avertissement.

Pour Florin, il existe une stratégie pour communiquer un certain concept d'une façon tout à fait différente de ce qui était écrit dans le texte source (2g, 'traduction contextuelle'). Cette stratégie me paraît utile. Florin donne l'exemple de concepts existants dans les 'pays socialistes'. Cet usage-là a perdu sa fréquence ; toutefois, je reconnais que cette opération pourrait être valide pour des traductions entre des cultures diamétralement opposées, ce qui est la raison pour moi de l'admettre sur ma liste.

Enfin, l'inventaire de Wiggerts contient un certain nombre de stratégies qui n'ont pas encore été exposées ci-dessus. Elle a choisi d'énumérer toutes les manipulations utilisables et retrouvables en pratique. Je partage cette intention. La première stratégie additionnelle de

⁶¹ Grit, *op.cit.*, p. 284-285.

Wiggerts que je reprendrai est sa stratégie E5 ('maintien + traduction littérale'), qui est en fait une combinaison de ses stratégies E1 et N5.

Dans un raisonnement pareil, E6 ('maintien + adaptation') est formée à partir de ses stratégies E1 et N6. Cette stratégie E6 ressemble à la stratégie de Wiggerts E2 et à la stratégie de Lopes E3 ('schrijfwijze'), mais il s'agit ici de changements dans les noms propres afin de faciliter la lecture pour les lecteurs cible. Je ne suis pas convaincu de devoir instaurer une stratégie distincte pour cette petite catégorie : je préfère traiter de tels cas comme des calques.

Ensuite, il figure sur la liste de Wiggerts la stratégie N1 'remplacement par un autre nom de la langue source', rare sans doute, mais valide en tant que stratégie. Aixelá donne une solution pareille, (2b, 'limited universalization'), qu'il dédie au remplacement par un autre *realia* jugé plus connu. Je reconnais les deux stratégies mais préfère combiner les deux dans ma liste en tant qu'une seule stratégie.

N2 ('remplacement par une traduction standard acceptée') est également une opération qui devra figurer sur ma liste. De plus, Wiggerts évoque la possibilité de remplacer un mot par un mot appartenant à une langue tierce (O2). Certes, il est possible de faire cela. Je ne crois pas que cela se produise souvent, mais je reprends néanmoins cette stratégie. Elle pourra se révéler utile, par exemple quand il est question de deux langues ou cultures entremêlées dans le texte source.

La dernière stratégie de Wiggerts s'appelle 'changement de la distribution syntaxique + traduction littérale' (N7). Je ne comprends pas pourquoi elle a décidé de créer une stratégie distincte pour ce type de traduction littérale. Il ressort des différences naturelles entre les langues qu'il se produit parfois un changement de la distribution syntaxique. Inutile de dire que je ne reprendrai pas cette dernière stratégie (N7) de Wiggerts.

Voici mon inventaire de stratégies pour la traduction de *realia* :

- C1 création d'un nouveau *realia**
- E1 maintien
- E2 maintien combiné avec un glossaire
- E3 maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture
- E4 maintien combiné avec une note explicative en bas de la page
- E5 maintien combiné avec une traduction littérale
- E6 maintien combiné avec une description
- S1 suppression

- N1 remplacement par une traduction assez littérale / calque
- N2 remplacement par un mot d'une langue tierce
- N3 remplacement par un autre mot de la langue source (évt. realia plus connu)
- N4 remplacement par une traduction standard acceptée
- N5 remplacement par un équivalent de la culture cible ayant la même connotation (approximation)
- N6 remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)
- N7 remplacement par une description
- N8 remplacement par une traduction générique / hypéronyme
- N9 remplacement par une traduction contextuelle

Chapitre 3 : Analyse des realia dans *L'Ecrivain*

Introduction

Ce chapitre a pour objet d'analyser le texte source, qui consiste en des parties du roman *l'Ecrivain* de Yasmina Khadra, et la traduction des realia qui se trouvent dans ce texte. Afin d'obtenir une bonne analyse des éléments pertinents, je me baserai pour cette analyse sur la théorie qu'on a esquissé au cours du chapitre précédent.

La première sous-partie de ce chapitre parle de l'auteur du texte source en question, Yasmina Khadra. Ensuite, je donnerai une courte analyse des particularités du texte source.

La troisième sous-partie consiste à l'analyse propre des realia, traités par sous-catégorie. Pour la liste complète des paramètres des realia spécifiques, le lecteur est prié de se rendre en appendice, où se trouvent tous les realia qui figurent dans le texte source, accompagnés des indications de leur catégorie selon l'inventaire dressé dans 2.1. Dans les colonnes droites de la liste, vous découvrez au cas par cas la traduction en néerlandais et la stratégie suivie.

Dans la quatrième sous-partie de ce chapitre, j'analyserai finalement les tendances en ce qui concerne la traduction des realia, selon les catégories. Je conclurai ce chapitre en tirant des conclusions de mes analyses.

3.1 Yasmina Khadra

Yasmina Khadra est le pseudonyme qu'a pris Mohammed Moulessehoul afin de pouvoir publier son livre *Morituri* en 1997, dans lequel il dénonce la barbarie et le terrorisme en Algérie. A cette époque, il est officier dans l'Armée Nationale Populaire (ANP) d'Algérie et ne peut donc pas donner ses critiques sous son vrai nom. Le nom de Yasmina Khadra consiste en deux des trois prénoms de sa conjointe.

Mohammed Moulessehoul est né à Kenadsa en Algérie en 1955 et reçoit, dans ce pays jeune indépendant, une formation de cadet à partir de ses 9 ans. Il poursuit une carrière dans

l'armée et se met à écrire.⁶² Entre 1984 et 1993, il publie neuf livres sous son vrai nom. Il a obtenu le Grand Prix de la ville d'Oran (1984) ; le prix Joseph Peyre/Renaissance Aquitaine (1989) ; le premier prix de la Nouvelle professionnelle (Alger, 1990) ; le prix du Fonds international pour la promotion de la culture (Unesco, 1993).⁶³ Après avoir publié *Morituri* (1997) sous son pseudonyme, suivent quatre livres avant la parution de *L'Ecrivain* (2001). Même après la parution de *L'Ecrivain*, il continue à publier sous ce pseudonyme : il publie cinq ouvrages entre 2001 et 2006.⁶⁴ En août 2006 a paru *Les sirènes de Bagdad*⁶⁵. Certains des livres de Khadra ont été traduits en néerlandais, à savoir *De lammeren Gods* (*Les Agneaux du Seigneur*), *Waarvan wolven dromen* (*A quoi rêvent les loups*), *De zwaluwen van Kabul* (*Les hirondelles de Kaboul*) et *Aanslag* (*Attentat*). L'oeuvre de Khadra a paru dans quinze régions linguistiques, parmi lesquelles, outre les Pays-Bas et la Belgique, les Etats-Unis, la Turquie et Israël.

L'Ecrivain (2001) est une autobiographie : Moulessehouli y révèle son identité. Peu après la parution de cet ouvrage, il quitte l'armée et se consacre entièrement à l'écriture. Khadra se met dans un cadre plus grand d'auteurs algériens qui abordent les problèmes politiques, socioculturels et historiques en Algérie.

3.2 Analyse du texte source

Dans l'annexe 3, j'ai dressé la liste des *realia* qui figurent dans le texte source. Pour la catégorisation des *realia* individuels, j'ai utilisé l'inventaire trouvé dans le chapitre précédent.

Dans le tableau se trouve un certain nombre de *realia* qui signifient des mesures. Il s'agit en effet de *realia*, puisque les 'dinars' et 'centimes' algériens ne font pas partie de la culture néerlandaise. Comme il n'existe pas de catégorie appropriée pour les mesures dans la catégorisation établie dans le chapitre 2, j'ajoute une sous-catégorie 'i. mesures' à la catégorie '3. culture sociale'. C'est qu'il est question de notions intangibles inventées par l'homme.

Dans la plupart des cas, il est facile à comprendre la raison de l'attribution du *realia* à telle ou telle catégorie. Dans certains cas, cependant, il n'est pas question d'une catégorie

⁶² Belkhir, F., Critique de *La part du mort*, dans *La Tribune*, 24 juillet 2004. Repris dans <<http://dzlit.free.fr/khadra.html>>, consulté le 23 août 2006.

⁶³ Khadra, Y., *L'Ecrivain*, Paris: Julliard, 2001, p. 238.

⁶⁴ "Bibliographie" dans *Yasmina Khadra – site officiel*, <<http://www.yasmina-khadra.com/index.php?link=biblio>>, consulté le 23 août 2006.

⁶⁵ "Accueil" dans *Yasmina Khadra – site officiel*, <<http://www.yasmina-khadra.com/index.php>>, consulté le 4 septembre 2006.

évidente. Par exemple, pour le terme de « notre pays » qui réfère à l'Algérie, il y a une certaine 'distance culturelle' (voir Nord, 1.2 *supra*) et le lecteur du texte cible pourrait avoir besoin d'une clarification. Selon moi, il s'agit donc d'une forme de *realia*. Je ne discuterai pas à cet instant l'utilité d'une explicitation ou de l'application d'une stratégie quelconque mais me limite à souligner la nécessité d'inclure cet énoncé dans la liste de *realia* trouvés. Je propose de classer ces *realia* sous une nouvelle sous-catégorie '3. culture sociale ; j. notions relatives à la réalité du texte source'.

Comme il apparaît dans le texte source des *realia* d'origines différentes, il m'a semblé utile de mentionner l'origine pour chaque *realia*⁶⁶. Si le mot appartient exclusivement à la culture algérienne, j'ai indiqué « Algérie ». Si, par contre, le mot n'est pas employé seulement en Algérie mais également en Tunisie ou au Maroc, l'indication est « Maghreb ». Si le mot appartient à l'islam ou si le mot est un mot arabe, mon indication est « Monde arabe ». Par la suite, je regarderai si l'origine a joué un rôle dans le choix de la stratégie de traduction.

Dans les colonnes droites du tableau, j'ai indiqué pour chaque *realia* la traduction et la stratégie suivie. Si un seul *realia* apparaît plusieurs fois dans le texte, il apparaîtra plusieurs fois dans cet annexe lorsqu'il est question de traductions et/ou stratégies différentes.

3.3 Analyse de la traduction

Regardons de près les stratégies suivies en passant par chaque catégorie de la catégorisation que j'avais dressée au chapitre 2 et élargie dans 3.2. La figure 3 montre la répartition des stratégies selon les catégories.

⁶⁶ Afin de déterminer l'origine de certains réalias, j'ai consulté la source suivante : Naffati, H. et A. Queffelec, *Le français en Afrique 18: Le français en Tunisie*, Nice: Institut de Linguistique française - CNRS, 2004. Disponible sur internet: <<http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/18/Tunisie.html>>

	1	2a	2c	2e	3a	3b	3c	3d	3e	3g	3h	3i	3j	TOTAL
C1							1							1
E1					4	1	12	4	18		1	1		41
E2	2	1	1	2		3	2	2		1				14
E3	2	1	2	2		2	3			1				13
E4					3	1	13	3	1					21
E5														0
E6					1		8		6				1	16
S1							5		1					6
N1					1	1	5	5	1		1		2	16
N2		2					3							5
N3									2			2		4
N4									3					3
N5						1	1		1		2			5
N6			1		6	1		1	2					11
N7	1		1		3		2	2	1					10
N8							3				2			5
N9														0
TOT.	5	4	5	4	18	10	58	17	36	2	6	3	3	171
EXOT %	80	50	60	100	44	70	66	53	69	100	17	33	33	
NAT %	20	50	40	0	56	30	24	47	28	0	83	67	67	

Figure 3 : répartition des stratégies selon les catégories

Écologie

Dans le texte, il se trouve trois occurrences de phénomènes de la nature, à savoir ‘barkhane’ (l. 898), ‘sebkha’ (l. 1124) et ‘des ergs et des regs’ (l. 904). Pour les deux premiers mots, la stratégie suivie est la combinaison de E2 [‘maintien combiné avec un glossaire’] et E3 [‘maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture’], c’est-à-dire que les mots du texte source reviennent dans la traduction néerlandaise, écrits en caractères italiques. A la fin du texte, les mots en question sont répertoriés dans un glossaire. Cette solution est utile lorsqu’il s’agit d’un seul mot : le lecteur peut décider de ne pas feuilleter et de continuer à lire, pour ne pas perdre le fil de l’histoire. En plus, la solution E2 + E3 fait en sorte qu’une ‘touche exotique’ s’ajoute au texte traduit.

Pour la troisième occurrence, à savoir ‘des ergs et des regs’ (l. 904), la stratégie N7 [‘remplacement par une description’] est plus efficace que d’utiliser un glossaire, et cela pour plusieurs raisons. En soi, l’usage de deux mots en italiques qui se suivent de près n’est pas considéré très pratique. C’est que le lecteur devrait tenir compte des deux mots exotiques, retrouver les deux significations et reconstituer la phrase afin d’enfin pouvoir comprendre le

sens de la phrase. Ou bien il choisit de ne pas rechercher les deux mots, mais justement cette phrase sert à ce point-là dans le fil de l'histoire. Une deuxième raison en faveur de l'application de la stratégie N7 est qu'il se trouve déjà un autre mot dans cette phrase ('roumi') pour lequel j'ai utilisé la stratégie du glossaire. Ce serait simplement trop de mettre trois mots en italiques dans une seule phrase et de compter sur le lecteur pour les rechercher dans le glossaire.

Culture matérielle

Nourriture

Il y a trois références à la nourriture dans notre texte : 'galettes bédouines' (l. 279), 'lait caillé' (l. 279), 'merguez' (l. 282). Pour cette dernière, vu que la signification du mot n'est pas tout à fait inconnue aux lecteurs néerlandais, il a suffi de combiner les stratégies E2 et E3, donc de mettre le mot en italiques et d'ajouter une entrée au glossaire, pour ceux qui ne connaissent pas la signification.

Les deux autres références à la nourriture se sont avérées plus difficiles à traduire. D'un côté, les 'galettes bédouines', qui ne ressemblent pas aux galettes bretonnes. Une personne d'origine algérienne a décrit le plat en néerlandais comme « een soort 'pita broodje' »⁶⁷, du 'pain pita' donc, qui est servi notamment avec le kebab. Afin de ne pas compliquer les choses pour le lecteur, j'ai opté pour la traduction 'broodjes *kebab*', le kebab étant relativement mieux connu dans la culture néerlandaise que le pain pita. Néanmoins, le mot '*kebab*' figure dans le glossaire. La stratégie suivie dans ce cas est donc N2 ['remplacement du mot par un mot d'une langue tierce' (c'est-à-dire le turc)].

Le 'lait caillé' n'existe pas aux Pays-Bas. La traduction littérale, 'gestremde melk'⁶⁸, ne donnera pas envie aux Néerlandais de le boire. La phrase 'un lait caillé délicieux' serait donc quelque peu bizarre pour un lecteur néerlandais si elle était traduite par 'heerlijke gestremde melk'.

Afin de trouver la signification de 'lait caillé', il est d'abord nécessaire de comparer quelques produits apparentés au lait caillé. C'est qu'il existe beaucoup de confusion en ce qui concerne les significations des substances 'lait caillé', 'petit lait' et 'babeurre'. La citation

⁶⁷ Schéhérazade Guechoum, le 15 juillet 2006.

⁶⁸ Van Dale Groot woordenboek Frans-Nederlands, Bogaards, P. *et al.* (éds), Utrecht: Van Dale, 1998, 3^e éd.

suivante, provenant de matériel éducatif produit par le Centre régional de documentation pédagogique de l'Académie de Paris, montre que ces substances doivent bien être distingués.

4. Pour continuer l'exploration du lait cru, on utilisera du lait cru qui aura reposé plusieurs jours, au réfrigérateur. A la louche, on récupérera la partie supérieure (un centimètre) qu'on mettra dans un bol, puis une partie intermédiaire, et on comparera en goûtant les trois fractions. On observera que la partie supérieure est comme la crème.

En effet, on nomme « crème crue », et non « crème fraîche », la crème qui n'a subi aucun traitement thermique et est obtenue immédiatement après écrémage (jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'écémage s'obtenait par simple repos du lait dans un endroit frais ; aujourd'hui les laiteries utilisent des écrémeuses centrifugeuses, la force de l'écémage déterminant le taux de matière grasse).

(...)

5. Puis l'ensemble de la classe barattera la crème récupérée : on mettra cette dernière dans un récipient fermé d'un couvercle (un pot de confiture, par exemple), et les enfants agiteront vigoureusement le flacon jusqu'à ce que du petit lait se sépare et que du beurre apparaisse. On goûtera le petit lait et le beurre.

* Le barattage de la crème produit le beurre. C'est une opération assez longue et fatigante, qui peut également être faite à l'aide d'un mixer.

(...)

6. On chauffera alors 125 grammes de beurre, très doucement, dans un verre placé dans une casserole chaude : on observera la séparation en trois parties : une partie, au fond du verre, une partie majoritaire, intermédiaire, et une écume, au sommet du verre. On récupérera l'écume, puis on décantera la partie intermédiaire (« beurre clarifié ») dans un bol. On laissera refroidir, puis on goûtera le liquide du fond (le babeurre), la matière grasse (beurre clarifié) et l'écume.⁶⁹

Les termes néerlandais correspondants semblent faciles à reconnaître en comparant un texte pareil néerlandais à cette description en français.

Om boter te bereiden, moet het vet van het vocht worden gescheiden. Dit gebeurt door de room te karnen.

⁶⁹ *La découverte du lait I: la confection du beurre. Dossier Ateliers du Goût.* CRDP Académie de Paris, 2005. <http://crdp.ac-paris.fr/d_arts-culture/res/fiche8.pdf>, consulté le 27 novembre 2006.

Karnen lijkt op het kloppen van slagroom. Er wordt lucht in de room geslagen, waardoor een schuimende massa, zoals bij slagroom, ontstaat.

Door verder te karnen wordt de schil van de vetbolletjes gebroken en kan het vet eruit lopen. Dit vrije vet klontert samen tot uiteindelijk boterkorrels ontstaan. Deze drijven in het vocht, de magere melk, die wordt afgetapt.⁷⁰

Il faut cependant préciser que ce texte décrit le processus moderne de la fabrication de babeurre aux Pays-Bas. Il est question de ‘karnen’, mais le résultat de cette étape n’est pas le ‘karnemelk’! C’est que la crème n’est plus acidifiée avant le barattage, tel que c’était le cas autrefois aux Pays-Bas :

Tot in de tachtiger jaren van de 20^e eeuw werd de room vóór het karnen al aangezuurd. Het vocht dat afgetapt werd, was karnemelk. Tegenwoordig wordt de room niet aangezuurd en blijft na het karnen magere melk over, die voor meerdere doeleinden gebruikt kan worden. Voor karnemelk wordt de magere melk aangezuurd.⁷¹

Le terme néerlandais de ‘karnemelk’ n’est donc plus adéquat pour décrire le résultat du barattage de la crème. La citation française ne mentionne pas d’acidification, ce qui rend la comparaison des citations plus facile, du moins partiellement. Cette comparaison montre que le ‘petit lait’ correspond au ‘magere melk’ (ou, vielli, ‘ondermelk’⁷²). Comme le ‘babeurre’ et le ‘karnemelk’ ne font plus l’objet d’un traitement pareil, je me limite à l’assertion que ces mots désignent néanmoins le même produit.⁷³ En effet il n’existe pas de notion de ‘karnemelk’ d’antan ou de ‘karnemelk’ moderne.

Cette élaboration a certes éclairci beaucoup de faits par rapport aux procédés de traitement du lait, mais rien au sujet du ‘lait caillé’... Une autre fiche pédagogique propose une expérimentation qui donne un ‘lait caillé’ comme résultat :

3. A du lait tiédi dans une terrine, on ajoute quelques gouttes de présure. Puis on couvre et l’on attend quelques heures. Le caillé obtenu est placé dans une faisselle.

⁷⁰ *Karnen*. Nederlandse Zuivel Organisatie <<http://www.zuivelonline.nl/?PageID=156>>, consulté le 27 novembre 2006.

⁷¹ *Karnemelk*. Nederlandse Zuivel Organisatie <<http://www.zuivelonline.nl/?PageID=201>>, consulté le 27 novembre 2006.

⁷² *Melkverwerking: Afromen, ondermelk en taptemelk*. De Kooktips, <<http://www.dekooktips.com/warenkennis/zuivel/melk-verw.htm>>, consulté le 27 novembre 2006.

⁷³ Un physicien saurait sans doute expliquer que la caléfaction du beurre non-acidifié donne le même résultat que le barattage du beurre acidifié...

* Cette fois, on utilise la présure, laquelle est extraite de la quatrième poche de l'estomac des jeunes ruminants non sevrés ou de l'estomac de l'agneau.

(...)

* La présure doit ses propriétés à des enzymes, c'est-à-dire des protéines qui modifient la surface des micelles de caséine et provoquent ainsi leur agrégation.

(...)

* On observera que ce troisième type de coagulation du lait donne encore un résultat différent des premiers (comme dans la première expérience, un petit lait est éliminé) (...).⁷⁴

Aux Pays-Bas, le lait est également coagulé, mais jamais sans étape suivante : la coagulation du lait est l'un des stades dans le processus de la fabrication de fromages néerlandais

.

Stremsel zorgt voor het samenklonteren van de eiwitbolletjes in de melk, het insluiten van het vet en het vormen van de wrongel. De werkzame stof in stremsel is het enzym chymosine. Stremsel komt van nature voor in de lebmaag van jonge kalveren. Dit dierlijk stremsel wordt het meest gebruikt voor het kaasmaken.⁷⁵

Le résultat de cette coagulation dans la fabrication de fromage est appelé 'wrongel'⁷⁶ et n'est pas liquide. Si l'auteur du texte source parle de 'sirotant un délicieux lait caillé', il doit à mon avis être question d'une coagulation incomplète... Toute cette élaboration a servi à expliquer les termes pertinents pour les paragraphes qui suivent.

Si nous ne nous faisons pas trop de soucis par rapport aux différences culturelles entre les produits, l'application de la stratégie N6 ['remplacement par un équivalent fonctionnel'] serait possible ('karnemelk'), mais quoique le lait caillé ressemble au babeurre, ce n'est pas tout à fait la même chose : le babeurre est – selon toute probabilité – une boisson moins épaisse. En tout cas, le contenu et le processus de fabrication sont tout à fait différents l'un de l'autre. En plus, un peu de la couleur locale serait perdue si la traduction néerlandaise parlait de 'karnemelk'. J'ai fini par trouver une solution en recherchant le mot arabe qui désigne cette

⁷⁴ *La découverte du lait II: la confection du yaourt, du fromage frais, du fromage. Dossier Ateliers du Goût.* CRDP Académie de Paris, 2005. <http://crdp.ac-paris.fr/d_arts-culture/res/fiche9.pdf>, consulté le 27 novembre 2006.

⁷⁵ *Hulpstoffen: Stremsel.* Nederlandse Zuivel Organisatie. <<http://www.zuivelonline.nl/?pageID=2>>, consulté le 27 novembre 2006.

⁷⁶ *Kaasbereiding.* Nederlandse Zuivel Organisatie <<http://www.zuivelonline.nl/?PageID=98>>, consulté le 27 novembre 2006.

boisson, ‘raïb’ (ou ‘raïeb’, selon la transcription)⁷⁷, l’ai utilisé dans la traduction en tant que mot appartenant à une langue tierce (N2) et l’ai ajouté au glossaire afin de ne pas gêner le fil du récit. Cela peut sembler bizarre de remplacer un terme français par un terme arabe, mais il faut souligner que dans ce cas, il n’existe pas un terme néerlandais qui éclaircit la signification de façon adéquate, et cela pour les raisons que je viens de mentionner. Je voudrais ajouter que cette insertion d’un nouveau *realia* peut se justifier par le fait que certains autres *realia* ne se retrouvent pas reconnaissables en tant que tels dans la traduction (cf. ‘Sahnoune’, l. 282 ; ‘Bibliothèque verte’, l. 619 ; la suppression de certains des *realia* dans l. 712-714).

Ces deux derniers ajouts au glossaire (‘*kebab*’ et ‘*raïb*’) ne sont pas des exemples adéquats de l’application de la stratégie E2 [‘maintien combiné avec un glossaire’], et c’est la seule stratégie dans la liste de chapitre 2 où le glossaire est mentionné. Je considère qu’une liste complète de stratégies devrait comprendre deux stratégies telles que ‘remplacement par un mot de la langue source (...langue tierce) combiné avec un glossaire’. Ces stratégies doivent être classées parmi les stratégies naturalisantes, puisqu’il est le plus souvent question d’une opération qui fait des concessions au lecteur cible.

Logement

Pour la sous-catégorie du logement, il est question de quatre *realia*, dont un (‘*kolkoze*’, l. 243) d’origine soviétique. Ce mot-là a été transcrit selon l’usage néerlandais et puis mis en italiques, pour avertir le lecteur qu’il ne s’agit pas d’un mot néerlandais. Cela veut dire que la stratégie E3 [‘maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture’] a été appliquée, doublement même ! car le mot est mis en caractères italiques et modifié de façon à avoir sa forme habituelle pour le public néerlandais. Le mot est assez connu au public néerlandais, tout comme au public du texte source français, donc il n’a pas été ajouté au glossaire.

Les trois autres *realia* du domaine du logement sont ‘*casbah*’ (l. 269), ‘quartiers HLM’ (l. 269) et ‘*ksar*’ (l. 897). Comme le public néerlandais peut connaître la première notion, sous le nom de ‘*kashba*’, la stratégie appliquée dans ce cas-ci a encore une fois été E3 [‘maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture’], tout comme cela a été le cas pour ‘*kolkhoze*’ (voir *supra*). En plus, une entrée *kashba* a été mise dans le glossaire. Les ‘quartiers HLM’ et ‘*ksar*’ ont chacun subi une stratégie naturalisante. La

⁷⁷ Naffati, H. et A. Queffelec, *op.cit.*

première unité a été traduite ‘flatwijken, donc par la stratégie ‘N6 [‘remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)’]. Aux Pays-Bas également, les HLM sont connues, sous le nom de ‘sociale woningbouw’, ce qui serait une bonne adaptation pour expliquer ce se sont des des habitations pour les classes laborieuses à loyer modéré. Mais dans cette phrase, une telle solution serait trop lourde, ce qui explique le choix pour ‘flatwijken’, qui est plus concis et qui exprime la même fonction. Comme les HLM sont quasi invariablement des bâtiments à plusieurs étages (‘flats’, en néerlandais), le terme de ‘arbeiderswijken’ ne serait pas assez exact. C’est que ce terme-ci désignerait plutôt des quartiers composés de petites maisons à un étage.

Le deuxième, ‘ksar’, a été remplacé par une description (*i.e.* N7) (‘het versterkte dorp’) pour faire en sorte que le lecteur néerlandais comprenne tout de suite ce que dit l’auteur par rapport au village. Il s’agit ici d’un élément non-négligeable, essentiel pour la bonne compréhension de la phrase, donc une stratégie E3 ou E2 n’aurait pas été la meilleure solution. (J’ai discuté cette option dans le paragraphe qui traite des *realia* écologiques.)

Types de magasin/travail

Les idées proposées lors de l’analyse des sous-catégories ‘logement’ et ‘nourriture’ s’appliquent également pour cette sous-catégorie. C’est-à-dire que les mots arabes sont susceptibles d’être repris dans la traduction néerlandaise, tant qu’ils sont soit connus au lecteur néerlandophone, soit sans intérêt pour le déroulement du récit. Il s’agit dans cette sous-catégories de deux *realia* : ‘souks’ (l. 33) et ‘hammam’ (l. 146). J’insiste sur le fait qu’un hammam n’est à vrai dire pas un type de magasin, mais je classe néanmoins ce mot dans cette catégorie, vu qu’il s’agit d’un élément de culture matérielle, et plus exactement, d’un bâtiment. Une amélioration de la catégorisation serait de reclasser la sous-catégorie des ‘types de magasins et lieux de travail’ sous la sous-catégorie du ‘logement’.

Ces deux notions ‘souks’ et ‘hammam’ sont relativement connues au lecteur néerlandophone, ce qui permet au traducteur d’appliquer les stratégies E2 [‘maintien combiné avec un glossaire’] + E3 [‘maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture’].

Culture sociale

Politique/administration

Dans cette sous-catégorie, j'ai trouvé 13 realia, dont quatre qui pourraient constituer une sous-catégorie distincte, celle de l'éducation. Il s'avère que ces quatre realia relatifs au système éducatif sont tous traduits par l'application de la stratégie N6 ['remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)']. Plus exactement, '4^e' [classe] (l. 573), '6^e' (l. 225-226) et 'première / terminale' (l. 291) ont été recalculés pour la bonne compréhension par le lecteur néerlandais (respectivement 'derde klas', 'brugklas' et 'de oudste leerlingen'). Il faut dire que pour le terme du '6^e bilingue' (l. 225-226), le lecteur néerlandais ne comprendrait pas l'aspect bilingue. Ce realia a donc subi la combinaison des stratégies N6 et E6 ['maintien combiné avec une description'] : 'tweetalige brugklas (Frans en Arabisch)'.

Les notes qu'obtiennent les élèves, quant à elles, les '8/20, 0 sur 20, 17/20, 17,5', etc. (l. 501 *passim*) ont également été recalculées, de façon à obtenir une note sur l'échelle de 0 à 10. Ce calcul doit tenir compte du fait que les notes françaises les plus hautes sont rarement attribuées, et que la note '10 sur 20' est souvent assez pour avoir réussi à un examen. La note française est donc divisé par 2 ; puis, il s'ajoute 1 au résultat. '8 sur 20' devient $(8 : 2 + 1 =)$ 5 ; '17 sur 20' devient $(17 : 2 + 1) = 9,5$.

Les autres realia dans cette sous-catégorie « politique/administration » désignent, eux, des institutions ou réfèrent à la réalité institutionnelle franco-algérienne : 'le raïs' (l. 771), 'président Boumediene' (l. 489, l. 771), 'l'école des cadets' (l. 1062-1063), 'l'ENCR Koléa' (l. 36 *passim*), 'au Mechouar' (l. 54-55 *passim*), 'Gendarmerie nationale' (l. 1113), 'la cité militaire Dar Beïda' (l. 1112), 'Michel, citoyen français' (l. 361-362). Les deux premiers réfèrent à la république algérienne : 'raïs' est le mot arabe pour désigner le 'chef de l'Etat', et ici donc implicitement le président algérien. La traduction choisie a été naturalisante, N6 ['remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)'] : 'het staatshoofd'. Dans 'le président Boumediene', le chef d'Etat est évoqué de façon explicite. Dans ce cas-ci, il s'est avéré possible d'utiliser la stratégie E1 ['maintien'].

Ensuite, il y a les realia qui désignent les institutions éducatives. Le phénomène d' 'école des cadets' n'existe pas dans la culture néerlandaise. La traduction choisie 'militaire jongensschool' ajoute un élément explicatif 'jongens-', afin d'indiquer au lecteur néerlandophone que ce ne sont que les garçons qui puissent entrer dans cette école. C'est donc au moyen de la stratégie N7 ['remplacement par une description'] que ce realia a été traduit. Un résultat pareil dans le texte cible, mais à partir d'un autre realia du texte source, est la

traduction ‘militaire jongensschool van Koléa’ de ‘ENCR Koléa’. La stratégie suivie est ‘N7 – remplacement par une description’, et en plus, j’ai ajouté une note explicative. Il est clair que le sigle ENCR ne dit rien aux lecteurs néerlandophones. Sa signification exacte, ‘École nationale des cadets de la révolution’, n’est pas très intéressante pour le public néerlandais non plus, mais un certain contexte historique dans cette note peut aider le lecteur cible. Par la suite, il a été pratique de remplacer la signification exacte par une description utilisée auparavant, à savoir ‘militaire jongensschool’, et d’étendre celle-ci par l’indication de l’endroit : Koléa. Un texte pareil a été utilisé pour la note explicative chez ‘au Mechouar’ (E4) : ‘militaire jongensschool in Tlemcen’. Plus loin, ‘El Mechouar’ a été maintenu (E1).

Puis, les deux realia de la police et de l’armée. L’un, ‘gendarmerie nationale’ a subi l’opération N6 [‘remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)’] : ‘nationale politie’. L’autre, ‘la cité militaire Dar Beïda’ a également été naturalisé mais à l’aide d’une traduction ‘assez littérale’ (N1), de façon à obtenir ‘het militaire complex Dar Beïda’.

Le dernier realia de cette sous-catégorie, ‘Michel, citoyen français’, a connu la stratégie naturalisante N7 [‘remplacement par une description’]. Je pourrais également classer ce realia sous la sous-catégorie ‘d. histoire’, vu le passé de l’Algérie sous le pouvoir français. La question de l’Algérien qui demande la nationalité française est compliquée du point de vue historique ; le public francophone s’en souviendra, mais il n’est pas convenable d’ajouter tous ces détails à la traduction. La traduction que j’ai mise est simplement ‘als Frans staatsburger en onder de naam Michel’.

La majorité des realia dans cette sous-catégorie ont donc été traduits à l’aide d’une stratégie naturalisante, soit N6, soit N7. À part ces deux stratégies, on a vu une occurrence de la stratégie N1 et une de la E1.

Religion

Dans cette sous-catégorie, j’ai classé deux realia qui n’appartiennent pas à une religion officielle mais plutôt à des rites religieux : ‘djinn’ (l. 990) et ‘gris-gris’ (l. 991). Pour ce dernier, la stratégie N5 [‘remplacement par un équivalent de la culture cible ayant la même connotation (approximation)’] m’a semblé une bonne solution afin d’indiquer au lecteur néerlandais qu’il s’agit dans ce passage de bonnes intentions et de remèdes de charlatan (‘amuletten’). L’autre mot, ‘djinn’ fonctionne dans la traduction comme un indicateur de l’origine étrangère du texte source ; la stratégie que j’ai suivie ici est donc la combinaison de E2 et E3 : ‘maintien combiné avec un glossaire et mise en accent [...]’ : ‘*djinn*’. Pour ‘zaouia’ (l. 926), la même combinaison de stratégies a été appliquée : ‘*zawija*’.

Le même résultat s'impose pour '*hadith*'. La seule différence avec 'djinn' et 'zaouia' est que '*hadith*' est déjà écrit en italiques dans le texte source. Cela veut dire que pour atteindre le résultat souhaité (mot en italiques, entrée dans le glossaire), la stratégie à suivre a été E2 ['maintien combiné avec un glossaire'].

Les noms de 'Sidi Abderrahmane' (l. 926) et du 'Doui Menia' (l. 905) ont subi une stratégie exotisante. Pour Doui Menia, le contexte précise qu'il s'agit d'une tribu. Comme il n'est pas besoin d'encore plus de précisions, il suffit de reprendre le terme dans la traduction (E1 'maintien'). Le nom de 'Sidi Abderrahmane' n'est pas expliqué dans le texte source. Apparemment, ce nom est considéré comme connu du public francophone. Il ne dira pourtant rien au public néerlandophone, d'où l'application de la stratégie E4 ['maintien combiné avec une note explicative en bas de la page'].

J'ai traduit les références au prophète Mohammed (l. 546 *passim*) de façon plutôt littérale, à l'aide de la stratégie N1. Le realia 'ancien père blanc' (l. 255) a également été naturalisé, par la stratégie N6 ['remplacement par un équivalent fonctionnel'] : 'voormalige Franse pater'.

Art

Dans le texte source, il y a des dizaines de références à des ouvrages appartenant à la littérature française (ce qui constitue une partie de la littérature qu'a lue le jeune Mohammed). Outre ces références à la littérature française, on trouve également un grand nombre de titres et de noms d'auteurs arabes, ainsi qu'un certain nombre de références à d'autres ouvrages littéraires d'origine tierce (occidentale).

Pour ce qui est des références à la littérature française et étrangère (occidentale), il est question d'une stratégie naturalisante ou exotisante selon la célébrité de l'ouvrage ou de la personne. Si l'ouvrage ou la personne en question est connu au public néerlandophone ou traduit en néerlandais, le nom ou le titre sera généralement assez connu pour l'application d'une stratégie exotisante. Tel est le cas pour 'Aragon' (l. 582) (traduit par 'Louis Aragon', E6), 'M. Larousse' (l. 585) (traduit par 'de Larousse', E3 ; sa signification – 'un dictionnaire' – est indiquée par le contexte), 'Maxime Gorki, Mark Twain ou Colette' (l. 618) (E1) et 'Rimbaud' (l. 602) (E1). Pour certains autres realia dans cette catégorie, j'ai ajouté une description (E6). 'Frédéric Dard' (l. 613) devient 'de schrijver van de reeks, Frédéric Dard', 'Pétrus Borel' (l. 671) devient 'de auteur Pétrus Borel'.

D'autres realia, encore moins connus, sont naturalisés pour que le lecteur néerlandophone ne soit pas dérangé par des références incompréhensibles ou inutiles : la

phrase, apparemment célèbre dans la culture francophone, de « Blida, Blida, cria le conducteur », écrivait Alphonse Daudet' (l. 11-12) perd toute sa clarté si elle doit être rendue dans un style direct et accompagnée d'explications. Et même alors, la phrase n'éveillera pas de souvenirs d'enfance chez un néerlandophone ; elle ne pourra donc jamais fonctionner de la même façon que dans le texte source. Pour la traduction de cette phrase, il ne reste qu'une possibilité : la remplacer par une phrase qui exprime le même contenu, mais sans les connotations qui seraient suscitées chez un francophone. La phrase '(...) beschreef Alphonse Daudet hoe de conducteur Blida aankondigde' (N7 'remplacement par une description') répond à ces conditions. Pour que le lecteur cible comprenne qui était Alphonse Daudet, j'ai ajouté une note explicative. Pour 'dans *Tartarin de Tarascon*' (l. 11-12), j'ai ajouté un élément explicatif de façon à obtenir 'In zijn kinderboek *Tartarin de Tarascon*' (E6 'maintien combiné avec une description'). Et 'dans la revue *L'Artiste*' (l. 671) est entièrement supprimé (S1), vu qu'il figure tellement de références dans cette phrase que ce pourrait se révéler trop pour le lecteur cible. L'élément du nom de la revue n'est en tout cas pas assez important pour ce lecteur cible. Finalement, 'un roman de San Antonio' (l. 610) et 'les ouvrages de la comtesse de Ségur' (l. 124) ne diraient pas beaucoup à un lecteur néerlandophone. Afin de rendre ces realia significatifs, la stratégie que j'ai appliquée a été E6 ['maintien combiné avec une description'], ce qui donne 'een detectiveboek uit de reeks van San Antonio' et 'de kinderboeken van de gravin de Ségur'.

Ensuite, certains realia expriment les titres d'ouvrages et auteurs occidentaux importants de la jeunesse de Mohammed. Tout comme les noms de Maxime Gorki, Mark Twain et Colette (voir *supra*), ces titres et noms ont en général été maintenus (E1) ou, lorsqu'il s'agit d'ouvrages non-francophones, ont retrouvé leur titre d'origine (N2 'remplacement par un mot d'une langue tierce'). Je citerai seulement les traductions : '*Allons z'enfants* van Yves Gibeau' (l. 691), '*Les Hauts Murs* van Auguste Le Breton, *Fabrik der Offiziere* van Hans Helmut Kirst, *Ora 25* van Virgil Gheorghiu, *L'Officier sans nom* van Guy des Cars' (l. 692-694), '*Schuld en boete* van Dostojevski, *Hoe het staal gehard werd* van Nicolaj Ostrovski, *De moeder* van Gorki, *Le proscrit* van Jules Vallès, de werken van (...) Albert Camus, (...), Jean Giono^[21], Thomas Mann' (l. 739-742), 'John Steinbeck' (l. 743), '*L'Etranger* van Albert Camus en *The old man and the sea* van Ernest Hemingway' (l. 568). Pour Jean Giono, j'ai ajouté une note explicative (E4), parce que le public néerlandophone ne le connaîtra probablement pas. Dernièrement, le titre du '*Quarante et Unième*' (l. 704) a été traduit littéralement en néerlandais (N1), d'un côté parce que l'auteur semble ne pas se souvenir assez du livre, qui est en effet d'origine russe et qui a donc un titre russe. Le lecteur

cible n'apprécierait néanmoins pas la présence d'un titre en caractères cyrilliques ou même transcrit en caractères latins mais toujours incompréhensible. En plus, le titre renvoie au 41^e homme qui sera tué ; la signification du titre n'est donc pas sans importance pour le lecteur.

Encore reste-t-il un certain nombre de *realia* relatifs à la littérature française ou occidentale qui reviennent plusieurs fois, ou qui sont l'objet d'un jeu de mot. Ceux-là ont subi une stratégie spécifique. La 'Bibliothèque verte' revient à plusieurs reprises (l. 353, l. 619, l. 643). Au moment de sa première occurrence, le *realia* a été traduit littéralement (N1), équipé d'une note explicative (E4 'maintien combiné avec une note explicative en bas de la page') ainsi que d'un (petit) élément descriptif ('de serie') (N7). Dans un deuxième temps, j'ai traduit ce même *realia* par un hypéronyme 'kinderboeken' (N8), vu le non-intérêt d'évoquer le nom à cet instant. Un peu plus loin, la phrase 'la série des *Six Compagnons* que nous proposait Paul-Jacques Bonzon à la Bibliothèque verte' a été naturalisé de façon littérale ('*Zes vrienden*' door Paul-Jacques Bonzon, in de serie van de Groene bibliotheek'), aussi bien quant à la partie des '*Six Compagnons*' que par rapport à la 'Bibliothèque verte'. L'intérêt de cette traduction littérale n'apparaît qu'encore plus loin : lorsque le jeune Mohammed écrit son propre ouvrage sous le titre des '*Sept Inséparables*' (l. 645) dans la série de la 'Bibliothèque bleue' (l. 649), la seule option afin de garder ces jeux de mots est d'appliquer cette stratégie N1, puis, de rendre la connotation dans '*Sept Inséparables*' de façon adéquate. Le titre de '*Zeven onafscheidelijken*' n'aurait pas bien fonctionné pour le lecteur cible ; il a donc été manipulé pour que le même sentiment, la même connotation apparaisse du titre néerlandais (N5), ayant pour résultat '*Zeven bloedbroeders*'.

Pour les références à des personnes occidentales non-relatives à la littérature, on peut déduire que j'ai suivi plus ou moins les mêmes stratégies. 'Jacques Brel' (l. 124) et 'la voix de James Brown ou celle d'Otis Redding' (l. 477) ont été maintenus dans la traduction (E1). Pour 'un film de Tex Avery' [sic] (l. 363), il existera sans doute des néerlandophones qui savent que Tex Avery est l'inventeur des *cartoons* de Daffy Duck, Bugs Bunny etc., mais pour le grand public ce ne sera pas assez clair. C'est pourquoi j'ai traduit ce *realia* par l'hypéronyme 'een tekenfilm' (N8).

'Jacques Brel, Bob Dylan, Sacco et Vanzetti, Nazim Hikmet, Martin Luther King et Abou El-Kacem Ech-Chabbi' (l. 734-735) sont évoqués sans aucune explication dans le texte source, mais il est indiqué que le grand intérêt de ces personnes se trouve dans leurs idées. Comme le lecteur cible connaîtra probablement Jacques Brel, Bob Dylan et Martin Luther King, ceux-là n'ont pas besoin de précisions quelconques (E1), mais les autres sont moins connus dans la culture néerlandaise : j'ai donc ajouté des notes pour ces personnes (E4).

Les références aux ouvrages et personnalités arabes sont nombreuses dans le texte source. A partir du contexte, il devient parfois clair de quelle sorte de personne il s'agit. Mais même dans ce cas, le lecteur cible n'est, selon toute probabilité, pas au courant de leurs détails biographiques. Comme il s'agit de l'autobiographie d'un auteur algérien, il est probable que le lecteur cible s'intéresse à ces détails. Presque tous les noms arabes évoqués dans la traduction se voient donc accompagnés de notes explicatives (E4) précisant leur origine, profession et époque. Pour certains noms, il s'est avéré impossible de trouver ces données biographiques, ce qui montre d'un côté la banalité des oeuvres de cette personne au bout de quarante ans et de l'autre le non-intérêt probable pour le lecteur néerlandais de connaître ces détails. Cela a été le cas pour les chanteurs (-euses ?) Fahad Balen et Najet Es-Saghira (l. 484). Pour 'Faïrouz, une chanteuse libanaise' (l. 478), l'auteur présume que le lecteur ne la connaît pas. Il ne donne pourtant que la description 'une chanteuse libanaise'. Inutile donc de préciser plus de détails d'elle au lecteur néerlandophone.

Dans l'énumération 'Tewfik El Hakim, Maarouf Ar-Roussafi, Youcef As-Soubai, Hafed Ibrahim, Najib Mahfoud, Georges Zidane, la belle Mea Ziada, Réda Houhou, Al Khalifa et bien d'autres géants' (l. 712-714), j'ai suivi un raisonnement pareil. Comme le lecteur cible ne connaîtra probablement aucun de ces noms et que c'est une longue liste de personnes, il vaut mieux reprendre les noms les plus importants, donc ceux dont les détails biographiques sont largement accessibles et de supprimer les autres.

Dans ce même fil de pensée, les titres '*Chajarat el Bouê's (L 'Arbre de misère)* et *Les Jours de Taha Hussein*' (l. 715-716) ne sont pas non plus utiles au lecteur néerlandophone. Qui plus est, ils le dérangeront. Mieux vaut donc choisir une stratégie naturalisante, telle que N8 ['remplacement par une traduction générique / hypéronyme'] : 'enkele boeken van Taha Hussein'.

Dans le domaine de la littérature aussi, il est question de mots arabes dans le texte source ('mouachahate', l. 493 ; 'qacida', l. 551) qui ont été repris en caractères italiques, avec un s pour indiquer le pluriel, et ajoutés dans le glossaire (E2 + E3). J'ai traduit le terme de 'Salle Atlas' (l. 485) littéralement (N1) par 'Atlaszaal'. Il ressort du contexte qu'il s'agit d'un podium connu à Alger.

Finalement, regardons les *realia* liés à des ouvrages de l'auteur (Khadra/Moulessehou). Il est important que le lecteur cible sache distinguer ces ouvrages l'un de l'autre et qu'il soit clair quel est l'ouvrage dont parle l'auteur à un moment donné. Je ne peux donc pas supprimer les titres, même si les ouvrages en question n'ont pas été traduits en néerlandais ! Les notes explicatives dans le texte source, qui indiquent l'éditeur et l'année

de publication, ne sont pas aptes à être reprises dans la traduction (S1). Il faut néanmoins préciser quelque peu le type d'ouvrage. '*El Kahira*' (l. 690) et '*Double Blanc*' (l. 1100) ont donc subi la combinaison des stratégies E6 + S1 : j'ai ajouté de courtes descriptions 'mijn boek', 'mijn roman'. Pour 'mon premier recueil de nouvelles' (l. 688), la note a bien été supprimée mais le titre, qui était mentionné dans cette note, a été ajouté au texte (combinaison S1 – suppression et C1 – création d'un nouveau realia).

Histoire

Certaines des références historiques sont assez connues au public néerlandophone, ou assez claires ou sont expliquées dans le texte source. Cela fait que pour ces realia, la stratégie suivie pouvait être N1 ['traduction littérale'], dont 'révolution algérienne' (l. 654), 'le Rif insurgé' (l. 1048), 'se fera tuer dans le Sinaï durant la guerre de 1973' (l. 183), 'réfugié politique' (l. 248). Ce raisonnement est également valable pour les realia '*El Hayani*' (l. 466) et '*Pons*, en comparaison avec un buteur mythique, de son vrai nom Reguieg, qui faisait le bonheur de l'ASM d'Oran, à l'époque' (l. 470-471). Ces deux realia n'ont pas besoin d'explications non plus, mais le premier realia et la première partie du second ont été maintenus (E1). Pour 'la 22e compagnie d'Immouzer-Marmoucha' (l. 1046), il a été nécessaire d'ajouter une note explicative (E4). L'adjectif 'abbassides' (l. 551) n'existant pas en néerlandais, ce realia a dû subir une stratégie descriptive (N7) pour que le lecteur cible comprenne ce qui est écrit : 'uit de periode van de Abbassidische dynastie'.

'*roumi*' revient plusieurs fois (l. 40, l. 866) et est traduit par 'echte Fransman' ('N7 – remplacement par une description') une fois, et une autre fois par '*roumi*' et une entrée dans le glossaire (E2). Cette approche différente s'explique par le fait que dans le contexte de la première occurrence, le mot joue un rôle important (il n'y a pas beaucoup de contexte), tandis qu'au moment de la deuxième occurrence, le lecteur a plus de temps pour s'habituer au mot, se référer au glossaire, si nécessaire, etc. : le contexte même pourrait expliquer une partie du mot dans ce cas.

Pour 'fils de *chahid*' (l. 652), j'ai utilisé la stratégie E2 ['maintien combiné avec un glossaire']. Le mot en question ne joue pas de rôle primordial pour la bonne compréhension du récit, ce qui fait que son explication peut se trouver dans le glossaire, sans problème.

Géographie

Les realia géographiques se divisent en deux types : la géographie locale et la géographie au sens large (supra-locale, si vous voulez). L'ajout de quelques cartes et plans est la solution la

plus efficace afin d'indiquer au lecteur cible la localisation de tel ou tel endroit. En fait, je devrais ajouter une stratégie 'maintien combiné avec une carte ou un plan' à ma liste. Pour cette analyse, cependant, je tiens à la liste de stratégies que j'ai établi au chapitre 2.

Grâce aux cartes et plan, pour la majorité des realia géographiques, les realia ont pu être maintenus (E1). C'est le cas aussi bien pour les désignations locales que pour les appellations supra-locales. Un seul realia a été traduit à l'aide de la combinaison E1 + N1 : 'l'oued Mazafran' (l. 42). Un 'oued' est un fleuve à régime irrégulier, ce qui arrive souvent en Afrique du Nord. Il ressort du contexte que le fleuve en question n'est pas à sec à ce moment-là, d'où la traduction en néerlandais 'rivier'.

De plus, certains noms ont leur traduction standard acceptée en néerlandais : 'Alger', (l. 484) devient 'Algiers', la façon habituelle de désigner '[l'omnibus] Alger-Oran' (l. 812) en néerlandais est '[de stoptrein (boemeltrein)] van Algiers naar Oran', '[l]es Oranais' (l. 271) devient 'de inwoners van Oran'. (N4 'remplacement par une traduction standard acceptée').

Outre ces stratégies, un certain nombre de realia géographiques ont subi la stratégie E6 ['maintien combiné avec une description']. Cela s'est surtout fait pour les noms de petits villages : il est pratique de donner une indication de leur position en les reliant à une grande ville. Ainsi, 'Ghazaouet' (l. 652) devient 'Ghazaouet bij Tlemcen', 'Douaouda' (l. 489) devient 'het nabij gelegen Douaouda' et 'Chenoua-Plage' (l. 506), dans une combinaison de E6 et N7, devient 'Chenoua, aan de kust'. La même stratégie E6 s'est appliquée à la [vallée de la] Saoura (l. 940) et le [quartier] Choupot (l. 1033). La région de Kabylie n'est pas connue au public cible, et l'explication de ce qu'est une 'Algérienne de Kabylie' (l. 255-256) sera donc difficile. La solution la plus efficace est de naturaliser le realia et d'indiquer que cette région [Kabylie] est relativement proche de Koléa et de Blida : N6 donc, remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation). J'ai également appliqué la stratégie N6 pour 'la plaine de la Mitidja' (l. 17) : 'het omringende laagland'.

Restent trois realia traitant de la géographie locale : 'Sidi-Lahouari, Boulanger, Sidi-Blel et Saint-Eugène' (l. 962-963), 'À Victor-Hugo' (l. 973) et 'la ferraille d'El Hamri' (l. 972). Tous ces noms ne disent rien au public cible. Il a donc fallu les expliquer en quelque sorte. Dans le cas du premier, l'énumération semble trop longue, d'où mon choix pour la suppression d'un des éléments. Pour les autres éléments, j'ai ajouté les indications 'place' (3 fois), donc E6 ['maintien combiné avec une description'] et l'indication 'ongure buurt [El Hamri]', donc N5 ['remplacement par un équivalent de la culture cible ayant la même connotation (approximation)'].

Gestes et habitudes

Un seul realia se trouve dans cette sous-catégorie : ‘Sy’ (ou ‘sidi’), qui est une forme de politesse pareil à ‘Sir’ en anglais⁷⁸. Rien n’empêche de maintenir ce realia, de le mettre en italiques et d’ajouter une entrée au glossaire (E2 + E3).

Noms propres

Les noms propres des personnages dans le livre ont été maintenus (E1). Il apparaît quelques autres noms propres dans le texte. ‘Sahnoune’ (l. 282) et ‘Splendide’ (l. 281) sont des références à un magasin et un cinéma à Oran qu’ignorent les lecteurs néerlandophones. Il n’est pas pertinent non plus de garder ces noms dans la traduction. Pour ces deux realia, j’ai appliqué la stratégie N8 [‘remplacement par une traduction générique / hypéronyme’]. J’ai déjà discuté les ‘*Sept Inséparables*’ et la ‘Bibliothèque bleue’ (voir la sous-catégorie 3c ‘art’). Le dernier realia de cette sous-catégorie est ‘Sidi El Bekkaï le vénéré’ (l. 993-994), qui désigne une personne qui ne fait pas partie de la mémoire collective des Algériens. L’auteur a voulu indiquer que les femmes en question ont avancé ce personnage en tant que ‘médecin miracle’, mais que celui-ci est en fait un charlatan. Ce sousentendu devient clair dans la traduction néerlandaise ‘wonderdokter’(N5 ‘remplacement par un équivalent de la culture cible ayant la même connotation (approximation)’).

Mesures

Le texte source évoque trois realia de la catégorie ‘mesures’, à savoir ‘pour cinquante centimes’ (l. 279), ‘dix dinars’ (l. 280) et ‘cent soixante-quinze centimes’ (l. 831-832). Tous ces realia désignent des montants. J’ai essayé d’éclaircir les montants le plus possible. Là où il était question de ‘centimes’ dans le texte source, la traduction parle toujours de ‘dinars’ : cela évite de la confusion possible. Le terme de ‘dinars’ ne se trouve qu’une seule fois dans le texte source et ce terme ne pouvait donc être repris qu’une fois (E1). Pour les deux autres occurrences, j’ai appliqué la stratégie N3 [‘remplacement par un autre mot de la langue source (évt. realia plus connu)’] : ‘Pour cinquante centimes’ devient ‘voor een halve dinar’, ‘cent soixante-quinze centimes’ devient ‘1,75 dinar’.

⁷⁸ Schéhérazade Guechoum, le 15 juillet 2006.

Notions relatives à la réalité du texte source

Parmi cette sous-catégorie se trouvent des éléments qui sont compréhensibles aux lecteurs francophones grâce à un élément tacite, mais qui devront parfois être explicités pour le public cible de la traduction. ‘Ma langue d’écrivain’ (l. 600-601) et ‘Notre pays’ (l. 234) réfèrent au français (qu’un lecteur francophone saura en lisant le livre, écrit en français) et à l’Algérie respectivement. Le premier a en effet été explicité à l’aide d’une description (E6) : ‘het Frans als de taal waarin ik schrijf’ ; le second a été traduit de façon littérale (N1), vu que le lecteur s’apercevra du fait qu’il s’agit d’une autobiographie et que le lieu de l’action est l’Algérie.

Pour le lecteur francophone, il sera clair que quelqu’un qui parle un ‘français sans accent’ est présumé être originaire de la France métropolitaine. Le lecteur de la traduction ne saura pas toujours qu’en Algérie, les locuteurs du français ont souvent un accent qui trahit leur origine. Je n’ai pas traduit ce *realia* de façon très explicite ; par la traduction littérale (N1) (‘accentloos Frans’), le lecteur cible aura néanmoins une indication de ce qui a été impliqué.

3.4 Répartition de l’usage des stratégies respectives

Je discuterai quelques tendances générales qu’on peut déduire du schéma de la figure 3. Il s’avère que la stratégie la plus appliquée est de loin E1 [‘maintien’] (41 fois sur un total de 173 stratégies). La deuxième place est remportée par E4 [‘maintien combiné avec une note explicative en bas de la page’] (21 fois) ; N1 [‘traduction littérale’] et E6 [‘maintien combiné avec une description’] (16 fois) partagent la troisième place. Ensuite, vient E2 [‘maintien combiné avec un glossaire’] (14 fois). La stratégie E3 [‘maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture’] a été utilisée 13 fois. Dernièrement, N6 [‘remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)’] et N7 [‘remplacement par une description’] revendiquent 11 et 10 manipulations respectivement. Pour toutes les autres stratégies, le nombre d’utilisations est moins de 10 chacune.

Ce classement montre clairement que la traduction contient un grand nombre de *realia* exotisés et que le texte source a été suivi de façon précise, tant par le maintien de nombreux *realia* que par leur traduction littérale. Tout cela convient dans la tradition de la traduction actuelle néerlandophone, qui préfère exotiser les éléments socioculturels le plus possible. Dans notre traduction, le texte source a souvent été expliqué au public néerlandophone à

l'aide d'entrées dans le glossaire (E2 + E3), de notes explicatives (E4) et d'éléments descriptifs ajoutés au texte principal (E6).

Lorsqu'on regarde de plus près les stratégies utilisées selon les catégories de *realia* (voir les pourcentages dans la figure 3), il s'avère que j'ai traduit les *realia* de certaines catégories beaucoup plus souvent de façon exotisante que naturalisante et qu'il y a une nettement moins grande différence entre le taux d'exotisation et de naturalisation pour certaines autres catégories. Les (sous-)catégories les plus exotisées sont '2e. culture matérielle – types de magasins/travail' et '3g. culture sociale – gestes/habitudes' (100 % d'exotisation chacune). Il faut annoter que le nombre d'occurrences dans ces catégories était 2 et 1 respectivement, ce qui fausse quelque peu ces statistiques⁷⁹. Ensuite, dans la catégorie '1. écologie', la plupart des stratégies utilisées ont été exotisantes (80%). Les catégories '3b. culture sociale – religion' et '3e. culture sociale – géographie' connaissent un taux d'exotisation de 70% et 69% respectivement. Ces pourcentages ont été calculés à partir d'un nombre plus important d'occurrences de *realia*, ce qui augmente la probabilité de l'existence d'une telle tendance dans la traduction d'ouvrages littéraires non-fictionnels en néerlandais. Je dois noter que le grand nombre d'occurrences de la stratégie E1 ['maintien'] dans la sous-catégorie '3e. culture sociale – géographie' s'explique en partie par mon choix d'ajouter quatre plans et cartes à la traduction. Cette décision m'a facilité le choix parmi les stratégies, car je n'avais plus souvent à réfléchir de la possibilité de décrire la position de l'endroit en question. Cela n'empêche que si je n'avais pas inclus ces plans, j'aurais probablement opté pour d'autres stratégies, mais toujours exotisantes celles-là.

Le nombre de stratégies utilisées dans la sous-catégorie '3c. culture sociale – art' est le plus haut nombre de toutes les sous-catégories (58). Son taux d'exotisation, 66 %, est donc probablement significatif pour la traduction en néerlandais d'ouvrages littéraires non-fictionnels. Cela se voit facilement : lorsque l'auteur parle de certaines œuvres d'art spécifiques, le lecteur cible doit pouvoir vivre la même expérience que le lecteur du texte source. Il n'est donc pas évident d'utiliser souvent les stratégies naturalisantes pour cette sous-catégorie.

On voit que pour les sous-catégories '2a. culture matérielle – nourriture' et '2c. culture matérielle – logement' il n'y a pas de tendance claire. Le nombre bas d'occurrences dans ces catégories pourrait être une explication. Une autre serait, du moins pour la nourriture, que la

⁷⁹ Je rappelle que les stratégies utilisées étaient pour tous ces cas une combinaison de E2 et E3. A chaque fois, j'ai considéré cela comme une utilisation de la stratégie E2 et une utilisation de la stratégie E3, ce qui explique que le nombre mentionné dans la figure 3 dévie du nombre mentionné dans cette analyse.

culture néerlandaise actuelle devient de plus en plus familier avec la nourriture maghrébine/arabe.

La sous-catégorie '3d. culture sociale – histoire' ne montre pas non plus une tendance claire, malgré ses 17 stratégies (53 % d'exotisation). Cela s'explique par le fait que une partie des événements historiques se trouvent dans la mémoire collective des Algériens aussi bien que des Néerlandais, tandis que d'autres références historiques évoquées sont d'une moins grande étendue. Cela vaut également pour la sous-catégorie '3a. politique/administration' (18 stratégies, 44 % d'exotisation).

Les seules sous-catégories à montrer une forte tendance naturalisante sont '3h. culture sociale – noms propres', '3i. culture sociale – mesures' et '3j. culture sociale – notions relatives à la réalité du texte source' (83, 67 et 67 pourcent respectifs de taux de *naturalisation*). Le premier nombre est beaucoup trop haut. C'est dû au méthode d'inventarisation que j'avais choisi : je n'ai pas énuméré toutes les occurrences de noms propres mais me suis limité à la mention qu'il se trouve beaucoup de noms propres dans le texte source, que j'ai tous maintenus (E1). Je dirais donc que ce pourcentage de 83 n'est pas pertinent pour tirer des conclusions. Pour les deux autres, par contre, les taux élevés de naturalisation sont compréhensibles. Pour que le lecteur cible comprenne les mesures (dans le texte source : les montants d'argent), il vaut mieux tenir une politique claire tout au long du texte. Là où l'auteur parle donc plutôt de 'centimes' que de 'dinars', le lecteur cible comprendra mieux et reconnaîtra mieux le contexte lorsque le traducteur recalcule les centimes en dinars. Et pour les notions relatives à la réalité du texte source, il est clair que celles-ci doivent quasi invariablement être naturalisées. En effet, sans indication plus précise, la mention de 'ma langue d'écrivain' serait incompréhensible pour le lecteur cible néerlandais...

La figure 4 montre la répartition des stratégies suivies selon l'origine des *realia*. Notez que le nombre de *realia* est différent de celui de la figure 5, à cause de la catégorisation de certains *realia* sous plusieurs 'origines' (tels que 'Gendarmerie nationale' : France / Algérie). Il devient clair que $(30 + 6 =) 36$ parmi les *realia* d'origine algérienne ont subi une stratégie exotisante comparé au nombre de $(21 + 5) = 26$ qui ont subi une stratégie naturalisante. Cette même tendance se voit dans les *realia* d'origine arabe : 31 *realia* exotisés contre 12 naturalisés $(31 : 12 \approx 2,58)$. Des *realia* français par contre, 15 ont subi une stratégie exotisante contre 16 qui ont subi une stratégie naturalisante $(15 : 16 = 0,9375)$! Ces *realia* naturalisés étaient surtout des références à des ouvrages et des *realia* éducatifs. Les *realia* français montrent donc un taux d'exotisation beaucoup moins haut que les *realia* d'origine algérienne ou arabe. Pour

	Algérie (gén.)	Algérie (local)	Maghreb	Monde arabe	France	Maroc	Tunisie	autres (GER, BEL, ITA, USA, RUS + USSR, TUR)	TOTAL
C1	1								1
E1	20	3	1	2	6		1	9	42
E2	1		1	10					12
E3			1	9	1			1	12
E4	2	1		9	4	1	1	1	19
E5									0
E6	7	2		1	4				14
S1	3	1		1	1				6
N1	6	1		3	2	1		1	14
N2	1		1	1	3			3	9
N3	2	1							3
N4	3								3
N5	1	1		1	1				4
N6	5			2	7				14
N7	3			4	3				10
N8		2		1				1	4
N9									0
TOTAL	55	12	4	44	32	2	2	16	167

Figure 4 : répartition des stratégies selon l'origine des réalias

les autres origines, il n'y a pas de résultats frappants : à chaque fois, quelques realia ont été naturalisés et quelques autres realia exotisés.

Il y a donc dans ma traduction du texte source une tendance à exotiser surtout les realia d'origine algérienne, et d'origine arabe au sens large. Cela pourrait s'expliquer par le fait qu'il s'agit d'une autobiographie. L'un des traits caractéristiques de ce genre est que le récit est bâti autour de faits, dans un espace et temps réel. Le fait même qu'un lecteur lise une autobiographie, prouve qu'il s'intéresse aux faits et à l'histoire personnelle de l'auteur. Une deuxième raison se trouve dans le fait que l'auteur a constamment spécifié les ouvrages qu'il a lus, les endroits qu'il a parcourus, la vie qu'il a menée au cours de sa jeunesse, donc tout ce qu'il a vécu de la culture algérienne. Ces deux aspects justifient, voire exigent que les realia ne soient pas traduits de façon trop naturalisante. Cela ne veut tout de même pas dire qu'il faille maintenir tous les realia dans leur forme originelle ; le but de toute traduction est de communiquer l'original au lecteur cible et cette mission demande parfois de choisir une autre stratégie. Je suis d'opinion qu'il n'est pas permis au traducteur d'un texte littéraire d'ajouter des morceaux de texte qui sont plus longs que quelques mots. Une stratégie pratique pour éviter des problèmes en ce qui concerne les descriptions d'endroits et de villes est l'ajout de

cartes et de plans à la traduction, puisque c'est la façon la plus claire de transférer les indications des endroits sans violer le texte source qui reste un produit littéraire.

Par rapport aux *realia* d'origine française, ceux-ci ont été traduits beaucoup plus souvent à l'aide d'une stratégie naturalisante que les *realia* de la plupart des autres origines. On peut expliquer cette tendance de deux côtés. D'un côté, parmi les *realia* d'origine française se trouve tout le système éducatif (numérotation des classes et des notes), qui ne ressemblent pas au système néerlandais. De l'autre, comme il se trouve dans le texte source beaucoup plus de *realia* littéraires et géographiques (les catégories les plus exotisées) d'origine arabe que d'origine française, cela fausse quelque peu les statistiques : cette particularité de *ce texte source spécifique* fait en sorte que le nombre de *realia* d'origine arabe qui ont été exotisés semble beaucoup plus haut que le taux d'exotisation parmi les *realia* d'origine française.

3.5 Conclusion

Pendant l'analyse du texte source, j'ai proposé d'ajouter deux sous-catégories à la catégorisation du chapitre 2, à savoir 'mesures' et 'notions relatives à la réalité du texte source'. Ensuite, pendant l'analyse propre des *realia*, j'ai observé que la catégorisation pourrait être élargie de sorte qu'elle contienne une sous-catégorie 'éducation' et qu'il valait mieux combiner la sous-catégorie '2e. culture matérielle – types de magasins/travail' avec '2c. logement'. La catégorisation définitive est comme suit :

- 1) écologie (nature)
- 2) culture matérielle
 - a. nourriture
 - b. vêtements
 - c. bâtiments (logement, types de magasins, travail)
 - d. transport
- 3) culture sociale
 - a. politique/administration
 - b. religion
 - c. art (littérature, théâtre, musique, etc.)
 - d. histoire

- e. géographie
- f. sports
- g. gestes, habitudes
- h. noms propres
- i. mesures (distance, argent etc.)
- j. notions relatives à la réalité du texte source
- k. éducation

Au cours de l'analyse, nous avons également vu que la liste de stratégies devrait être étendue pour qu'elle comprenne également deux stratégies 'remplacement par un mot de la langue source (...langue tierce) combiné avec un glossaire' et une stratégie 'maintien combiné avec une carte ou un plan'. L'inventaire définitif de stratégies est le suivant :

- C1 création d'un nouveau realia*
- E1 maintien
- E2 maintien combiné avec un glossaire
- E3 maintien combiné avec une carte ou un plan
- E4 maintien combiné avec une mise en accent et/ou petits changements facilitant la lecture
- E5 maintien combiné avec une note explicative en bas de la page
- E6 maintien combiné avec une traduction littérale
- E7 maintien combiné avec une description
- S1 suppression
- N1 remplacement par une traduction assez littérale / calque
- N2 remplacement par un mot d'une langue tierce
- N3 remplacement par un mot d'une langue tierce combiné avec un glossaire
- N4 remplacement par un autre mot de la langue source (évt. realia plus connu)
- N5 remplacement par un mot de la langue source combiné avec un glossaire
- N6 remplacement par une traduction standard acceptée
- N7 remplacement par un équivalent de la culture cible ayant la même connotation (approximation)
- N8 remplacement par un équivalent fonctionnel (adaptation)
- N9 remplacement par une description
- N10 remplacement par une traduction générique / hypéronyme
- N11 remplacement par une traduction contextuelle

Lors de l'analyse de ma traduction, j'ai démontré que les *realia* se traduisent par toutes sortes de stratégies : il n'est pas question d'une type de stratégie qui prédomine dans toutes les catégories et il y a même souvent plusieurs stratégies qui ont été employées à l'intérieur d'une seule catégorie. Tant les stratégies naturalisantes qu'exotisantes sont utilisées, selon la meilleure façon de traduire le *realia* en question pour le lecteur cible.

J'ai également déduit de l'analyse que pour ma traduction, les différences entre les stratégies utilisées pour les *realia* d'origine algérienne et française dépendent largement du nombre d'occurrences de *realia* de certaines catégories. Il est vrai que certaines catégories demandent plus souvent l'emploi d'une stratégie particulière que d'autres. Bien que le nombre d'occurrences de certaines catégories de *realia* dans le texte source fût trop bas pour y tirer des conclusions, les statistiques des autres catégories montrent que dans ma traduction, les *realia* religieux (3b), géographiques (3e) et artistiques (3c) connaissent un haut taux d'exotisation. Pour les catégories de l'histoire (3d) et de la politique et administration (3a), il faudra évidemment prendre en compte les cas spécifiques, mais en général, une partie des *realia* en question sera naturalisée, et le reste exotisée. Pour ce qui est des notions relatives à la réalité du texte source, il est clair que cette catégorie connaît un haut taux de naturalisation. Par rapport à la naturalisation et l'exotisation de *realia* des diverses origines, ces tendances dépendent largement des cas spécifiques du texte source.

Conclusion

Dans le premier chapitre de ce mémoire, j'ai d'abord traité la querelle séculaire entre ceux qui préfèrent traduire de façon naturalisante et ceux qui insistent sur une approche exotisante. J'ai montré que la réponse à la question de désigner la 'bonne' approche dépend du contexte : le texte source, la tradition de traduction dans la culture cible et le public cible au cœur de la culture cible ont tous un impact sur la décision finale de traduire de façon naturalisante ou plutôt de façon exotisante. Ensuite, j'ai décrit la théorie du *skopos*, et montré comment il est possible d'utiliser cette théorie fonctionnaliste dans une traduction littéraire. Après cela, je me suis attardé sur ma notion de la 'bonne' traduction.

Enfin, j'ai traité les théories de plusieurs auteurs par rapport au concept de 'realia' et proposé ma propre définition de ce qu'est un realia :

Les realia sont ces combinaisons de signifiant et signifié qui posent un problème lors du transfert vers une autre culture car cette même combinaison n'existe pas ou n'a pas les mêmes sens et connotations dans la culture cible au moment du transfert.

Dans le chapitre 2, j'ai développé un cadre pour l'analyse de la traduction de realia. D'abord, j'ai discuté le travail de certains auteurs par rapport à la catégorisation de realia, et proposé ma propre catégorisation. Une telle catégorisation est utile pendant l'analyse : elle permet de distinguer les différents types de realia. Ensuite, j'ai analysé les énumérations de stratégies pour la traduction de realia qui ont été entreprises par divers auteurs. Cette analyse a abouti à ma propre liste de stratégies.

Dans le chapitre 3, j'ai d'abord présenté l'auteur du texte source, Yasmina Khadra. Ensuite, j'ai fait une analyse du texte source (une partie de son autobiographie *L'Ecrivain*), ce qui a occasionné l'élargissement de la catégorisation de realia (voir 3.5 pour la liste complète). L'analyse de la traduction a ensuite traité au cas par cas les catégories et les occurrences des realia et leur traduction. Cette analyse a donné lieu à l'ajout de deux stratégies à la liste (voir 3.5 pour la liste complète). Après cette analyse qualitative, j'ai entrepris des analyses quantitatives des occurrences, tant par rapport aux stratégies utilisées en regard des catégories qu'aux stratégies utilisées en regard des origines des realia. J'ai démontré que dans ma traduction, quelque peu fonctionnaliste qu'elle soit, en néerlandais de

cet ouvrage littéraire non-fictionnel francophone d'origine algérienne, les *realia* religieux (3b), géographiques (3e) et artistiques (3c) connaissent un haut taux d'exotisation. Pour les catégories de l'histoire (3d) et de la politique et administration (3a), il faut évidemment prendre en compte les cas spécifiques, mais normalement, une partie des *realia* en question sera naturalisée, et le reste exotisé. Pour ce qui est des notions relatives à la réalité du texte source, il est clair que cette catégorie connaît un haut taux de naturalisation. Par rapport à la naturalisation et l'exotisation de *realia* des diverses origines, ces tendances dépendent largement des cas spécifiques du texte source.

L'affrontement de deux cultures pose un problème traductologique de taille. L'affrontement de *trois* cultures n'est certainement pas un moins grand problème, mais peut s'interpréter comme un défi afin d'enrichir davantage la culture cible.

Bibliographie

Primaire

Khadra, Y., *L'Ecrivain*, Paris: Julliard, 2001, 240 p.

Khadra, Y., *L'Ecrivain*, Paris: Julliard Pocket, 2004, 288 p.

Secondaire

Aixelá, J., "Culture-specific Items in Translation", in: R. Álvarez & Vidal, M.C.A. (éds.) *Topics in Translation 8: Translation, Power, Subversion*, Clevedon / Adelaide: Multilingual Matters, 1996, pp. 52-78.

Albrecht, J., *Linguistik und Übersetzung*, Tübingen: Max Niemeyer, 1973, 113 p.

Baker, M., (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge, 1998, 654 p.

Belkhiri, F., Critique de *La part du mort*, dans *La Tribune*, 24 juillet 2004. Repris dans <http://dzlit.free.fr/khadra.html>, consulté le 23 août 2006.

"Bibliographie" dans *Yasmina Khadra – site officiel*, <http://www.yasmina-khadra.com/index.php?link=biblio>, consulté le 23 août 2006.

Florin, S., "Realia in Translation", *Translation as Social Action: Russian and Bulgarian Perspectives*, London: Routledge, 1993, pp. 122-128.

Guechoum, S., entretien par e-mail au sujet de certains problèmes de traduction, le 15 juillet 2006.

Grit, D., "De vertaling van realia", in: Naaijken, T. et al. (éds.), *Denken over vertalen: tekstboek vertaalwetenschap*, Nijmegen: Vantilt, 2004, p. 279-286.

Hagfors, I., "The Translation of Culture-Bound Elements into Finnish in the Post-War Period", in: *Meta* 48 (2003: 1-2), pp. 115-127.

Hatim, B. & I. Mason, *The Translator as Communicator*, London: Routledge 1997, 244 p.

Herrero, L., "Sobre la traducibilidad de los marcadores culturales", in: Chesterman, A. et al. (éds.), *Translation in context*, Amsterdam: Benjamins, 2000, pp. 308-316.

Hulpstoffen: Stremsel. Nederlandse Zuivel Organisatie. <http://www.zuivelonline.nl/?pageID=2>, consulté le 27 novembre 2006.

Kaasbereiding. Nederlandse Zuivel Organisatie <http://www.zuivelonline.nl/?PageID=98>, consulté le 27 novembre 2006.

- Karnemelk*. Nederlandse Zuivel Organisatie <<http://www.zuivelonline.nl/?PageID=201>>, consulté le 27 novembre 2006.
- Karnen*. Nederlandse Zuivel Organisatie <<http://www.zuivelonline.nl/?PageID=156>>, consulté le 27 novembre 2006.
- Koller, W., *Einführung in die Übersetzungswissenschaft*, Heidelberg : Quelle und Meyer, 1979, 290 p.
- Kondo, M. et J. Wakabayashi, "Japanese tradition" in: Baker, M. (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge, cop. 2001, pp. 485-494.
- La découverte du lait I: la confection du beurre. Dossier Ateliers du Goût*. CRDP Académie de Paris, 2005. <http://crdp.ac-paris.fr/d_arts-culture/res/fiche8.pdf>, consulté le 27 novembre 2006.
- La découverte du lait II: la confection du yaourt, du fromage frais, du fromage*. Dossier Ateliers du Goût. CRDP Académie de Paris, 2005. <http://crdp.ac-paris.fr/d_arts-culture/res/fiche9.pdf>, consulté le 27 novembre 2006.
- Lopes Cardozo-Stuurman, M., *Realia gerealiseerd. Een onderzoek naar de vertaling van cultuurgebonden elementen vanuit het Nederlands naar het Duits*, doctoraalscriptie Amsterdam: UvA, 1994, 68 p.
- Melkverwerking: Afromen, ondermelk en taptemelk*. De Kooktips, <<http://www.dekooktips.com/warenkennis/zuivel/melk-verw.htm>>, consulté le 27 novembre 2006.
- Munday, J., *Introducing Translation Studies: theories and applications*, London: Routledge, 2001, 222 p.
- Naffati, H. et A. Queffelec, *Le français en Afrique 18: Le français en Tunisie*, Nice: Institut de Linguistique française - CNRS, 2004. Disponible sur internet: <<http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/18/Tunisie.html>>
- Newmark, P., *A textbook of translation*, New York: Prentice Hall, 1988, 292 p.
- Nord, C., "It's tea-time in Wonderland: culture-markers in fictional texts", in: *Intercultural communication*, Frankfurt: Peter Lang, 1994, pp. 523-538.
- Nord, C., *Translating as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*, Manchester: St. Jerome, 1997, 154 p.
- Nord, C., "Proper Names in Translations for Children: *Alice in Wonderland* as a Case in Point", in: *Meta* 48 (2003: 1-2), pp. 182-190.
- Perridon, W., "Van Villakulla naar Kakelbont: vertalen van cultuur", in: *Leesgoed* 27 (2000: 4), pp. 185-187.
- Ping, K., "Cultural Presuppositions and Misreadings", in: *Meta* 44 (1999: 1), pp. 133-143.

- Sabarte Belacortu, M., “Het vertalen van Spaanse cultuur-gebonden begrippen”, in: *Van taal tot taal* 38 (1994:1), pp. 3-7.
- Salama-Carr, M., “French tradition” in: Baker, M. (éd.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London: Routledge, cop. 2001, pp. 409-417.
- Tellingier, D., “Abhängigkeit der Übertragung der Realien von zeitgemäßen Übersetzungskonventionen”, in: Beylard-Ozeroff, A. et al. (éds.), *Translators’ Strategies and Creativity*, Amsterdam: John Benjamins, 1998, pp. 87-96.
- Vermeer, *Aufsätze zur Translationstheorie*, Heidelberg: s.i., 1983, pp. 48-61. Republication de l’article Vermeer, H., “Ein Rahmen für eine allgemeine Translationstheorie”, in: *Lebende Sprachen* 23:3 (1978), pp. 99-102.
- Vinay, J.-P. & J. Darbelnet, *Stylistique comparée du français et de l’anglais : méthode de traduction*, Paris: Didier, 1958, 331 p.
- Wiggerts, M., *Naturalise-t-on Quasimodo ? L’évolution de la notion de l’exotisation dans les traductions de Notre-Dame de Paris de Victor Hugo*, mémoire de master, Utrecht : Université d’Utrecht, 2005, 91 p.
- Yasmina Khadra – site officiel*, <<http://www.yasmina-khadra.com/index.php>>.

Cartes et plans

- Carte Michelin Algérie – Tunisie*, Paris : Michelin, 1962. Extraits disponibles en ligne sur <http://mitidja.free.fr/cartes/algerie-62/algerie_tunisie_1962.htm>
- Oran en 1901*, <<http://profburp.free.fr/carte/oran50000.jpg>>
- Algérie du Nord – Mapquest*, <<http://www.mapquest.com/maps>>
- Algeria – Political Map* <http://www.lib.utexas.edu/maps/africa/algeria_pol01.jpg>

II

L'île Koléa¹

Le péché originel de l'Art est d'avoir voulu convaincre et plaire,
pareil à des fleurs qui pousseraient avec l'espoir de finir dans un vase.

JEAN COCTEAU

«- Blida, Blida, cria le conducteur », écrivait Alphonse Daudet dans *Tartarin de Tarascon*.

Et Blida surgit au détour d'un virage.

C'était une très belle ville, coquette et parfumée, épanouie au cœur des vergers et de champs étincelants. On l'appelait «la ville des roses»; elle était plus qu'une corbeille en fleurs. Elle paraissait se dorer au soleil, semblable à une sultane languissante dont la robe verdoyante recouvrait de féerie les plaines de la Mitidja. Derrière elle, eunuque obséquieux et attentif, le mont de Chréa recueillait ses soupirs, la tête dans les nuages. Le tableau qu'ils nous offraient, à eux deux, était si fascinant que nous ne percevions plus le halètement de la locomotive. Le train semblait observer le silence comme s'il foulait la fraîcheur d'un sanctuaire sacré. Dans les réverbérations de l'été, on se serait cru quelque part au paradis. La face collée à la vitre, je contemplais les splendeurs qui se ramifiaient à perte de vue, enguirlandées de fermes radieuses, de chapelets de cyprès et de flammèches étoilées. Un moment, bercé par tant de beauté, j'avais cru entrevoir Moumen éperonnant sa mule blanche et galopant ventre à terre vers on ne sait quelle félicité. C'était magnifique. Assis sur le marchepied, les cheveux chavirant dans la brise, matricule 53 me montrait son pouce en signe de ravissement. D'autres cadets, les yeux bouffis de sommeil et les traits molestés par le voyage, se penchaient au-dehors pour se rafraîchir. Ils ouvraient grande la bouche, se gargarisaient dans le vent de la course et riaient tandis que ceux qui ne pouvaient atteindre la vitre de la cabine se coudoyaient frénétiquement pour être aux premières loges. Souriceau rajustait son uniforme, lissait son béret à le plaquer contre sa tempe ; méticuleux, narcissique, il tenait à débarquer sur le quai en conquérant. La gare grouillait de familles entassées sur

¹ Khadra, Y., *L'Ecrivain*, Paris: Julliard, 2001, pp. 119-176 (Début partie II, chapitres 7, 8, 9).

leurs balluchons, de paysans revenant des souks, de femmes momifiées dans des voiles opalescents avec juste une minuscule lucarne sur la tête par laquelle un œil surveillait la cohue et les soldats ployés sous leur sac marin ; puis, au-devant de la foule, le comité d'accueil de l'ENCR Koléa arborant doctement sa solennité. L'accueil fut chaleureux. Le lieutenant Ouared, un rondouillard blond et sourcilleux, nous souhaita la bienvenue dans « la cour des grands » et nous invita à monter dans les cars qui nous attendaient au parking. C'était un homme d'un certain âge, aux yeux azurés ; il parlait français sans accent, avec une aisance telle que nous l'avions pris pour un *roumi*.

Koléa se trouvait à vingt kilomètres au nord de Blida. La route qui y menait était parfaitement droite. De part et d'autre s'étalaient les plaines que lézardait l'oued Mazafran aux méandres paresseux et aux crues imprévisibles. Des enfants se pourchassaient à travers les vergers, leurs chiens à leurs trousses. À califourchon sur un âne, un vieillard remontait le sentier, le turban défait. Ça et là, des grappes de cultivateurs furetaient dans les champs. Au loin, une nuée de femmes se déversait sur les berges de la rivière, leur marmaille barbotant dans l'eau. Ma mère m'apparut sur la vitre de l'autocar. C'était l'univers qu'elle préférait. Et moi, médusé sur mon siège, je la comprenais. Si j'avais à choisir entre un clairon et un son de clocher, je n'aurais pas hésité à me ranger du côté d'une chèvre pour la regarder brouter dans un buisson, un collier tintinnabulant sous la barbiche. J'aurais donné ma fortune, mes galons et mes médailles pour un petit somme au pied d'un arbre, à l'abri de la frénésie des hommes ; mais je n'avais pour fortune que quelques pièces de monnaie et mon uniforme n'exhibait ni médailles ni galons. Assis à côté de moi, 53 souriait. Il était content.

-Tu vas voir, me rassura-t-il. C'est une école bien. Elle ne ressemble pas du tout au Mechouar. Là où nous allons, il n'y pas de murailles. Juste une clôture grillagée que n'importe qui peut escalader d'une seule enjambée. Mon frère aîné Mustapha est à Koléa depuis des années. Il m'en parle tellement que j'ai l'impression de la connaître d'un bout à l'autre. Il y a même une forêt. Je t'assure que c'est vrai. Une forêt où l'on accède directement à partir du stade de football. Et ce n'est pas interdit. Tu ne vas pas en croire tes yeux, je te dis. Rien à voir avec le Mechouar. D'ailleurs je ne pense pas qu'il puisse exister un endroit aussi affligeant qu'El Mechouar. Non, je ne pense pas, mais pas du tout. Est-ce que tu sais que j'ai failli perdre la boule, là-bas ? Purée !... C'était pas une vie.

-Je suis le sergent-chef Okkacha, large d'épaules et étroit d'esprit, étanche par-derrière et vaillant par-devant. Des fils de garce me surnomment Clovis. Je suppose que c'est le blaze d'un grand salopard. Je tâcherai d'en être digne. Je commande la 4^e compagnie, sans réserve et sans partage. À partir d'aujourd'hui, vous êtes sous mon autorité. Autant vous avertir tout de suite : je suis complètement *gazé*, c'est-à-dire un bidasse de la pire espèce, borné et dégueulasse, allergique au sens de l'humour et à la bonne humeur. Je suis payé pour vous faire râler, et j'adore ça. Chacun sa petite gâterie. Je n'ai pas plus d'instruction qu'un charretier, raison pour laquelle je suis contraint de solliciter mon poing pour me faire comprendre, et les deux pour ne pas avoir à me répéter. En bref, je suis une brute. Ma tête me sert à donner des coups de boule, mes mains à vous arracher la peau des fesses, et mes pieds à vous marcher dessus. Je n'ai pas demandé à être affecté ici, et puisque personne ne m'a obligé à opter pour la gourde et la gamelle, je ne discute pas les ordres. Vous ne discuterez pas les miens, non plus. La nursery de Tlemcen, Béchar et Guelma, c'est de l'histoire ancienne. Ici, personne ne vous torchera le postérieur quand vous aurez fini de déféquer, ne vous enroulera de bavette autour du cou et ne vous donnera à bouffer à la petite cuillère. Ici, c'est la terre des coriaces, sauf qu'ils portent un bât et des œillères. Ça va être dur, très dur. Vous avez remarqué qu'il n'y a pas de murailles autour de l'école. Ce n'est pas à cause d'une restriction budgétaire. Les chiffes molles et les majorettes n'ont qu'à écarter le grillage pour se tailler le plus loin possible. Elles n'ont pas intérêt à se retourner. Les restants se doivent de se tenir à carreau. Ce n'est pas un conseil, c'est un ultimatum... J'espère que j'ai été clair, net et précis. Je déteste papoter ; ça irrite ma pharyngite, et après je ne peux plus picoler comme je l'entends. Donc, assez de parlotes pour aujourd'hui. Ma devise est très simple : un coup de pied au cul vaut mille discours, une gueule bien pétée vaut mille topos. En conclusion, et puisqu'on est entre hommes, autant être franc avec vous : je suis un authentique fils de pute. La nature m'a donné une bite pour l'exercice de deux et uniques fonctions : enculer les rigolos et pisser sur leurs tuteurs. Avec moi, il n'y a pas de fils de nababs et de fils de péquenots ; il n'y a que des moutons que je tonds comme bon me semble. Me suis-je bien fait comprendre ou faut-il me *répéter* ?

Cette prise en main nous désarçonna. Nous nous y attendions, mais nous étions loin d'imaginer qu'un chef, censé donner l'exemple en toutes circonstances, pouvait s'arroger le droit de nous parler sur un ton aussi ordurier et avec une morgue aussi hypertrophiée. Au

Mechouar, on ne nous avait pas habitués à un langage de cette nature. On nous punissait avec sévérité, on nous engueulait sans, à aucun moment, permettre à l'obscénité de se joindre aux réprimandes. C'était « Je vais t'écrabouiller, petit morveux » ; « Viens un peu par ici, fumier », mais point de jurons, encore moins de crudités grossières. Le sergent-chef Okkacha paraissait fier de son vocabulaire. La vulgarité ne l'indisposait pas ; pire, elle lui allait comme un gant. C'était un balèze tassé, les bras aux genoux, le menton fendu en deux par une fossette vorace. Il avait des yeux bleus pétrifiants par-dessous un front large et dégarni, un faciès de canaille que balafrait un rictus reptilien. Il devait avoir entre trente et trente-cinq ans, les poings ramassés autour d'une colère en perpétuelle gestation. Solidement campé sur ses jarrets de catcheur, on l'aurait dit taillé dans un chêne tant il donnait l'impression de pouvoir tenir tête aux ouragans. Il avait une façon terrible de considérer son entourage, comme s'il se retenait pour ne pas le dévaster. Son animosité giclait de ses prunelles et sa bouche, aussi infecte que celle d'un égout, semblait prête à déchiqueter tout ce qui s'oublierait à sa portée.

Satisfait par sa prestation de serment, il se racla la gorge et observa une minute de silence, le temps de nous laisser digérer ses inimitiés. Notre hébétude le flatta. Il avait fait mouche du premier coup ; ses sourcils se décontractèrent, son rictus se relâcha d'un cran. Il nous donna l'ordre de nous mettre au garde-à-vous, trouva qu'on ne tapait pas assez fort du talon, répéta la manœuvre une bonne dizaine de fois jusqu'à ce que le bruit de nos bottes se disciplinât autour d'un seul claquement. Ensuite, la poitrine bombée et le menton haut perché, il nous passa en revue. Il s'arrêta devant chacun d'entre nous, vérifia les plis de nos vareuses, la propreté de nos cols et l'éclat de nos chaussures. Si quelque chose dépassait, il le rajustait d'une main sèche ou le balayait d'une chiquenaude, selon la tête du client. Apparemment, il détestait les freluquets et les moches et avait pour les cheveux crépus une sainte répugnance.

Arrivé à la hauteur du petit Ghalmi, il déglutit convulsivement. Ghalmi avait onze ans et la taille d'une gerboise. Surdoué et marginal, il négligeait sa personne pour ne se consacrer qu'à sa passion: les ouvrages de la comtesse de Ségur et les chansons de Jacques Brel qu'il transcrivait sur des feuilles volantes abîmées. Il était orphelin et ne savait comment interpréter le remariage de sa mère qu'il révérait avec dévotion. Clovis le repoussa du doigt afin de le dévisager, gratta quelques éclaboussures desséchées sur les épaulettes du cadet, lui releva le menton puis le força à tendre les bras. Ghalmi avait la manie de se ronger les doigts jusqu'au sang. Il ne lui restait presque plus d'ongles et le bout de ses mains disparaissait sous de minuscules lambeaux de chair grignotée à satiété.

-C'est quoi ton nom?

-Abdelhafid Ghalmi, chef.

133 -Tu viens d'où ?
 134 -De l'ENCR Tlemcen, chef.
 135 -Tu en es sûr ?
 136 -Oui.
 137 -Eh bien, ce n'est pas mon avis. Moi, je pense que tu nous émerges d'un marécage.
 138 Les pattes du rongeur sont nettement moins repoussantes que les tiennes. Pourquoi
 139 t'acharnes-tu ainsi sur tes menottes, Sy Ghalmi ? Ta ration alimentaire ne te suffit pas ou bien
 140 est-ce que tu te l'es fait chiper par tes voisins de table ?
 141 D'une secousse ferme, Clovis l'attira hors des rangs et nous le présenta, le revers des
 142 mains tourné vers nous.
 143 -Regardez-moi ces pattes. Un manchot n'en voudrait pas – puis, s'emparant de l'oreille
 144 de l'enfant, il tira dessus à le soulever du sol. Je présume qu'à Tlemcen c'est une pratique tout
 145 à fait courante. Vous n'êtes plus à Tlemcen. Chez moi, on ne se ronge pas les ongles.
 146 Dorénavant, je veux des mains aussi propres que celles d'un masseur de hammam,
 147 manucurées avec le plus grand soin. Si jamais je prenais quelqu'un le doigt dans la bouche ou
 148 dans le nez – ce qui est encore absolument intolérable – je le lui foudrais dans le trou du cul
 149 jusqu'à ce qu'il s'y décompose.
 150 Sur ce, il relâcha le supplicié qui réintégra le peloton, cramoisi mais trop digne pour
 151 se tenir l'oreille meurtrie.
 152 -Maintenant, rompez, et en silence.
 153 La compagnie s'éparpilla dans un friselis. Par bandes inégales, les uns regagnèrent la
 154 cour, les autres se dirigèrent sur les dortoirs. Matricule 53 me rejoignit dans la chambrée ou
 155 une trentaine de lits superposés, séparés par des armoires métalliques efflanquées, s'alignaient
 156 de part et d'autre de la salle. Je pris place sur mon matelas et m'effondrai sur mes genoux. Au
 157 fond, Ghalmi profitait de la pénombre pour se masser l'oreille en bougonnant. Abdelwareth
 158 essayait de le consoler ; il refusait de l'écouter.
 159 -Il n'a pas l'air commode, *l'authentique fils de pute*, me chuchota 53 en surveillant la
 160 porte.
 161 -Pas de gros mots, lui intima Benjeffal, un aîné qui venait régulièrement dans nos
 162 quartiers s'enquérir de son jeune frère, un petit rebelle au rire anormal.
 163 -C'est lui qui s'est présenté ainsi.
 164 -N'empêche, c'est pas une raison. Nous ne sommes pas dans un bordel... pardon, dans
 165 une maison close.

166 On pouffa autour de lui. Énervé par son lapsus, Benjeffal frappa le plancher avec un
167 manche à balai pour rétablir le silence et poursuivit :

168 -C'est peut-être un voyou. Ce qu'il crache n'incombe qu'à lui. Nous sommes des
169 garçons bien éduqués et nous nous devons de le rester. Généralement, les grandes gueules
170 n'ont que l'envergure de leur baratin. Il y a un règlement ici. S'il outrepassa ses prérogatives,
171 nous nous plaindrons auprès des officiers.

172 Benjeffal était un garçon bien. À Tlemcen, il chapeautait la clique des élèves et
173 passait pour un cadet exemplaire, correct dans ses relations et constant dans ses études. Son
174 père avait été abattu sous ses yeux, lui léguant une mère amoindrie et une famille nombreuse
175 qui crevotait de débîne et d'incertitude dans une bourgade périlclitante du côté de Tlemcen.
176 Benjeffal voulait devenir officier pour prendre en charge les siens; il s'était promis de ne pas
177 décevoir le martyr. À quinze ans, il empruntait à ses idoles cette prestance qui le distinguerait
178 parmi les communs des mortels, observant avec ferveur les règles des convenances et celles
179 régissant l'exercice des responsabilités. Il était loyal, brave, solidaire et humble.
180 Malheureusement, son âge « avancé » par rapport à celui de sa promotion sapera ses grands
181 projets ; les honneurs qu'il brassait en classe et les mérites qu'on lui reconnaissait ne
182 plaidèrent pas en sa faveur ; à ses dix-huit printemps, il sera orienté sur une école de sous-
183 officiers et se fera tuer dans le Sinaï durant la guerre de 1973.

184 L'école de Koléa n'avait pas grand-chose à envier aux villages. Elle avait sa place
185 pavoisée de jardins et de lampadaires, ses panneaux de réclame, sa bibliothèque, son salon de
186 coiffure, sa salle des fêtes, son foyer, sa lingerie ; elle réunissait un maximum de commodités
187 pour garantir le bien-être de ses résidents. Aucune commune mesure avec le Mechouar.
188 Après le pavillon des dortoirs, aux bâtiments ensoleillés et aux squares gazonnés, s'élevait,
189 plus bas, le pavillon des études : deux larges blocs à un étage, agréables à contempler, les
190 fenêtres grandes et les couloirs larges et scintillants. La cour, bitumée, servait de terrain de
191 handball lors des manifestations sportives. Le préau était immense, d'une architecture
192 fantaisiste. Sur le flanc gauche siégeait la direction des études. En face, à l'autre bout de
193 l'esplanade, se dressait un colossal réfectoire tapissé de baies vitrées. Derrière, un terrain de
194 volley cohabitait avec un terrain de basket, départagés par une haie grillagée. Couverte de
195 feuillages et de brindilles, l'eau de la piscine clapotait à l'ombre de deux plongeurs arro-
196 gants. En contrebas s'étalait un terrain de foot conventionnel en tuf et, juste à son extrémité,
197 commençait la forêt, belle et mystérieuse comme une expédition amazonienne.

198 J'étais soulagé. Débarrassé des murailles et de leurs miradors, il me semblait que je
199 renaissais au monde. Pourtant Koléa n' était rien d' autre qu'un internat, une sorte de réserve

200 où l'on parquait des enfants déracinés qui ne demandaient qu'à recouvrer leur liberté et les
201 insouciances de leur âge. Peut-être avais-je renoncé à cela et, comprenant que j'avais pris un
202 faux départ sur les chemins de la vie, je me limitais à choisir d'entre deux maux le moindre.
203 En tous les cas, je n'étais pas chicaneur. Ma famille pouvant parfaitement se passer de moi, je
204 me sentais en mesure de me passer de certaines choses, dont l'insouciance et la liberté. Mes
205 concessions étaient énormes ; je n'avais pas d'autres joies à hypothéquer. J'étais bien peu de
206 chose après tout. Nu de chair et d'esprit. La fatalité ne me prenait que ce qu'elle m'avait
207 donné. Pareille à une prêteuse sur gages, elle forçait un tantinet sur la note et abusait de mes
208 mauvaises passes. Je ne rechignais pas. C'était ainsi ; il fallait faire avec. J'étais convaincu
209 que le pire était derrière – il n'y a pas pire que d'être renié après avoir été choyé. J'avais le
210 droit de le penser. Qui tombe se redresse ; faire le mort serait stupide, se creuser un trou serait
211 ignoble. Un jour, je m'envolerai. À l'instar de ces oisillons frileux et écorchés s'égosillant
212 misérablement au creux de leur nid. La nature m'instruisait : les graines germent sous terre et,
213 un matin, hop! elles jaillissent au soleil tel un geyser. L'hiver – encore lui – ne fausse pas les
214 splendeurs du printemps, il les recycle. Il était évident que la saison de mon enfance avait une
215 fin, qu'à l'usure, la peine finit par se lasser de sa propre difficulté. Autrement, j'aurais choisi la
216 voie de mon ami Haddou qui s'en est allé attendre le train au beau milieu des rails parce qu'il
217 estimait qu'à quatorze ans il en avait assez vu. Contrairement à mon regretté compagnon,
218 j'avais pris le train en marche et c'est tout. Sagesse ou stoïcisme, je ne cherchais ni à sauter
219 sur le ballast ni à tirer sur la sonnette d'alarme. Il y avait un terminus quelque part ; pourquoi
220 anticiper ? J'osais seulement espérer que le bout du tunnel débouchât sur une clairière où je
221 puisse ne rien regretter. L'essentiel était de le croire. Mes moyens de bord étaient dérisoires ;
222 normal, j' étais un enfant, et les enfants n'ont pas assez d'espace derrière eux pour reculer ; ils
223 sont condamnés à avancer...

224 On me changea de matricule. De 129, je devins 561. Mais, à Koléa, nous avions
225 l'avantage d'être appelés par nos noms; c'était une première réparation. Je fus inscrit en 6^e
226 bilingue, avec Souriceau, son frère Hamid et 53, de son vrai nom Mohammed Ikhlef. Autre
227 révolution, il y avait des femmes parmi les enseignants. À Tlemcen, nous ne disposions que
228 d'une infirmière, mère de deux cadets, les Medjaoui. Elle avait beaucoup d'affection, mais
229 l'offre ne pouvait satisfaire le flot diluvien de demandes. À Koléa, elles étaient une bonne
230 dizaine de colombes à nous retrouver le matin, pimpantes et radieuses, ce qui n' était pas sans
231 nous stimuler dans nos études. Parmi elles, deux Algériennes seulement, jeunes et coquettes.
232 Les autres étaient françaises dans leur majorité, épouses de professeurs, flanquées d'une
233 vieille Russe célibataire qui avait failli mourir de frayeur le jour où, dans son collège perdu

234 du côté du Caucase, on lui avait annoncé qu'elle partait pour l'Algérie. Pour elle, notre pays,
235 bien que situé au nord de l'Afrique, était une inextricable jungle peuplée de pygmées
236 vénéneux et de tribus anthropophages. Elle avait eu du mal à s'imaginer en train
237 d'*alphabétiser* de petits sauvages aux narines traversées par des osselets et aux poitrines
238 croulantes sous des colliers à base de crocs de fauve ou de griffes de gorille. « Des semaines
239 avant le départ, j'avais épuisé un stock de tranquillisants, nous avoua-t-elle. Je n'arrivais pas à
240 fermer l'œil de la nuit. Le plus banal des craquements me faisait tressaillir. Je me voyais dans
241 une hutte au cœur de la brousse, un boa lové par-dessus un tableau de fortune et des singes
242 accrochés aux arbres. Pour une paysanne de grandes montagnes, qui n'avait jamais mis les
243 pieds en dehors de son kolkhoze, cette expédition représentait le pire des cauchemars. » Mon
244 professeur d'arabe était syrien. Il portait chaque jour un costume de couleur différente. Raide
245 comme une corde, il se déplaçait avec la concentration d'un funambule, le regard fixe et la
246 figure hermétique. Il nous ignorait superbement. Lorsqu'il lui arrivait de nous parler, nous ne
247 le comprenions qu'à moitié ; son pédantisme dépassait l'entendement. C'était un homme aigri,
248 probablement un réfugié politique, un intellectuel en rupture de ban qui n'avait pas trouvé,
249 chez nous, l'âme sœur ou un cuistre de son rang. Mon professeur de français s'appelait M.
250 Jouini, un Tunisien, que suppléait sporadiquement Mme Belkaïd, l'épouse du directeur de
251 l'éducation, un Algérien nasillard et acerbe qui se mordait fortement la langue quand il nous
252 corrigeait. Ses cris retentissant à travers les couloirs nous hérissaient le dos. Ceux qui avaient
253 le malheur d'être convoqués à son bureau n'en sortaient jamais indemnes. On ne les y
254 reverrait pas de sitôt. M. Lefèvre nous initiait aux mathématiques et à la peinture. Il était
255 assez âgé, haut de stature et drôle. Ancien père blanc, il était marié à une Algérienne de
256 Kabylie reconvertie au christianisme et avait une fille d'une dizaine d'années qui se
257 prénommaît Joëlle. Joëlle avait la grâce d'une biche. Les cheveux noirs suspendus dans le
258 dos, les joues ornées de soleil levant, elle était ce clocher ivre tanguant dans nos poitrines.
259 Nous étions tous follement amoureux d'elle. Mais notre vestale avait du béguin pour Jamal,
260 un cadet de son âge dont la beauté éclatante nous décourageait à chaque fois qu'ils se
261 prenaient par la main. La présence de la gent féminine allégea nos fardeaux. Grâce à elle,
262 nous apprîmes à rêver autrement. Nous étions capables d'aimer; c'était une deuxième
263 réparation, et elle était de taille. En fin de semaine, nous avions quartier libre – du moins pour
264 les « non-consignés » ; ces derniers purgeaient leur peine à l'intérieur du cantonnement, à se
265 faisander en classe ou bien à marquer le pas au cours d'un interminable défilé disciplinaire.
266 Les rescapés avaient trente-six heures pour se défouler. Ceux qui habitaient la région
267 rentraient chez eux ; le reste se ruait sur les deux salles de cinéma de la ville où l'on projetait

des films indiens ou des westerns spaghettis. Koléa était pittoresque et tranquille, avec sa petite casbah pudique et ses quartiers HLM tonitruants. Elle se trouvait à quelques encablures de la mer, ce qui conférait à son farniente une touche estivale inaltérable. Ses gens n'avaient pas la chaleur homérique des Oranais ; cependant, malgré leur indolence et leur accent piail-lant, ils avaient du caractère et conservaient jalousement les réflexes ancestraux. Ils étaient pieux, courtois sans être tout à fait confiants ; leur hospitalité, bien que mitigée par endroits, se laissait considérer comme telle. Excellents boutiquiers, ils savaient nous vendre des brouilles et feignaient parfois de s'intéresser au plafond pour ne pas avoir à nous rendre notre petite monnaie. Les cadets de Béchar et de Tlemcen n'osaient pas la réclamer. Les cadets de Guelma cassaient la baraque pour moins que ça. Ils n'étaient pas faciles pour un sou. Ensemble, nous patrouillions à travers le marché avant d'envahir les échoppes où, pour cinquante centimes, on se régalaient de galettes bédouines en sirotant un délicieux lait caillé. Nous percevions, en guise de prêt franc, dix dinars par mois. Curieusement, cela nous suffisait pour nous payer des places au Splendide, des confiseries chez un pâtissier tunisien et, avec de la chance, des sandwiches aux merguez chez Sahnoune. Moumen n'étant plus là, je m'étais fait de nouveaux copains ; un certain Belkheldir que l'on surnommait Volvo à cause de la forme grotesque de son crâne et Brahim de Youx-les-Bains, un fripon potelé certainement élevé par un contingent de mégères tant rien n'avait d'égards à ses yeux. En réalité, nous étions tous amis. S'il nous arrivait de former des groupes, c'était juste pour ne pas occasionner de bouchons. Personne n'était exclu, chacun pouvait se mêler à n'importe quelle bande et faire comme chez lui. Nous nous aimions beaucoup ; conscients que notre grande famille n'avait que sa propre chaleur à opposer à l'adversité, jamais nous n'avons laissé tomber l'un d'entre nous. Nous étions quelque deux cents *bleus* à nous joindre aux quatre cents *vétérans* de Koléa. Les élèves de première et de terminale étaient presque des adultes, les joues éprouvées par le rasage quotidien, la moustache significative ; ils se tenaient éloignés de nous, menaient une vie à part et ne se laissaient pas marcher sur les pieds. Parfois, ils s'insurgeaient contre les moniteurs et en venaient aux mains avec eux. Les plus durs opéraient en groupes ; ils faisaient peur jusqu'aux officiers. On les appelait *les Vikings*. Ils boudaient les cours et, à la moindre occasion, ils fonçaient vers la forêt où personne ne jugeait prudent de les débusquer. Les autres n'avaient pas l'air commode, non plus, sauf qu'ils ne provoquaient pas trop de remous. Désinvoltes ou blasés, le cartable tordu sous l'aisselle, ils arrivaient en retard aux rassemblements, se dirigeaient nonchalamment sur les classes pendant qu'on nous secouait au pas de gymnastique et, le soir, après l'extinction des feux, ils s'accaparaient des bancs dans les jardins en se fichant éperdument des caporaux. En général, ils nous évitaient. Mais il y en

302 avait qui, la nuit, rôdaillaient autour de nos dortoirs d'une drôle de façon, ce qui incitait nos
303 surveillants à redoubler de vigilance.

304 -Qu'est-ce que tu veux ? claquait la voix du caporal.

305 -De quoi je me mêle ? répliquait celle du rôdeur.

306 -C'est interdit de traîner par ici.

307 -On ne peut plus se dégourdir les jambes, maintenant ?

308 -À d'autres ! Tu vas calter d'ici illico, sinon je te signale à la hiérarchie.

309 Le rôdeur grommelait un juron et n'insistait pas. De notre côté, devinant les desseins
310 du « prédateur », on ajoutait un cran à nos ceintures et on ne dormait que d'un œil. Le
311 lendemain, les tentatives d'incursions nocturnes viraient aux taquineries, et nous en riions à
312 gorge déployée.

313 Le premier trimestre se passa sans encombre. Nous étions conditionnés. Chacun
314 connaissait sa place dans le puzzle, et ses limites en dehors desquelles il ne devait s'en
315 prendre qu'à lui. Les officiers n'y allaient pas par quatre chemins. Ils chouchoutaient les sages
316 et mataient les têtes brûlées. Le lieutenant Ouared avait une droite sournoise et persuasive ;
317 elle fulgurait si vite qu'elle nous prenait de vitesse. On avait beau ne pas la quitter des yeux,
318 elle nous devançait toujours. Le lieutenant Bouchiba était dur à la détente. Gros et velu, il
319 rappelait un ours mal léché. Au début, il nous avait pris au dépourvu grâce à sa grimace aux
320 contours de sourire qui nous faisait croire qu'il était de bonne humeur. Appâté par cette
321 attitude, nous relâchions la garde et nous nous surprenions à sourire, à notre tour, pour
322 l'attendrir davantage. La belle erreur ! Sa matraque, adroitement dissimulée dans son dos,
323 pirouettait en un éclair et rebondissait au jugé sur nos épaules, sur nos têtes ou ébranlait nos
324 gencives. La prochaine fois, c'est promis, on ne se fiera pas aux apparences. Le lieutenant
325 Neggaz commandait le groupement élèves. Un gentleman. Il parlait français avec emphase,
326 en lissant doctement sa bedaine. Ses diatribes étaient si bien peaufinées, enrobées de
327 métaphores et de panache, que c'était un plaisir de l'entendre nous savonner. Quant au
328 lieutenant Boudjemâa, maquisard de la première heure, il braillait tout le temps, pour
329 n'importe quoi, mais ne levait jamais la main sur nous. Il avait, accrochée au bracelet de sa
330 montre, la balle qui avait failli l'emporter au cours d'un accrochage. Il disait qu'elle le
331 réveillait chaque fois qu'il s'apprêtait à cogner. Il avait juré de ne frapper personne. Par
332 contre, il nous faisait ramper sur le cailloutis à nous écorcher les coudes. Lui-même, lorsqu'il
333 reconnaissait avoir fauté vis-à-vis de quelqu'un, remplissait de pierres son sac, le jetait sur ses
334 épaules et s'autopunissait à travers le stade de foot, en rampant et en courant comme un
335 dingue.

336 Si nous avions été malheureux, nous le cachions bien. Les cadets créaient leur monde
337 ; chacun y mettait du sien, et cela nous tenait au chaud. Les exploits des bûcheurs nous
338 donnaient de l'entrain. Les étourderies des godichons nous divertissaient. Il n'y avait pas de
339 cancre parmi nous. Nos profs étaient triés sur le volet, et les caporaux à cheval après nous.
340 Bien qu'analphabètes à l'émeri, ces derniers nous aiguillonnaient pour plus d'assiduité. Ils
341 nous gardaient durant l'« étude » du soir, veillaient à ce que nous révisions nos cours. Bien
342 sûr, les plaisantins abusaient sans vergogne de leur ignorance. Ils montaient sur l'estrade et
343 les traitaient de tous les noms d'oiseaux en feignant de réciter leurs leçons. Parfaits
344 comédiens, ils joignaient d'émouvants gestes théâtraux à leurs chapelets d'insultes déguisées,
345 faisaient semblant de perdre le fil ; en face, on leur soufflait un flot d'inepties en français
346 qu'ils reprenaient avec gratitude avant de le déverser sur le caporal ému par tant d'application.
347 Afin de ne pas trahir nos camarades au tableau, nous nous retranchions sous nos tables et
348 nous nous désopilions la rate, la main sur la bouche et les yeux exorbités. Parfois, les capo-
349 raux se couvraient eux-mêmes de ridicule. À force de vouloir nous prouver qu'ils étaient
350 instruits, ils nous ordonnaient d'ouvrir nos livres et de leur lire les passages de leur choix. Là,
351 ils en prenaient pour leur grade. Puisqu'ils l'avaient cherché, pourquoi se gêner ? Par
352 moments, leur intervention frôlait la mutinerie. Un soir, parce qu'il y avait le portrait d'une
353 fille sur la couverture d'un livre de la Bibliothèque verte, un caporal piqua une crise : « Tu
354 n'as pas honte de lire des cochonneries ? » Le cadet, « pris en faute », poussa loin le bouchon,
355 et le malentendu avait manqué de dégénérer. Hormis ces petites escarmouches, nous nous
356 débrouillions pour nous soutenir mutuellement. Nous étions très solidaires. Nous le sommes
357 encore. Nous avions nos leaders, nos sages qui tranchaient net les débats lorsque des
358 différends nous opposaient, nos griots, nos espions et nos humoristes. Ces derniers étaient
359 époustoufflants. Des clowns-nés. Longtemps après l'extinction des feux, nous continuions de
360 nous esclaffer sous nos couvertures en revisitant les sketches qu'ils improvisaient sur place, à
361 partir d'un rien, au nez et à la barbe des surveillants. Parmi ces prodiges, Mustapha Heus –
362 aujourd'hui Michel, citoyen français. Ce garçon squelettique et vif, à la dentition chaotique,
363 était un authentique *toon's*. Il sortait droit d'un film de Tex Avery. Ses gestes prolongeaient
364 ceux de Bugs Bunny, ses mimes nous jetaient à terre ; il accompagnait tout ce qu'il disait par
365 des crissemments de frein ou des sifflements d'obus qu'il terminait par des boum ! ou des fracas
366 catastrophiques. Avec lui, chaque nuit, on s'offrait un *cartoon*. Naturellement, nous avions
367 nos pisse-vinaigre et nos rabat-joie ; des cadets qui trouvaient que l'endroit n'était pas indiqué
368 pour se donner en spectacle. C'étaient, la plupart des cas, des garçons galvanisés, qui avaient
369 hâte de brûler les étapes et de décrocher leur étoile de sous-lieutenant. Studieux, ils nous

370 reprochaient de les déconcentrer. Comme ils étaient obtus et fins bagarreurs, ils finissaient
371 par nous mettre au lit avant les caporaux. Je m'étais battu une fois avec l'un d'eux; ça n'a pas
372 été une partie de plaisir.

373 La fin du premier semestre fut marquée par un événement tragique. Le matin,
374 l'agitation autour du bloc administratif attira notre attention. Les moniteurs avaient grise
375 mine. Certains se tenaient la tête à deux mains. En classe, les professeurs paraissaient
376 troublés. Petit à petit, la rumeur parvint jusqu'à nous, précautionneusement : quelque chose de
377 terrible s'était produit à l'école de Tlemcen. Un autocar, transportant une cinquantaine de
378 cadets de retour d'une excursion, était tombé dans un ravin. On déplorait dix-sept morts, brû-
379 lés vifs, et un grand nombre de blessés. Le lieutenant Ouared me certifia que les membres de
380 ma famille ne figuraient sur aucune liste. Pourtant, au rassemblement de midi, sans savoir
381 pourquoi, j'éclatai en sanglots. Le même soir, j'appris que mon cousin Kader et mon frère
382 Houari étaient du voyage, que le premier souffrait d'un traumatisme crânien et que le second
383 avait eu la figure brûlée.

384 J'étais un cadet quelconque. Ça et là, une bonne action me valait une récompense ;
385 une peccadille me privait de sortie. Je ne brillais pas par mon habileté ; je ne brillais pas par
386 mon absence, non plus. J'avais Ikhlef pour me tenir compagnie ; je n'en espérais pas autant.
387 Nous nous entendions bien, tous les deux. Nous étions voisins de table, de pupitre et de
388 chambre. Il me trouvait sympathique, je le trouvais formidable. Il me chipait mes casse-
389 croûte ; comme je l'aimais beaucoup, je m'interdisais de le soupçonner. Je les enfouissais
390 dans des oubliettes impensables, pourtant. Au retour, je ne pouvais que constater les dégâts.
391 Ikhlef compatissait. Il était si navré pour moi que je me dépêchais de le consoler. Son petit
392 manège s'était poursuivi jusqu'au jour où, à bout, j'avais décidé d'abandonner mes croûtons au
393 réfectoire. Je n'étais pas l'idiot du village ; j'étais quelqu'un qui se cherchait, qui n'accordait
394 d'importance qu'à ce qui le méritait. Cela me distrayait, me faisait passer pour un naïf. Ce
395 n'était pas grave, du moment que ce n'était pas vrai. Puis, un soir, le sergent-chef Okkacha
396 surprit le petit frère de Benjeffal en train de faire le pitte dans le dortoir. La raclée qu'il lui
397 administra outrepassait le supportable; les coups du sous-officier étaient vicieux, cruels. Le
398 gamin en souffrait tellement qu'il m'avait supplié de lui venir en aide. Je m'étais jeté sur lui
399 pour le protéger. Clovis n'en revenait pas. S'estimant humilié, il m'emmena dans un débarras,
400 ferma la porte à double tour et retroussa ses manches:

401 -Je vais te crever, avorton. Ta salope de mère ne te reconnaîtrait pas.

402 Son regard me tétanisait; mon ventre menaçait de me lâcher.

403 -Mets-toi au garde-à-vous, fils de chienne.

404 Je m'exécutai, fou de terreur. Sa première gifle m'envoya au tapis.
405 -Tiens-toi droit, asticot de merde.
406 Sa deuxième gifle me renvoya valdinguer.
407 -Tu es soûl ou quoi ? Tiens-toi droit, ricanait-il.
408 À partir de la dixième gifle, je ne savais plus où j' en étais. Je chancelais d'un mur à un
409 autre, ne percevais ni les grossièretés du sous-officier ni les claques sur mes joues. Je me
410 rappelle vaguement que je n'arrivais pas à retrouver le chemin de la chambrée, que j'aurais
411 erré toute la nuit si Ikhlef n'était pas venu me récupérer... Deux jours après, mon père, en
412 mission à Alger, effectua un saut à Koléa. Les traces zébrant ma figure l'avaient choqué. Il
413 demanda à voir le bourreau de son rejeton. Okkacha rappliqua au pas de course. À la vue de
414 mon père, il devint rouge comme une pivoine. Clovis le Terrible était à deux contractions de
415 souiller son caleçon. Mon père s'était contenté de le toiser. Il ne lui avait rien dit. Ce n'était
416 pas nécessaire. La trouille du sergent-chef, son profil bas suffisaient. Sur-le-champ, j'avais
417 cessé de le craindre. Je le méprisais. Il n'était rien d'autre, à mes yeux, qu'un croque-mitaine
418 de pacotille doublé d'une grande gueule, un pauvre minable qui faisait peur à des enfants sans
419 défense. Le soir, en me brossant les dents face à une glace, les traînées brunâtres sur mon
420 visage n'évoquèrent plus, pour moi, la tunique des bagnards ; au contraire, elles me rappe-
421 laient le visage peinturluré des Sioux sur les sentiers de la guerre. D'un coup, je cassai en
422 deux ma brosse comme on brise un calumet. Je n'avais pas de hache à déterrer, et ce ne fut
423 pas un empêchement. Dès le lendemain, je devins un irréductible garnement.

8.

429 J'ai toujours refusé la violence. C'est une voie insensée, la voie des pertitions. En
430 revanche, j'opposai un farouche rejet à toutes les formes d'oppression. J'étais devenu un
431 rebelle. Un rebelle éclairé. Je savais faire la part des choses, reconnaître le bon grain de
432 l'ivraie. Il n'était pas question pour moi de me tromper d'ennemis. J'étais indulgent avec les
433 cadets ; avec les moniteurs, c'était la guerre sans merci. Qu'un doigt me menace, qu'un sourcil
434 me surplombe, et je me décomprimais aussi sec qu'un ressort. Impossible, après, de me
435 calmer. Clovis en personne ne parvenait pas à soutenir mon regard. Je le bravais ouvertement,
436 les dents en avant. Il crevait d'envie de me rabattre le caquet ; à l'usure, il laissa tomber. Il

437 comprenait qu'il était le responsable de ma mutation ; mes agissements étaient clairs, mes
438 motivations aussi. Je le dégoûtais. Il voyait bien que j'essayais, par tous les moyens, de le
439 provoquer, de le démythifier, de saquer son despotisme en faisant l'intéressant dans les rangs
440 ; chaque fois qu'il rugissait après les autres, il tentait surtout de m'atteindre, moi. Les cadets
441 n'étaient pas dupes, et Clovis ne l'ignorait pas. Par moments, il amorçait une attaque frontale ;
442 je retroussais les lèvres sur un rictus de carnassier et le défiais. Je n'étais pas plus haut qu'une
443 asperge, ni plus consistant ; pourtant je me sentais capable de le mortifier ; il n'était qu'un
444 géant aux pieds d'argile. Il pouvait se permettre de m'enfermer à nouveau dans un débarras,
445 remonter ses manches et débiter ses obscénités ; de là à me gifler, c'était une autre paire de
446 manches. Un caporal l'apprit à ses dépens. Au sortir du réfectoire, il avait trouvé une orange
447 dans ma poche. Je comptais la manger plus tard. Il me l'avait confisquée et écrasée sous sa
448 godasse. «Pauvre type ! » lui avais-je dit. Il m'avait cogné. Ma réaction fut telle qu'il avait
449 fallu une section pour me retenir. Une bourrasque n'aurait pas occasionné un sinistre pareil :
450 le réfectoire était sens dessus dessous ; les tables et les bancs renversés, les vitres éclatées, le
451 parterre jonché de bris de carafons ; j' avais sombré dans la folie. À mon réveil, je m'étais
452 retrouvé à l'infirmerie, les bras et la figure tailladés, le médecin – une Bulgare – abasourdi à
453 mon chevet. « Qu'est-ce qui t'a pris, mon enfant ? Pourquoi tu t'es mis dans cet état ? » Je ne
454 lui avais rien dit. Le soir, méconnaissable d'inquiétude, le caporal était venu me présenter ses
455 excuses. En repartant, je l'avais entendu confier à l'infirmier : «Ce garçon n'est pas normal »...
456 Mon comportement fut jugé inadmissible par la direction. Je fus mis aux arrêts, dans la prison
457 de l'école. J'avais treize ans. Et déjà *un homme*.

458 Parallèlement à mes comportements renfrognés, je me découvrais d'insoupçonnables
459 aptitudes, positives celles-là. Je n'étais pas un délinquant, comme aimaient à me le répéter les
460 officiers. Une tête brûlée, peut-être, mais je n'étais pas mauvais. Je ne trichais pas, ne médi-
461 sais de personne, ne mentais jamais. Je refusais de me plier et ne tolérais pas d'être méprisé
462 par un adulte. Pour prouver que j'étais capable de briller autrement que par mon
463 insubordination caractérisée et mon « sale caractère », je lisais. Je prenais un livre et m'isolais
464 dans un coin. Pour mes antagonistes, c'était la trêve. Petit à petit, je me tournai vers les
465 activités culturelles et sportives. Je décrochai ma place de titulaire dans l'équipe de football
466 des minimes. Notre entraîneur El Hayani – une ancienne gloire du ring, qui avait roulé sa
467 bosse en Europe pendant la guerre et qui, plus tard, conduira l'équipe nationale de boxe aux
468 jeux Olympiques de Los Angeles d'où il reviendra avec deux médailles de bronze – me
469 considérait comme l'un de ses meilleurs joueurs. J'avais le dribble hardi, des retournés
470 somptueux ; on ne tarda pas à me surnommer Pons, en comparaison avec un buteur mythique,

471 de son vrai nom Reguieg, qui faisait le bonheur de l'ASM d'Oran, à l'époque. «Il n'y a que le
472 stade pour te civiliser », me disait le lieutenant Ouared. J'étais excellent en athlétisme aussi,
473 imbattable aux 100 et aux 800 mètres. Par intermittence, je gardais les buts de l'équipe de
474 handball. Mes parades soulevaient des clameurs tonitruantes dans les gradins. Je fis même
475 l'objet d'une présélection au profit de l'équipe nationale, mais l'école avait émis un refus
476 catégorique. Par ailleurs, je dansais et chantais à merveille. J'entrais en transe dès que
477 retentissait la voix de James Brown ou celle d'Otis Redding. Le sergent-chef Tidjani – notre
478 professeur de musique – m'entendit, un jour, imiter Faïrouz, une cantatrice libanaise. Il fut
479 subjugué et me supplia presque de me joindre à sa troupe de chorale. Sa section n'était pas
480 bien vue par les cadets. Pour nous, c'était la cage aux folles. Des rumeurs déconcertantes
481 circulaient à propos de son staff, d'attouchements louches et d'influences malsaines. Bien sûr,
482 c'était par jalousie. Je n'en pris conscience qu'une fois enrôlé de force. Comme j'étais un
483 piètre instrumentiste, je chantais. Parfois en solo. J'avais une voix polyvalente, qui sautait de
484 Fahad Balen à Najett Es-Saghira avec une aisance et une volupté stupéfiantes. À Alger, dans
485 la prestigieuse salle Atlas où notre troupe se produisit à l'occasion d'une fête historique, la
486 salle m'avait applaudi durant plus de trois minutes. Effarouché, je m'étais réfugié derrière le
487 rideau. Le sergent-chef Tidjani avait remué ciel et terre pour que je retourne sur les feux de la
488 rampe, sans succès. Puis, il y eut cet incident qui, en réalité, n'en était pas un. Le centre
489 militaire de Douaouda attendait la visite du président Boumediene. L'équipe de football de
490 l'ENCR Koléa et notre troupe musicale étaient conviées à la cérémonie d'inauguration. Le
491 festin trônait au beau milieu d'un jardin. Les convives et nos footballeurs se prélassaient
492 autour des tables en fleurs. En face, sur une estrade enguirlandée de palmes et de fanions,
493 notre troupe musicale. Nous pépiions des *mouachahate* tandis que les autres s'empiffraient.
494 J'étais hors de moi. Le plus grave est que, installé confortablement entre deux légendaires
495 sommités, Ikhlef, corrosif à fissurer les gencives, dégustait un sorbet pharaonique en me
496 mitraillant de grimaces assassines. Ses pantomimes me disaient : «C'est ça, crétin, chante
497 donc, chante que je me régale. » C'était trop. J'avais quitté l'estrade en m'arrachant les
498 cheveux. Plus jamais je n'y remettrai les pieds.

499 En classe, je ne ramais pas large. À part ma passion chimérique pour la littérature, je
500 traînais loin derrière mes camarades. En 6^e, mes notes de français n'excédaient guère les
501 8/20. Pourtant, au cours d'un devoir surveillé de fin d'année, notre professeur nous autorisa à
502 prendre notre temps pour peaufiner notre rédaction. Le sujet attendait de nous de décrire un
503 souk. Je m'étais rendu au marché de Koléa pour m'en inspirer. Résultat: 0 sur 20. Le
504 professeur refusa de croire que j'étais en mesure d'écrire un tel papier. «Tu as copié ! Ça pue

505 Mouloud Feraoun. » Mes protestations n'y changèrent rien. Au lieu de profiter pleinement de
506 mes vacances d'été, je m'étais retrouvé dans un centre de colonie, à Chenoua-Plage, pour un
507 long cours de rattrapage. J'avais fait contre mauvaise fortune bon cœur sans être interpellé par
508 cette «anomalie ». En 5^e, M. Davis, un goliath placide et doux, gardait régulièrement mes
509 copies avec les trois rédactions les plus intéressantes. Il rendait la 16 à qui de droit, la 15 à
510 son dauphin, ensuite, électrisé par mon travail, il le commentait avec de grands gestes. À ces
511 moments, je croyais avoir décroché le gros lot et piaffais d'impatience de pousser enfin un cri
512 de triomphe. « Vous avez une imagination extraordinaire, monsieur Moulessehou. Mais
513 votre français laisse à désirer, et c'est dommage... 8 sur 20. » Quelle déception! Je n'eus pas
514 un seul tableau d'honneur. Ma moyenne était chancelante. Passable en histoire-géo, « peut
515 mieux faire » en français, « inconstant » en sciences, archi-nul en géométrie. Souvent, agacé
516 par mon raisonnement, mon professeur de mathématiques ne daignait même pas me noter ; il
517 inscrivait, au stylo rouge, un énorme « Imbécile », qui traversait d'un bout à l'autre ma copie,
518 et c'est tout. En revanche, je cartonnais en arabe. Je récoltais les 17/20 à la pelle, et pestais
519 quand quelqu'un d'autre décrochait un 17,5. Mon professeur, M. Hammouche, me notait
520 honnêtement, sans, toutefois, apprécier ma façon de voir les choses ; il me trouvait un goût
521 prononcé pour le sordide. Par exemple, si la campagne était traditionnellement synonyme
522 d'air sain et de gazouillis, de paysages ensorceleurs, de paysans vous tendant, d'un geste
523 sublime, un bol de lait caillé accompagné d'une superbe tranche de pain d'orge, ce n'était pas
524 forcément ce que l'on retrouvait sur mes copies. À l'invitation de décrire un village juché au
525 haut de la montagne, ma dissertation commençait ainsi : *«Pour rejoindre le douar, nul besoin*
526 *de lever la tête et chercher vos coordonnées. Les mouches sont là pour vous escorter et les*
527 *puanteurs, en s'intensifiant, attestent que vous êtes sur la bonne voie. C'est donc assommé*
528 *par les bourdonnements et les exhalaisons que je débouche sur la bourgade, une immense*
529 *fondrière éclatée en taudis lépreux et en flaques d'eaux croupissantes. Le regard aussi vide*
530 *que la main, les paysans se décomposent au pied des murs et ne vous voient même pas*
531 *passer. Au douar, si l' on ne fait pas attention à vous, cela ne vous empêche pas de faire*
532 *attention à où mettre les pieds. Les excréments de mioches et les bouses de vache minent les*
533 *accès, et malheur aux distraits. Là-bas, un coq dont on a cloué le bec pourrit au soleil ; plus*
534 *loin, certainement foudroyé par une fronde, un chien famélique traîne la patte en gémissant...* », etc. Bien sûr, M. Hammouche fulminait à chaque virgule. Il lisait mon «chef-
536 d'œuvre» à mes camarades, la bouche salivante, outré de constater que les douches que je
537 prenais deux fois par semaine ne parvenaient pas à me purifier les idées. Mes camarades
538 ricanaient sous cape, amusés par mes descriptions. À la fin, le professeur me jetait la double

539 feuille sur la figure et déclarait : « Ce n'est pas parce que tu es venu au monde dans un égout
540 que tu dois croire que la planète entière lui ressemble. » La note était correcte, les ires ne me
541 dérangeaient pas. C'était *ma façon de voir les choses* ; je ne cherchais pas à contrarier pour
542 émerger, ni à faire bisquer qui que ce soit. Je prenais aussi un malin plaisir à farcir mon texte
543 d'adages personnels que j'adjugeais volontiers à d'illustres poètes. Des fois, on n'y prêtait pas
544 attention; des fois, l'énormité sautait d'elle-même aux yeux. Un jour, intrigué par un *hadith*
545 discutable, M. Hammouche me demanda d'ou je détenais une citation aussi sotte que – ô
546 blasphème ! – j'osais attribuer au prophète Mohammed. Sans vergogne aucune, je lui avouais
547 que le Mohammed en question, c'était moi. La suite accordée à ce sacrilège se passe de
548 commentaire. Par ailleurs, je m'exerçais ardemment à la poésie. Le soir, pendant l'« étude»
549 surveillée, j'ouvrais mon cahier à boudin et me noyais dans des vers torrentiels qui me
550 retenaient en classe longtemps après le départ de mes camarades. Influencé par les chantres
551 abbassides, je m'ingéniais à ériger de monumentales *qacida* à la gloire de la Beauté, de la
552 Femme et de l'Amour, berçant d'illusions un gamin à qui rien de cela ne réussissait. À ma
553 grande stupeur, mes professeurs de littérature arabe entraient dans une colère aussi noire
554 qu'inexplicable, froissaient mes feuillets d'une main offensée et les balançaient dans le panier
555 à ordures : « C'est la place qu'ils méritent, petit prétentieux. Ahmed Chawki doit ruer dans sa
556 tombe à cause du toupet avec lequel tu torpilles l'insigne langue d'El Akkad. Occupe-toi
557 plutôt de ta grammaire au lieu de nous gâcher notre temps et nos humeurs avec tes
558 gribouillages d'attardé. » Refusant de baisser les bras, je reprenais mes sens et repartais de
559 plus belle ; hélas ! mon lyrisme verveux continua de se déchiqueter contre l'entêtement de M.
560 Hammouche à comparer systématiquement la tirade balbutiante d'un élève de quatorze ans
561 avec le génie incommensurable d'El Moutanabbi. À l'usure, convaincu de ne rencontrer
562 auprès de mon professeur d'arabe que mépris et humiliation, je me mis à écouter, avec un
563 intérêt grandissant, les conseils de M. Davis. En marge de la médiocrité dans laquelle il
564 situait mes potentialités en français, il me certifiait que, avec de la discipline et de la sobriété,
565 mon imagination pourrait se découvrir du talent. Il m'expliquait comment gérer une idée, la
566 disposer dans un texte, comment sarcler autour d'elle pour la mettre en exergue, comment
567 avec des mots simples et judicieux on atteindrait la «perfection ». À titre illustratif, il me
568 citait *L'Étranger* d'Albert Camus ou *Le Vieil Homme et la Mer* d'Ernest Hemingway. Sa
569 patience et sa prévenance me conquièrent. Lentement, sans m'en apercevoir, je changeais de
570 cap. Aussi bizarre que cela puisse paraître, plus j'améliorais mon français, moins je car-
571 tonnais en arabe. À la fin de l'année, contre toute attente, j'eus, pour la première fois, un 12
572 chez M. Davis.

573 En 4^e, nous eûmes pour professeur de français un Algérien d'El Asnam, un certain
574 Kouadri ; un formidable pédagogue dont les cours en apothéose transformaient la classe en
575 salle des fêtes. Il adorait Mouloud Feraoun pour sa modestie et avait pour Malek Haddad une
576 passion excessive. Il était très proche de ses élèves, les taquinait et les aimait. Lorsqu'une
577 réponse sonnait faux, il l'attrapait au vol, ouvrait la fenêtre et la jetait dehors, puis il retournait
578 sur l'estrade en s'en lavant les mains. Il était généreux avec les « faibles de bonne volonté » et
579 se payait gentiment la tronche des « illuminés ». Dès qu'une phrase fleurait bon la métaphore
580 tirée par les cheveux, il faisait le geste de nous écarter des deux mains pour affronter le
581 «génie ». C'est ainsi qu'il m'accula à maintes reprises car, découvrant la magnificence de la
582 langue française, je me prenais pour Aragon. «Cher monsieur Moulessehou, me disait-il, si
583 ton *phrasage* était aussi crédible que ton *rafistolage*, ton talent ferait ravage au cercle des
584 dormants. Mais, vois-tu, la littérature a horreur du bricolage et ce n'est pas en chipant par-là
585 une phrase de maître et en empruntant par-ci un mot à M. Larousse que l'on devient Kateb
586 Yacine. » Il me soupçonnait de butiner dans les livres de quoi féconder mes textes. Ce n'était
587 pas tout à fait faux, ni tout à fait vrai. Il m'arrivait de m'inspirer d'un ouvrage sans y plagier
588 quoi que ce soit et je n'hésitais pas à fabriquer des phrases à partir de vocables zélés relevés
589 au hasard de mes lectures. M. Kouadri ne m'en voulait pas ; il m'encourageait seulement à
590 plus de tempérance. Il m'expliquait que les mots ne sont que de vulgaires courtisans au
591 service de la pensée, que *l'Idée* est une reine qu'il faut saluer avec autant d'obséquiosité et
592 d'humilité, que si je voulais devenir romancier, il me faudrait d'abord être moi-même, c'est-à-
593 dire ne pas chercher chez les autres ce qui est censé venir de moi ; bref, que l'écrivain, c'est,
594 avant tout, une question d'intégrité. Lui-même, pour nous faire prendre conscience de la
595 beauté des choses ordinaires, après nous avoir rendu nos copies, nous invitait à prendre une
596 feuille et un stylo et nous dictait sa propre façon de traiter un sujet de dissertation. C'était
597 renversant; ses mots pirouettaient dans la classe comme des étincelles, son humour et la
598 précision de ses portraits étaient d'une succulence absolue. Cet homme, s'il avait écrit, j'aurais
599 vénéré ses livres. Grâce à ses orientations, je caracolais allégrement parmi ses meilleurs
600 élèves, accueillant les 16 et 17 avec fatuité ; je venais d'opter définitivement pour ma langue
601 d'écrivain. Pourtant, malgré mes prouesses, je traînais loin derrière le jeune Kamel
602 Ouguenouni, sans conteste un véritable Rimbaud en herbe. Ses textes émerveillaient l'école
603 entière ; les professeurs des autres classes le citaient en exemple et les officiers de
604 l'encadrement étaient fiers de lui, ce qui me rendait jaloux à lier. Je me mis à le surveiller de
605 très près, fouinant dans le dictionnaire pour lui en mettre plein la vue, lisant ses livres
606 préférés comme si ses lectures à elles seules justifiaient son habileté. Je m'aperçus qu'il était

607 doué, que son succès reposait exclusivement sur son intelligence. Je décidai de devenir
608 intelligent, moi aussi. Un ami me conseilla alors de sucer les allumettes afin de fortifier ma
609 matière grise. La suggestion me paraissait saugrenue, mais l'ami en question était sérieux et
610 jurait avoir prélevé l'astuce dans un roman de San Antonio. Pour moi, la parole d'un
611 romancier valait n'importe quelle chandelle. Je fonçai au foyer, achetai une demi-douzaine de
612 boîtes d'allumettes et me mis sur-le-champ au régime au soufre. Cette cure dura plus d'une
613 année avant que Ghalmi me signale que Frédéric Dard était un sacré farceur et que croire à
614 ses plaisanteries était la preuve qu'on n'avait pas plus de cervelle qu'une tête d'épingle. Il m'
615 avait fallu longtemps pour admettre que la recommandation d'un maître de l'envergure de San
616 Antonio puisse être erronée.

617 Les cadets étaient de grands lecteurs. Dans les deux langues. Ils connaissaient aussi
618 bien Abderrahman El Kawakibi que Maxime Gorki, Mark Twain ou Colette, et lisaient, avec
619 la même boulimie, tout ce qui leur tombait entre les mains, de la Bibliothèque verte aux
620 ouvrages classiques. La lecture était notre principale forme d'évasion. Elle nous parlait du
621 monde qui nous faisait défaut, de gens auxquels nous aurions aimé nous identifier, de
622 contrées lointaines et de civilisations ; nous racontait les guerres, les drames et les aberrations
623 d'une humanité en perpétuelle remise en question ; nous expliquait les mécanismes des
624 gloires et des décadences; nous apprenait à mieux considérer les êtres et les événements sur
625 lesquels une école comme la nôtre n'était pas obligée de s'arrêter. Nous avions soif d'ap-
626 prendre, soif de vivre et d'exister, non pas en tant que matricules, mais en tant qu'individus,
627 avec ce que cela comporte comme états d'âme, aspirations, volonté d'être différents, de
628 s'habiller différent, de marcher différent au lieu de marcher au pas, de porter le même
629 uniforme et la même croix sans avoir la possibilité d'examiner notre situation ou de trancher
630 là-dessus. Lire représentait, pour nous, la négation du fait accompli; c'était défoncer les
631 barrières qui nous séparaient des autres, qui nous enclavaient ; réduire en pièces la camisole
632 de force qui nous immobilisait en nous retenant loin des choses simples et ordinaires de la
633 vie. Par-delà le besoin impérieux de communiquer avec *l'extérieur*, d'essayer de ressembler à
634 tous les enfants de la planète, nos lectures se voulaient aussi une manière claire de prouver
635 que, malgré notre *exil*, nous étions capables de comprendre et de rêver la terre des hommes.
636 Au fur et à mesure que nos connaissances se développaient, nous nous mîmes à vouloir aller
637 le plus loin possible dans nos recherches si bien que, presque à notre insu, la lecture se mua
638 en compétition acharnée aux rivalités féroces et aux exploits phénoménaux. C'était à celui qui
639 lisait le plus d'ouvrages en une semaine, parcourait le plus imposant des pavés, recensait le
640 plus d'axiomes. Les plus performants en la matière suscitaient autant d'admiration que nos

641 meilleurs footballeurs et mathématiciens. Nous avions, chacun, un petit carnet à ressort sur
642 lequel nous notions les références des ouvrages lus. Nous le tenions à jour comme un fichier,
643 dûment répertoriés. À l'époque, mes livres préférés étaient la série des *Six Compagnons* que
644 nous proposait Paul-Jacques Bonzon à la Bibliothèque verte. J'en raffolais au point où, à mon
645 tour, je me mis à écrire les aventures des *Sept Inséparables* où l'on retrouvait, quasiment
646 calqués, les personnages de mon auteur fétiche, ainsi que leur chien. Sur la couverture de mes
647 cahiers, je dessinais mes héros aux prises avec des ombres menaçantes, inscrivais par-dessus,
648 en gros caractères, mes nom et prénom et le titre du texte que je soulignais en rouge, puis, en
649 bas, avec un crayon de couleur gras, je mentionnais Bibliothèque bleue en guise de
650 collection. J'étais très fier de mes ouvrages. Au bout de quelques épisodes, je conquies un
651 certain lectorat. Mon tout premier *fan* s'appelait Abdallah Sebbouh, un costaud de quatorze
652 ans, originaire de Ghazaouet. Fils de *chahid*, il faisait régulièrement l'objet d'agressions de la
653 part d'une bande de galopins que manipulait le neveu d'une figure emblématique de la
654 révolution algérienne. Elle regroupait une bonne quarantaine de cadets originaires du même
655 patelin qui se réunissaient spontanément après les heures de classe pour donner du fil à
656 retordre aux moniteurs. Le chef était adulé, voile idolâtré. Ses suggestions étaient des
657 sommations, et ses ordres des sentences sans appel. Il détestait les brebis galeuses et les
658 réticents et leur menait une guerre sans répit. Sebbouh était de ceux-là. Il préférait les études
659 aux quatre cents coups. Parce qu'il avait refusé d'entrer dans les rangs de la tribu et de faire
660 allégeance au *gourou*, il était persécuté de jour et de nuit et ne devait son salut qu'à de
661 longues retraites au fond de la forêt. Et là, il lisait. Comme un forcené. Son carnet était rempli
662 de noms d'auteurs et de titres. Un jour, en le feuilletant, j'étais tombé sur mon patronyme. Je
663 n'en crus pas mes yeux. C'était trop d'honneur ; cela m'avait beaucoup ému. Sebbouh me
664 confia alors qu'il avait pour mes écrits le plus grand respect, qu'il s'intéressait à moi depuis El
665 Mechouar et qu'il était absolument persuadé que j'étais un écrivain-né. Ce garçon sera *le seul*
666 cadet à m'encourager et à me soutenir jusqu'au bout ; d'autres, sceptiques ou guoguenards,
667 apprendront à reconnaître mes mérites au fur et à mesure que je m'affermisais. Sebbouh
668 n'avait pas attendu de confirmation, n'avait pas hésité une seconde.

669 Pour mes vingt-deux ans, j'ai trouvé dans mes rangs, en guise de cadeau
670 d'anniversaire, deux paquets de cigarettes, un briquet et une carte de vœux sur laquelle, en
671 exergue, ces mots qu'écrivit Pétrus Borel dans la revue *L'Artiste* en 1845 : « *Il naîtra, tôt au*
672 *tard, bientôt peut-être, grand, beau et fort, ce poète issu de la fusion de deux génies, du*
673 *croisement de deux nobles races, du mélange généreux de l'Arabe et du Franc.* » Au bas de

674 la carte, on avait ajouté, à mon attention, «ce poète, c'est toi ». Signé : Sebbouh. C'était le
675 premier et l'un des deux plus beaux cadeaux d'anniversaire qu'on m'ait faits.

676 Sa foi en ma vocation littéraire était inébranlable. Les obstacles qui jalonnèrent mon
677 parcours de romancier furent incalculables ; les hostilités et les incompatibilités, multiples ;
678 pourtant, chaque fois que je flanchais, Sebbouh surgissait je ne savais d'où pour me relever.
679 En ange gardien ; il me défendait, ne jurait que par mon talent. À aucun moment, il n'a douté
680 ; à aucun moment il ne m'a perdu de vue. Il recueillait mes réflexions et mes tirades, les
681 enregistrerait sur les pages blanches des livres et les collait de façon à les préserver des
682 indiscretions pour, me promettait-il, ne les ouvrir que le jour où je serais ce monstre sacré de
683 la littérature qu'il voyait nettement.

684 Devenus officiers, nous sommes partis, chacun de son côté. Il avait embrassé une
685 carrière dans les paras-commandos ; je ballottais d'un désert à un autre ; nos chemins
686 s'évitaient, mais il s'arrangeait pour avoir de mes nouvelles et suivait de très près mes
687 tribulations de faiseur de vers dans un univers de bottes et d'engins blindés. À la parution de
688 mon premier recueil de nouvelles², m'a-t-on raconté, il avait organisé chez lui une petite fête.
689 Il était fou de joie. Il était fier de moi et collationnait tous les rapports de lecture que la presse
690 me consacrait. Je lui dédierai *El Kahira*³.

691 Le livre qui nous avait le plus touchés était, sans conteste, *Allons z'enfants*, d'Yves
692 Gibeau. D'autres avaient compté pour nous, telg *Les Hauts Murs*, d'Auguste Le Breton ; *La*
693 *Fabrique des officiers*, de H.H. Kirst ; *La Vingt-Cinquième Heure*, de Virgil Gheorghiu ;
694 *L'Officier sans nom*, de Guy des Cars, mais aucun ouvrage n'égalait, à nos yeux, *Al/ons z'en-*
695 *fants*. Tous les cadets l'avaient dévoré et en avaient fait leur livre de chevet. Certains avaient
696 appris par cœur des chapitres en entier. C'était *notre* histoire qu'il racontait. Nous n'avions
697 aucune peine à nous reconnaître en tel ou tel personnage ; les déboires du héros, nous les
698 subissions tous les jours, à la virgule près. Mes camarades me disaient que le jour où j'écrirais
699 l'*Allons z'enfants* des ENCR, nos souffrances auraient enfin un sens. Aujourd'hui, en pleine
700 guerre intégriste, les anciens cadets s'en souviennent, réalisent la prémonition de sa fin
701 tragique puisque nombre d'entre nous, *orphelins de la guerre de libération*, seront tués, les
702 uns assassinés sur les routes ou dans les rues, les autres foudroyés dans les maquis infestés de
703 lycanthropes, vouant ainsi à l'ironie du sort leurs propres orphelins.

704 Il y avait aussi un autre roman qui m'avait marqué ; *Le Quarante et Unième*. Je n'ai
705 pas retenu le nom de l'auteur, mais le récit demeure vivace dans ma mémoire. Il s'agissait de

² *Houria*, éditions Enal, Alger.

³ Éditions Enal, grand prix de la ville d'Oran.

706 l'histoire amphigourique d'une idylle autour d'une combattante rosse et un prisonnier ennemi
707 qu'elle sera amenée, vers la fin, à liquider comme elle avait abattu quarante autres hommes
708 avant lui. Je n'oublierai jamais ce coup de feu qui m'ébranla de la tête aux pieds en fracassant
709 le crâne du prisonnier, ni la chute de ce dernier dont l'œil, délogé par la balle, pendouillait sur
710 sa joue. L'horreur de la scène hantera longtemps mes nuits. J'étais tellement traumatisé par les
711 atrocités des romans occidentaux que je m'étais rabattu sur la littérature arabe, beaucoup plus
712 pudique et subtile ; défilèrent ainsi Tewfik El Hakim, Maarouf Ar-Roussafi, Youcef As-
713 Soubai, Hafed Ibrahim, Najib Mahfoud, Georges Zidane, la belle Mea Ziada, Réda Houhou,
714 Al Khalifa et bien d'autres géants. La plupart de leurs œuvres m'échappaient ; je n'étais pas
715 assez armé pour les assimiler ; cependant, *Chajarat el Bouê's (L 'Arbre de misère)* et *Les*
716 *Jours* de Taha Hussein me sidérèrent ; je pris pleinement conscience de la dimension
717 véritable des écrivains. Ils n'appartenaient pas au commun des mortels. Pour moi, c'étaient
718 des prophètes, des visionnaires ; les sauveurs de l'espèce humaine. Il m'était très difficile de
719 concevoir l'existence sans eux. Force originelle des hommes ; ils n'interprétaient pas le
720 monde, ils *l'humanisaient*. Plus que jamais, je voulais être des leurs, apporter aux autres ce
721 qu'ils m'apportaient ; devenir un phare bravant les opacités de l'égarement et de la dérive. Je
722 rompis avec mes *Sept Inséparables* pour me consacrer aux classiques de la littérature
723 universelle. Avec Ghalmi, nous passions le plus clair de notre temps à remuer de fond en
724 comble la bibliothèque de l'école. Nous lisions ensemble les ouvrages. Ghalmi était un
725 phénomène. Terré au fond de la classe, il était le dernier à ouvrir son cartable et le premier à
726 ranger ses affaires quand retentissait la cloche de la récré. Une fois dans la cour, il toumait en
727 rond en digérant ses pensées. Les études l'indifféraient ; il ne révisait pas ses cours. La veille
728 des examens, pendant que nous retenions nos ventres, il bayait aux corneilles ; cela ne
729 l'empêchait pas d'obtenir, haut la main et sans se forcer, les notes les plus élogieuses. Il était
730 surdoué et attendait d'atteindre sa majorité pour divorcer d'avec l'institution militaire et
731 rejoindre la troupe théâtrale de Kateb Yacine, qu'il déifiait. J'étais son aîné de deux ans.
732 Hormis cette longueur d' avance, il me dépassait partout. Il était très en avance sur moi. Bien
733 qu'il se défendît d'être mon guide spirituel, je le considérais comme tel. Ce n'était pas par
734 mégarde si la Providence l'avait mis sur mon chemin. Il m'a fait aimer Jacques Brel, Bob
735 Dylan, Sacco et Vanzetti, Nazim Hikmet, Martin Luther King et Abou El-Kacem Ech-Chabbi
736 après m'avoir expliqué ce qu'ils représentaient, la noblesse de leur engagement, pourquoi ils
737 *devaient* me toucher au plus profond de mon être. Nous disposions de la bibliothèque comme
738 bon nous semblait. Personne ne nous dérangeait ; bien au contraire on nous en félicitait.
739 C'était Ghalmi qui me prescrivait les titres à lire : *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski, *Et*

740 *l'acier fut trempé*, de Nicolai Ostrovski, *La Mère*, de Gorki, *Le Proscrit*, de Jules Vallès, les
741 œuvres de Gibrane K. Gibrane (dans les deux langues), Albert Camus, Malek Haddad, Driss
742 Chraïbi que nous adorions, Mouloud Mammeri, Jean Giono, Thomas Mann avant de tomber
743 littéralement en syncope devant celui qui deviendra mon idole, John Steinbeck. Après chaque
744 lecture, je traversais un moment extatique, comme si je ruminais une nourriture céleste. J'étais
745 dans les nuages. À mon tour, je me préparais à accoucher d'un texte. La plume érigée,
746 l'éjaculation précoce, le besoin d'écrire levait en moi tel un orgasme incoercible. Qu'une
747 feuille vierge se déshabillât sous mes yeux, et plus rien ne me dissuadait de la posséder. D'un
748 coup, la majuscule se soulevait dans un ressac fougueux, la virgule s'improvisait en caresse,
749 le point en baiser; mes phrases s'enlaçaient dans des ébats houleux tandis que l'encre
750 transpirait sur les volutes de ma muse. Haletant, tremblant, ne sachant de qui tenir, de l'ange
751 ou du démon, à chaque page que je tournais, je faisais un enfant.

752 J' étais justement en train de peaufiner un poème, seul sous le préau, quand des
753 ombres voilèrent mon cahier. En redressant la tête, je découvris un grand homme arborant
754 une forte moustache rousse, le sourire pensif et le regard grave. À côté de lui se tenaient une
755 sorte d'armoire à glace qui paraissait surgir de son costume et le lieutenant Neggaz,
756 commandant le groupement élèves. Je me levai promptement et me mis au garde-à-vous. Le
757 grand homme hocha la tête, s'attarda un instant sur mes brodequins passablement cirés puis
758 revint fouiner dans mes yeux comme s'il cherchait à lire dans mes pensées. Son bras décrivit
759 un vague mouvement circulaire:

760 -La cour est déserte, me dit-il. Pourquoi n'êtes-vous pas avec vos camarades?

761 -C'est notre poète, lui expliqua le lieutenant Neggaz d'une voix contractée. Il aime
762 s'isoler pour écrire.

763 Le grand homme souleva un sourcil admiratif et fit, songeur:

764 -Un poète parmi nous, n'est-ce pas merveilleux?

765 -Montre voir ton texte, s'enhardit l'officier, visiblement mal à l'aise devant le visiteur.

766 -Non, intervint le moustachu, il s'agit peut-être d'une amourette. Ce serait trop
767 indiscret de notre part. (Puis, en me rendant mon salut d'un geste imperceptible, il fourragea
768 dans mes cheveux et ajouta avant de s'éloigner, hiératique :) navrés de vous déranger. Il n'y a
769 pas pire inconvenance que d'interrompre le cours d'une inspiration. Continuez d'écrire. Je
770 serai ravi de vous lire un jour.

771 C'était le président Houari Boumediene.

772 Le raïs venait de temps à autre dans notre école. À l'improviste. Il débarquait sans
773 fanfare, avec juste un garde du corps ou son aide de camp, rangeait sa voiture au poste de

774 police, défendait à l'officier de permanence de l'annoncer et, le pas mesuré, les mains derrière
775 le dos et les yeux inquisiteurs, il procédait à sa tournée des popotes. Il inspectait les dortoirs,
776 les classes, les aires de jeux, les cuisines ; conversait quelquefois avec des cadets, leur posait
777 des questions précises sur la qualité de l'enseignement, l'encadrement, le programme sportif
778 et les activités culturelles, haussait un sourcil ou souriait en fonction des réponses et
779 continuait son chemin. Houari Boumediene veillait personnellement sur notre établissement ;
780 il fondait dessus ses plus grands espoirs. Pour lui, nous étions la relève, la *vraie*, celle qui
781 garantirait la stabilité de la nation et la préservation des acquis de la révolution. Il suffisait de
782 voir avec quelle tendresse et quelle confiance il nous couvait du regard pour mesurer combien
783 il était impatient de nous remettre le flambeau. Lors de la distribution des prix clôturant
784 l'année scolaire, et qu'il présidait traditionnellement, il nous déclarait : «Vous êtes l'Algérie
785 de demain. Je vous sais capables de relever tous les défis. »

786 Ce n'étaient pas des fleurs...

787 Les fleurs viendront plus tard, se recueillir sur la tombe des serments terrassés par la
788 démesure criarde et l'impudence des slogans.

789

790

791

792 9.

793

794 L'autocar se gargarisait sur le bitume.

795 Il faisait beau, et le ciel immaculé s'abreuvait dans son soleil.

796 Nous partions en permission ; quinze jours pour festoyer et nous ressourcer.

797 Ikhlef flamboyait dans son uniforme rutilant. Sa toilette avait duré une éternité. Il se
798 savait beau garçon et en abusait. La fille, sur le siège voisin, feignait de contempler le
799 paysage. En réalité, elle traquait le reflet de mon ami sur la vitre, et mon godelureau d'ami en
800 trémoussait. Devant, un vieillard se compliquait l'existence à enrouler un turban mutin autour
801 de sa tête ovoïde et chauve. Un paysan coincé entre deux corbeilles avachies plongea un doigt
802 dans sa bouche, récupéra la pincée de chique sous sa lèvre et l'envoya dans les décors d'une
803 chiquenaude recrue. Le conducteur avait des soucis. Il était si gros que son ventre se déversait
804 sur la moitié du volant. Il racontait sa vie à un receveur émacié qui se contentait de hocher le
805 menton d'un air machinal.

806 Il était midi.

807 Blida nous tendit bientôt son petit tunnel ; l'autocar déboucha sur l'allée qui faisait la
808 renommée de la ville, une large avenue à deux voies séparées par une enfilade de rosiers
809 soignés avec une incroyable dévotion. Nous descendîmes sur la place. Les passagers se
810 dispersèrent. La fille attendit dans l'abribus qu'Ikhlef lui fasse signe; nous étions deux et
811 indivisibles ; elle nous regarda disparaître dans la foule avec regret.

812 L'omnibus Alger-Oran était prévu vers vingt et une heures ; nous disposions d'assez
813 de temps pour traîner dans la ville. Nous rencontrâmes des cadets chargés de présents, et
814 d'autres tergiversant sur le seuil des quartiers interlopes entre le risque d'être interceptés par la
815 police militaire et le besoin indomptable d'aller cueillir un semblant de réconfort, aussi
816 dérisoire qu'éphémère, auprès des putains vieillissantes au bordel du coin.

817 L'endroit passait pour un coupe-gorge que camouflaient des ruelles dédaléennes
818 puant l'urine et le vin frelaté. D'obscurs maquereaux y sévissaient sans inquiétude, le bérét
819 basque sur les yeux, la main sous le ceinturon, prêts à dégainer leur rasoir. Les maisons
820 closes étaient d'authentiques repaires de brigands surgis de la nuit des temps. Chichement
821 éclairées par des enseignes sanguinolentes, elles se barricadaient derrière des comptoirs
822 crasseux où l'on vendait, à des prix faramineux, de la pisse de cheval et des amandes moi-
823 sies. La tenancière gérait sa boîte avec la fermeté d'un cadenas, le blasphème aussi
824 assourdissant qu'une déflagration. Répandues sur un banc crevé, les prostituées se
825 morfondaient sous leur perruque rebutante tandis que leurs bourrelets de chair cascadaient sur
826 leurs flancs. L'incongruité de leur fard ne modérant guère leur laideur, elles fumaient et
827 rotaient comme des brutes. En plus, elles volaient.

828 Nous priâmes nos camarades de renoncer à leur projet et de nous accompagner au
829 cinéma. Après le film, nous allâmes lécher les vitrines et turlupiner les filles. Le soir nous
830 surprit au détour d'une grosse fatigue. C'était l'heure de regagner la gare. Nous décidâmes de
831 nous restaurer avant. Il y avait un gargotier honnête dans la vieille cité. Pour cent soixante-
832 quinze centimes, il proposait une vaste omelette aux merguez et un verre de soda. Nous
833 mangeâmes avec appétit, commandâmes un casse-croûte pour le voyage et nous nous
834 hâtâmes vers les quais.

835 Harnachée de blanc, la matraque en évidence, une patrouille de police militaire se
836 pavanait dans le hall de la gare, vérifiant les papiers des soldats et embarquant ceux qu'elle
837 jugeait éméchés.

838 Le chef, un trapu ventripotent, frimait large devant la galerie, ragaillardisé par la
839 présence de quelques demoiselles.

840 Il souleva un sourcil en me repérant, intrigué par mes lunettes cerclées que d'aucuns
841 considéraient comme fantaisistes et non réglementaires, s'approcha de moi et me dit:

842 -On se croit à Chicago?

843 -Ça se trouve où, Chicago?

844 Mon ton le fit reculer d'un pas. Il en profita pour rajuster son ceinturon et revint à la
845 charge:

846 -Tu te crois malin?

847 -Intelligent.

848 -Qu'est-ce que vous nous voulez? intervint Ikhlef, dégoûté. Nous sommes en règle.
849 Nous partons en permission, ne nous la gêchez pas.

850 -Je ne t'ai pas adressé la parole, à toi.

851 -Quand on s'adresse à un cadet, on s'adresse à *tous* les cadets, lui signala Ikhlef en
852 tirant significativement sur le bout de son béret.

853 -Laisse tomber, chef, murmura un soldat dans l'oreille de son supérieur. C'est des
854 types à problèmes, ces avortons.

855 Le caporal gigota sur place, nous menaça du doigt pour sauver la face et s'éclipa.

856 Le train arriva avec deux heures de retard. Plein comme un œuf. Nous nous y
857 engouffrâmes après moult acrobaties et dûmes nous contenter d'une bouffée d'air dans un
858 corridor saturé. À partir d'El Asnam, les bousculades cessèrent. Nous pûmes nous frayer une
859 petite place dans un compartiment vicié d'effluves et de relents de chaussettes moites. Deux
860 hommes dormaient sur le porte-bagages, la bouche ouverte. Au fond, écrasé contre la vitre,
861 rechignait sourdement un ivrogne obscur, la figure labourée de traces de tessons. Ses yeux
862 brasillants nous envoyèrent au diable d'emblée ; il devait être allergique aux uniformes. Le
863 veston éclaboussé de vomissures, il tenait sur ses genoux un cartable usé que veillait un poing
864 orné d'une grosse bague à tête de mort. Déplorant notre intrusion, il se rencogna dans son
865 angle pour nous observer à la dérobée. Son haleine avinée empestait.

866 En face de moi, un *roumi* m' examinait, un sourire énigmatique sur les lèvres.

867 -Vous avez une belle tunique, me flatta-t-il.

868 -Merci.

869 L 'ivrogne remua dans son coin. Il laissa entendre en arabe :

870 -Fais gaffe à ses questions tordues, p'tit. C'est sûrement un espion.

871 -Je m'appelle Robert Clark, se présenta tout de go le *roumi*. Je suis professeur
872 d'anglais à Azazga.

873 -Vous êtes britannique ?

874 -Américain.

875 Ce mot hérissa la moustache de l'ivrogne qui se redressa d'un coup, alerte et méfiant :

876 -Un impérialiste ! Et ça circule sans laisse au bled...

877 -Vous êtes trop jeunes pour être soldats, poursuivit l'Américain.

878 -Nous sommes des cadets, lui expliqua Ikhlef.

879 -Je m'en doutais un peu. Moi, je pars visiter le Sahara. J'ai des amis à Béchar.

880 -Des amis, mon cul ! grommela l'ivrogne en arabe. Demande-lui pourquoi ils lynchent

881 ces pauvres bougres de Noirs après les avoir surexploités des siècles durant. Demande-lui

882 combien d'esclaves survivaient aux traversées océanes, étalés comme des anchois dans des

883 cales de navires pleins de rats. Au lieu de lui faire les yeux doux, demande-lui quel sort il te

884 réserverait si tu échouais dans son district, toi dont la peau n'est pas tout à fait claire. C'est ça,

885 les vraies questions.

886 -Demande-le-lui toi-même.

887 L'ivrogne contracta les mâchoires en frémissant d'animosité. Ses yeux injectés de sang

888 tentèrent de faire baisser mon regard, en vain. Il émit une éruption flapie et rentra dans ses

889 épaules.

890 -Tous des traîtres, maugréa-t-il.

891 L'Américain souriait. Il devinait que le soûlard était après lui, mais feignait celui qui

892 ne comprenait pas.

893 -Les gens du Sud sont extraordinaires de bonté et de générosité, dit-il. C'est un

894 bonheur de s'oublier dans les oasis de Taghit, Igli, Kerzaz et Kenadsa.

895 Kenadsa... j'ai parlé d'elle à mes amis, je l'ai chantée dans mes livres, pourtant je ne

896 connais pas grand-chose sur elle. Je sais seulement que c'est une bourgade quasi millénaire,

897 que son *ksar* croule sous huit siècles d'histoire et quarante années d'oubli et que, à l'heure où

898 le soleil se replie derrière la barkhane, la nuit l'investit comme l'opium engourdit l'esprit. Elle

899 m'a vu naître un lundi 10 janvier 1955. Depuis, elle demeure ce spectre qui se substitue à mon

900 ombre, me retenant par le bras à chaque fois que je tente de m'envoler ; cette légende qui me

901 conte fleurette lorsque toutes les autres voix m'auront manqué. Écartelée à une trentaine de

902 kilomètres à l'ouest de Béchar, elle refuse de n'être qu'une houillère reniée, elle qui fut le

903 premier village électrifié d'Algérie et qui, bien avant l'avènement du *roumi*, se voulait le

904 mirador imprenable des ergs et des regs, le pont-levis du Grand Sahara. J'appartiens à la tribu

905 des Doui Menia, une race de poètes gnomiques, cavaliers émérites et amants fabuleux, qui

906 maniaient le verbe et le sabre comme on fait un enfant. Du haut de nos montures aux crinières

907 argentées, nous tenions tête aux tempêtes et aux sultans. Nous empruntions aux varans leur

908 altesse, aux scorpions leur sang-froid, aux mouflons leur adresse et aux gazelles leur grâce.
909 Araignées souveraines au large des canicules, nous piégions les caravanes aussi aisément que
910 de vulgaires moucheron... Mais la lune ne décroît qu'au faite de sa plénitude. L'appel des
911 batailles et des razzias fulgurantes, la chorale des mitrailles et le souffle des vaillances, plus
912 rien ne subsiste de notre règne d'insoumis. Désormais cantonnés dans d'hypothétiques
913 nostalgies, le remugle de notre forteresse a un relent d'outre-tombe et la ruine de nos remparts
914 a gagné celle de notre salut. Je suis donc venu au monde un peu en retard, avec, certes, ma
915 muse de poète et ma musette de guerrier, mais je n'ai plus ni royaume ni épopée à glaner sauf,
916 peut-être, le refus viscéral de me complaire dans l'insignifiance à laquelle le destin
917 s'appliquera à m'astreindre.

918 Je ne me souviens pas de Kenadsa. Aussi loin où portent mes repères, je n'arrive à
919 remuer que de rares éclaboussures en noir et blanc, aussi insaisissables qu'un tour de magie :
920 le visage exténué de tante Bahria, sa main sur mon toupet et les murs laids du dispensaire ; un
921 raidillon broutant dans un patio où un homme m'attendait, une paire de ciseaux sous le
922 tablier, pour me circoncrire ; puis entre deux tornades lascives, la silhouette évanescence de
923 grand-père...

924 -Je suis natif de Kenadsa.

925 -Quelle chance pour vous, et quelle belle coïncidence pour moi !

926 -Je relève de la zaouia de Sidi Abderrahmane.

927 -Un noble? s'exclama-t-il, séduit.

928 -La noblesse n'a rien à voir avec les classes ou les castes, lui fis-je remarquer. Elle est
929 inhérente à l'être humain, monsieur. L'homme naît noble ; c'est après, en dévoyant, qu'il
930 devient roturier. La noblesse est dans le regard que l'on porte sur les autres. La trivialité,
931 aussi. Être brave, honnête ou correct, c'est être noble. Être mauvais, tricheur ou paresseux,
932 c'est être roturier.

933 -En plus, vous êtes philosophe.

934 -C'est un écrivain, lui susurra Ikhlef avec fierté.

935 -C'est vrai ?

936 -C'est-à-dire que je n'ai rien publié encore, mais j'écris.

937 -Eh bien, je vous en félicite. C'est un plaisir de vous connaître. J'espère que nous
938 pourrons nous revoir à Kenadsa.

939 -Malheureusement pas, monsieur Clark. J'habite Oran depuis l'indépendance. J'ignore
940 tout de la Saoura.

941 -Quel dommage...

942 -C'est ça, glapit l'ivrogne, raconte-lui ta vie. Tu ne vois pas que c'est un espion ?

943 Robert Clark était sidéré par notre Sahara. Il nous en parla jusqu' à Tlelat où il devait

944 prendre la correspondance vers le Grand Sud. Nous échangeâmes nos adresses et nous nous

945 promîmes de nous écrire... en anglais. Nous tîmes parole.

946

947 Il faisait encore nuit lorsque le train salua Oran à coups de sifflet. Ikhlef m'invita à

948 déjeuner dans un petit café, rue Marceau. Nous occupâmes une table à proximité de la baie

949 vitrée. Les lève-tôt trottaient déjà vers leurs galères ; les voitures commençaient à vrombir ça

950 et là ; le raclement des savates envahissait progressivement les chaussées ; en un tournemain

951 des attroupements s'agglutinèrent autour des abribus. Ikhlef ne tenait pas à déranger son oncle

952 de bon matin. Il attendait que le jour se lève. Je n'étais pas pressé. Mordillant dans mon

953 croissant, j'essayais de ne pas trop penser à Petit-Lac ; il faussait ma joie de retrouver les

954 miens.

955 Le soleil embrasa le haut des immeubles ; la noirceur de la rue s'amenuisa. Ikhlef

956 déposa quelques pièces de monnaie sur la table et se redressa. Nous nous séparâmes en nous

957 fixant rendez-vous, place Émir-Abdelkader, à quinze heures.

958 Je rejoignis Petit-Lac à pied. J'aimais marcher dans la ville, revoir les choses qui me

959 manquaient à Koléa, retrouver mes repères et mes réflexes d'antan. Apparemment, rien

960 n'avait changé. Oran semblait se demander où elle avait vu ce petit soldat de quinze ans qui

961 avait l'air de bien la connaître. Mon ombre lui disait quelque chose, le reste la troublait. C'est

962 moi, Mohammed. Tu ne te rappelles pas? Je suis ce gamin qui musardait à Sidi-Lahouari,

963 Boulanger, Sidi-Blel et Saint-Eugène, qui en connaissait par cœur les détours et les

964 raccourcis, les places et les impasses, les squares et les dépotoirs, les stèles et les ruines ; qui

965 s'intéressait aussi bien à un taxieur actionnant son cric qu'à un peintre badigeonnant la façade

966 des bâtiments ; qui se laissait fasciner et par la déclamation des charlatans et par la dextérité

967 avec laquelle ils ingurgitaient l' argent des benêts ; qui aimait s'asseoir sur le trottoir d'en face

968 afin d'observer le coiffeur ambulant raser le crâne des mioches déguenillés pour un bol de riz

969 ; qui, quelquefois usé par ses errances solitaires, sonnait aux portes des maisons avant de

970 s'enfuir à toute allure dans la cohue...

971 Oran n'était pas sûre, mais mon ombre lui disait quelque chose.

972 Je coupai à travers champs pour contourner la ferraille d'El Hamri et le cimetière

973 chrétien. À Victor-Hugo, j'achetai un foulard et un flacon de parfum pour ma mère, une

974 poupée en plastique pour mes sœurs, des bandes dessinées pour mes frères et des sachets de

975 bonbons. Je n'avais jamais su quoi offrir à Abdeslam dont la déficience mentale commençait

à l'exposer aux cruautés des galopins. Il ne savait pas se défendre, mon frère, claudiquait devant la meute en gesticulant. Je passais mes vacances à lui courir après d'une maison à une échoppe, d'un terrain vague à un bas quartier, sans le rattraper. Marcheur increvable, il sortait le matin dans une tenue et rentrait, le soir, nu sous un manteau haillonneux ramassé dans une poubelle, le faciès brûlé par le soleil, les yeux chauffés à blanc, la bouche débordante d'écume, tantôt la jambe meurtrie par une pierre, tantôt le crâne fracassé par un gourdin. Reclus dans sa folie, il nous adressait des rires grimaçants ou nous submergeait d'imprécations incohérentes jusqu'à tomber dans les pommes. La nuit, il bavardait sans arrêt avec des interlocuteurs invisibles, qu'il montrait du doigt, en berçant son bras gauche comme s'il s'agissait d'un nourrisson. Le jour, il errait dans la fournaise de ses obsessions, seul et insecourable, martyr au délire, spectral et hanté, les cheveux en ébullition, les aisselles fumantes, les pieds écorchés par les bitumes. Parfois, il se volatilisait des semaines ; nous ratissions alors au peigne fin les commissariats, les hôpitaux, les urgences et la morgue, sûrs, à chaque fugue, qu'un malheur l'avait emporté. On le disait possédé. Certaines commères juraient sur le Coran avoir reconnu tel ou tel djinn dans son regard révolté, encensaient notre demeure de résines putrides, truffaient nos murs de gris-gris, dissimulaient sous nos lits des pièges à sortilèges enrobés de versets maraboutiques ; d'autres, façonnant exagérément sa dangerosité, nous exhortaient de confier notre patient aux bons soins de Sidi El Bekkaï le vénéré. Tarabustés, acculés, nous l'avions enfermé dans le sépulcre de plusieurs saints patrons, livré aux exorcistes les plus redoutables, et ni les incantations, ni les décoctions des herboristes, ni les traitements prescrits par les psychiatres ne vinrent à bout de son supplice.

Comment allait-il ? me demandai-je. Quelles vacances en perspective ? Un pressentiment m'avertissait que seuls les morts ont l'aptitude de toucher le fond pour de bon ; les naufragés s'accrochent à leurs épaves pour mieux subir la tempête ; leur espoir est une agonie qui s'ignore.

Ce matin-là, mon quartier affichait la même mine courroucée ; il ne semblait pas près de se laisser vivre. L'immeuble C s'enlisait dans sa décrépitude ; sa façade s'écaillait par pans entiers. Je ne trouvai personne à la maison. Je m'étais esquivé le poignet à force de cogner sur la porte. Un voisin m'informa que, trois semaines auparavant, la police était venue jeter ma famille et nos affaires à la rue.

-Ta mère est chez ton oncle M'birik.

Effectivement, elle était là, rue Sans Nom. Dans un garage de douze mètres carrés. Nos affaires amoncelées n'importe comment à ras le sol.

-Ton père ne s'est pas acquitté du loyer, m'expliqua mon oncle.

1010 Je ne saisisais pas. Je regardais ma mère, mes frères et sœurs entassés sur les
1011 balluchons, les murs salpêtrés, les toiles d'araignée voilant les encoignures ; percevais comme
1012 un rire sarcastique dans le bourdonnement en train de sourdre à mes tempes; ça ne finira donc
1013 jamais...

1014 Je n'ai pas embrassé ma mère ; les ondes de son hébètement l'entouraient de
1015 turbulences, l'isolaient dans sa déveine. Un mur en verre nous séparait ; nous pouvions nous
1016 regarder, mais pas nous effleurer. Aucun de nous deux n'esquissa un pas vers l'autre. Notre
1017 silence se passait de commentaire ; les yeux tourmentés sont plus acerbes que les acrimonies.

1018 Les parloirs m'ayant toujours inspiré de profondes lassitudes, j'ai déposé les cadeaux
1019 sur le trottoir et reculé d'un pas qui avait l'écart d'une lieue. Mon oncle M'birik posa sa main
1020 sur mon épaule ; je l'ai esquivée. Je n'avais que faire de sa compassion. Quelle fibre espérait-
1021 elle atteindre, quelle larme retenir? Un *terras*⁴ des Doui Menia ne pleure pas quand il a mal –
1022 c'est réducteur ; ne pleure pas quand il a du chagrin – c'est inutile. Mon oncle le savait. Lui-
1023 même n'avait pas la conscience tranquille ; il aurait pu nous louer une chambre au lieu de
1024 nous refouler dans un trou à rat empestant les huiles usées, avec, en guise de portail, un vilain
1025 rideau de fer qui donnait sur la rue, exposant sans retenue notre déchéance aux passants.

1026 Je n'avais pas mal, ni de chagrin ; j'avais de la colère, une colère digne, réservée ; la
1027 colère d'un gamin certain de n' être pas au bout de ses surprises.

1028 Aurions-nous, à notre insu, profané un mausolée ou longé une rigole maléfique ?

1029 Ma colère venait de mon incapacité de déceler, aux interrogations, une faille par
1030 laquelle me faufiler.

1031 Je sautai dans le premier bus pour aller demander des explications à mon père. À
1032 chaud. Tiédi, je n' aurais pas, eu le culot de redresser la nuque devant lui.

1033 A Choupot, la villa paraissait inhabitée ; la treille se décomposait, les grappes de
1034 raisin pourrissaient comme cadavres au gibet, les deux citronniers prêtaient leurs bras aux
1035 stratagèmes des araignées, le petit carré aux fleurs se livrait aux vandalismes des herbes folles
1036 ; mon royaume de naguère n'avait plus de majesté...

1037 Mon oncle paternel Tayeb se manifesta enfin, une canne dans la main.

1038 -Excuse-moi, j'ai cru qu'un garnement s'amusait avec le carillon pour me mettre en
1039 boule avant de déguerpir.

1040 Il m'embrassa, me repoussa et me serra de nouveau contre lui. Son étreinte était
1041 sincère ; son âme en fut peinée. Il vivait mal nos flétrissures et s'en voulait de ne pouvoir y

⁴ Homme.

1042 remédier. Que pouvait-il, lui, un vieillard cacochyme, hormis garder la maison pendant que
1043 mon père se gobergeait ailleurs? Celui qui a juste une ficelle pour retenir son pantalon et
1044 l'ombre d'un arbre pour se voiler la face n'a pas à s'excuser ; il ne restait à oncle Tayeb que les
1045 yeux à détourner et les mains à claquer sur ses cuisses en signe de défection.

1046 Pourtant, il en avait vu des vertes et des pas mûres, ce vieux poilu de la 22^e
1047 compagnie d'Immouzer-Marmoucha, enrôlé par mégarde en 1923, blessé en 1933, recouvert
1048 de médailles et de cicatrices, qui avait pris part aux expéditions contre le Rif insurgé avant de
1049 désertir pour s'impliquer volontairement dans les batailles fratricides d'Espagne d'où il
1050 ramena des galons d' officier et un terrible secret.

1051 Il n'avait pas d'instruction ; il avait appris sur le tas, retenant la leçon au gré des faux
1052 pas. Diplômé des tranchées fangeuses et des ségrégations, il était devenu un érudit, un
1053 idéaliste à l'orée du nirvana, c'est-à-dire un immense utopiste. Il parlait de tout, sauf de sa
1054 personne ; son passé, où rien ne semblait lui avoir réussi, il le traînait comme une infirmité
1055 honteuse. Après la victoire de Franco, il s' était volatilisé. La tribu le porta disparu puis, les
1056 années silencieuses persistant dans leur mutisme, le déclara mort et fini. Ce fut tout à fait par
1057 hasard qu'en 1965 mon père le découvrit, du côté de Tiaret, à exercer le métier de berger
1058 auprès d'un éleveur. Comment en était-il arrivé là, personne ne le saura jamais.

1059 Mon oncle partageait un deux-pièces de bonne avec sa sœur Milouda, derrière la
1060 basse-cour. Avant le Mechouar, j'aimais le retrouver sur le perron, sa radio de poche contre
1061 l'oreille. Il captait les nouvelles du monde en soupirant ; le malheur des hommes rouvrait les
1062 plaies de ses chairs et celles de ses souvenirs. Le jour où il apprit mon départ pour l'école des
1063 cadets, il frôla une attaque. Il me préférait à ses autres neveux, me parlait en adulte de la
1064 beauté fraternelle, de la nécessité d'être en bonnes relations avec sa conscience. J'étais, sans
1065 doute, son unique ami. Nos soixante années de différence nous rapprochaient mieux qu'une
1066 complicité. Jamais je ne l'avais vu étreindre quelqu'un comme il m'étreignait.

1067 En me repoussant pour me dévisager, ses yeux s'étaient embués ; c'est pourquoi il
1068 s'était dépêché de me serrer de nouveau contre lui. Il m'annonça que mon père était au
1069 courant de notre expulsion de Petit-Lac et qu'il était en passe de résoudre le problème. La
1070 bonne volonté de mon père me laissant de marbre, il me prit par la main et me pria de
1071 m'asseoir avec lui sur le perron. Comme autrefois. Son regard embarrassé dut s'arc-bouter
1072 contre le mien pour lui relever la tête.

1073 Il me dit:

1074 -Je n'ai pas l'habitude d'implorer les gens, mais, pour une fois, j'aimerais que tu me
1075 fasses une promesse à laquelle je tiens: *ne lui en veux pas*. C'est beaucoup te demander, je

1076 sais, et c'est pourtant ce que j'attends de toi : n'en veux *jamais, jamais* à ton père. C'est un
1077 homme malheureux. Il n'a pas eu de chance, ni avec nous ni avec ses amis. Orphelin de mère,
1078 à un âge où ça ne pardonne pas, il cherche encore après l'amour sans le rattraper. À douze
1079 ans, il galérait au fond de la houillère, à Kenadsa, pour glaner des sous avec lesquels il
1080 espérait acheter un soupçon de tendresse à un père qui en semblait dépourvu. Notre père
1081 n'était pas austère, c'est l'époque qui était ainsi. Si la cupidité durcit le cœur, la famine le
1082 fossilise. À cette époque, la disette et les épidémies sévissaient. Ton père se sentait obligé de
1083 se surpasser. Il n'avait pas seize ans quand il était parti reconstituer notre famille disséminée à
1084 travers le reg et les ergs par l'indigence et le fiel. Il avait le sens de la famille, lui. Il comptait
1085 sur elle pour se refaire une santé affective. Il s'est tué à remonter les écueils pour se
1086 rapprocher du ciel et décrocher cette estime qui lui manquait et que nous refusions – tous,
1087 sans exception – de lui prodiguer. Sûr de ne récolter qu'ingratitude et inimitiés chez les siens,
1088 il a tenté sa chance auprès des femmes. Il cherchait sa mère en chacune d'elles, tu comprends
1089 ? Il a misé l'ensemble de sa foi sur ta mère, et ta mère n'a pas su fructifier ce qu'il investissait
1090 en elle, par inadvertance. Il s'est alors rabattu sur la première à l'avoir gratifié d'un sourire.
1091 Ton père donnerait un bras pour un sourire, et les deux pour un simulacre d'amour. C'est te
1092 dire son infortune. Ne crois pas qu'il est bien là où il est. Il pense à vous toutes les nuits, et
1093 tous les jours il essaie de vous oublier. Il a conscience du mal qu'il vous fait et n'y peut rien.
1094 C'est plus fort que lui. Ça ne le disculpe pas, mais ça l'excuse par endroits. Si je te raconte ça,
1095 c'est parce que tu es un garçon très bien. Ne sois pas mauvais avec lui. La haine est la plus
1096 scélérate des concubines : elle drape ton lit d'orties, bourre tes oreillers d'insomnies, profite
1097 de ta somnolence pour s'emparer de ton esprit; le temps de te ressaisir, et déjà tu es au
1098 purgatoire. Si Dieu a créé l'homme à son image, c'est pour que l'homme apprenne à
1099 pardonner. Est-ce que tu me comprends, mon garçon, est-ce que tu le promets ?

1100 Dans Double Blanc⁵, j'ai écrit : *«J'ai adoré un homme, il y a très longtemps. C'était*
1101 *quelqu'un de bien. Il était bon comme du pain blanc et, quand il me prenait sur ses genoux,*
1102 *j'avais la tête dans les nuages. J'ai oublié la couleur de ses yeux, l'odeur de son corps ; j'ai*
1103 *oublié jusqu'à son visage, mais je me souviendrai de chacune de ses paroles. Il savait dire les*
1104 *choses comme le hasard les fait. Il savait me faire croire en ce qu'il croyait. C'était peut-être*
1105 *un saint. Il était persuadé qu'avec un minimum d'humilité les hommes survivraient aux*
1106 *baleines et aux océans. Ça le contrariait beaucoup de les voir chercher ailleurs ce qui était à*

⁵ Éditions la Baleine, 1997.

1107 *portée de leurs mains... C'est parce qu'il voulait tellement changer le monde qu'il est mort,*
1108 *car lui seul n'avait pas changé. »*

1109 Cet homme-là, c'était lui, mon oncle Tayeb.

1110

1111 Après notre expulsion de Petit-Lac, ma famille fut recasée dans un logement de
1112 fonction au niveau de la cité militaire Dar Beïda. Deux années plus tard, notre immeuble fut
1113 affecté à une unité de la Gendarmerie nationale – le *hasard* voudra que je remplisse les
1114 formalités d'usage pour l'obtention de mon autorisation de mariage dans la chambre où je
1115 dormais, réaménagée en bureau administratif. Nous fûmes relogés provisoirement dans un
1116 autre bâtiment, dans la même cité. Tous les soirs, je rentrais, les habits maculés de sang et la
1117 figure ratatinée; tous les matins, une voisine bousculait son rejeton amoché devant ma mère
1118 en la sommant de mettre une muselière à ce sauvageon de cadet qui ferait mieux de se
1119 mesurer aux garçons de son âge. Pour tout le monde, j'étais le petit soldat mal luné, le
1120 Méphisto au béret bleu, la brute du bloc E. J'étais malheureux à Dar Beïda. Mes congés me
1121 laissaient invariablement un arrière-goût d'inachevé et une enclume sur le cœur. Je n'avais
1122 pas d'amis, et aucun clan – ils étaient une demi-douzaine à guerroyer dans le quartier – ne
1123 voulait de moi. De nouveau, on nous expulsa sur Valmy, une bourgade ensommeillée à
1124 proximité d'une sebkha, à dix kilomètres d'Oran. Là encore, pas moyen de partager mes
1125 ressentiments avec quelqu'un; le temps de débarquer, et déjà je songeais à Koléa...

II. Het eiland Koléa

De grote zonde van de Kunst is dat ze wilde overtuigen en bekoren,
zoals bloemen groeien in de hoop te eindigen in een vaas.

JEAN COCTEAU

In zijn kinderboek *Tartarin de Tarascon* beschreef Alphonse Daudet¹ hoe de conducteur Blida* aankondigde. En nadat we een bocht hadden genomen, zag ook ik Blida opdoemen.

Het was een erg mooie stad, verzorgd en geurig, weelderig temidden van de boomgaarden en stralende velden. Het werd de ‘stad der rozen’ genoemd, maar Blida was meer dan een bloemenmandje. De stad leek zich te wentelen in het zonlicht, als een smachtende sultansvrouw, gekleed in een weelderige jurk die het omringende laagland met een sprookjesachtige glans overdekte. Achter de stad lag de heuvel van Chréa, als een onderdanige maar aandachtige eunuch die met het hoofd in de wolken de verzuchtingen van de stad aanhoort. Het plaatje dat zij met hun tweeën opleverden, was zo fascinerend dat we het gepuf van de locomotief niet meer opmerkten. De trein leek de stilte te bewaren alsof hij de puurheid van een heiligdom betrad. In het zomerse licht waanden we ons ergens in het paradijs. Met mijn gezicht stevig tegen het raam gedrukt bestudeerde ik de prachtige natuur die zich tot in de details en tot aan de horizon uitstreckte, opgesierd met schitterende boerderijen, series cipressen en stervormige vonken. Even, misleid door zoveel schoonheid, dacht ik een glimp op te vangen van Moumen die zijn witte muilezel de sporen gaf en heel hard in de richting van het onbekende hemelse geluk galoppeerde. Het was fantastisch. Nummer 53, die op de treeplank zat, zijn haar wapperend in het briesje, stak zijn duim naar me op ten teken van verrukking. Andere cadetten hingen, met opgezette ogen van de slaap en een door de reis gehavend uiterlijk, ter verfrissing met het hoofd naar buiten. Met hun mond

¹ Franse schrijver, 1840-1897.

* Aan het eind van de tekst bevinden zich enkele plattegronden en een woordenlijst.

wijd open inhaleerden ze gulzig de door de snelheid verplaatste lucht en vermaakten zich, terwijl degenen die niet dicht genoeg bij het raam van de cabine stonden, zich als bezetenen stonden te verdringen om een betere plek te krijgen. Souriceau deed zijn uniform goed en streek zijn baret glad zodat die weer tegen zijn slapen drukte; perfectionistisch en narcistisch als hij was, moest en zou hij als overwinnaar voet op vaste grond zetten. Het station wemelde van de families die zich met knapzak en al hadden verzameld, maar er waren ook veel boeren die van de *souks* terugkwamen, en vrouwen die gewikkeld zaten in opaalachtig gekleurde sluiers met alleen een piepklein raampje op de plaats van het hoofd, waardoor een oog naar de mensenmassa en de onder hun rugzakken bezwijkende soldaten keek; verder stond vooraan in de menigte het ontvangstcomité van de militaire jongensschool² van Koléa op een nogal opzichtige manier belangrijk te zijn. We werden warm onthaald. Luitenant Ouared, een weldoorvoede, hooghartige blonde man, heette ons welkom in de ‘galerij der groten’ en dirigeerde ons naar de bussen die op de parkeerplaats op ons stonden te wachten. Het was een man op leeftijd met hemelsblauwe ogen; hij sprak accentloos Frans, en dat ging hem zo gemakkelijk af dat we hem voor een echte Fransman hielden.

Koléa lag op 20 kilometer ten noorden van Blida. De weg erheen was kaarsrecht. Aan weerskanten strekten de laagvlaktes zich uit, gespleten door de rivier de Mazafran met zijn verraderlijke bochtjes en een onvoorspelbare getijdenwerking. Door de boomgaarden renden kinderen achter elkaar aan, op de hielen gezeten door hun honden. Wijdbeens op een ezel gezeten beklom een oud mannetje het pad; zijn tulband was losgeraakt. Hier en daar snuffelden hoopjes boeren over het land. In de verte zwermde een groep vrouwen uit over de oevers van de rivier, terwijl hun kroost in het water ronddartelde.

Mijn moeder verscheen bij het raampje van de bus. Dit was de wereld waarin ze liever vertoefde. En ik, verstijfd op mijn stoel, ik begreep haar. Als ik moest kiezen tussen trompetgeschal en klokgelui zou ik geen moment twijfelen. Dan kon ik naast een geit gaan zitten en die bekijken bij het grazen in het struikgewas, terwijl zijn halsband klingelt onder zijn sik. Ik zou mijn bezittingen, mijn biezen en mijn medailles hebben gegeven voor een dutje onder een boom, ver weg van de menselijke waanzin; maar aan bezittingen had ik alleen wat kleingeld en op mijn uniform pronkten medailles noch biezen. Naast me zat nummer 53 te glimlachen. Hij was voldaan.

² Snel na de Algerijnse onafhankelijkheid (de ‘Algerijnse revolutie’) werden, uit patriottistisch oogpunt, ‘revolutionaire’ militaire jongensscholen opgezet waar jongens onderwijs kregen met als uiteindelijk doel hen op te leiden tot soldaat of officier.

“Je zult zien dat het een goede school is,” verzekerde hij me. “Hij lijkt in niets op El Mechouar³. Waar we naartoe gaan, zijn geen muren. Alleen een hekwerk waar iedereen met één stap overheen kan klimmen. Mijn oudste broer Mustapha zit er al jaren. Hij vertelt me altijd zo veel dat ik weleens denk dat ik die school al van binnen en van buiten ken. Er is daar zelfs een bos, ik zweer het je. Een bos waar je vanuit het voetbalstadion zo inloopt. En het mág. Je gelooft je ogen niet, zeg ik je. Compleet anders dan El Mechouar. Trouwens, ik denk niet dat er behalve El Mechouar nog zo’n trieste plek bestaat. Nee, ik denk van niet, maar dan ook echt helemaal niet. Weet je dat ik daar zowat gek werd van ellende..? Sodeju! Het was daar echt geen leven.”

7.

“Ik ben sergeant eerste klas Okkacha, breedgeschouderd en bekrompen, ondoordringbaar van achteren en onversaagd van voren. Klootzakken noemen me Clovis. Ik neem aan dat dat de naam van een enorme klerelijer is. Ik zal proberen me ernaar te gedragen. Ik voer het bevel over de 4^e compagnie, ik alleen, en zonder me in te houden. Vanaf vandaag staan jullie onder mijn gezag. Ik kan jullie maar beter direct waarschuwen: ik ben compleet doorgedraaid, wat inhoudt dat ik een dienstklopper ben van het ergste soort, beperkt in mijn visie en walgelijk, allergisch voor elk gevoel voor humor en voor elk goed humeur. Ik word ervoor betaald om jullie te laten zwoegen en ik geniet ervan. Ieder zijn meug. Ik ben ongeveer even gestudeerd als de eerste de beste pummel, daarom moet ik mijn ene vuist gebruiken om begrepen te worden, en mijn andere om niet in herhaling te hoeven vallen. Kortom, ik ben een beest. Mijn hoofd gebruik ik om kopstoten uit te delen, mijn handen zet ik in om het vel van jullie achterwerken te scheuren en mijn voeten om over jullie heen te lopen. Ik heb er niet om gevraagd om hier te zijn, en aangezien niemand mij tot veldfles en legerprakjes heeft gedwongen, spreek ik geen orders tegen. En mijn orders gaan jullie dan ook niet tegenspreken. De tijd van de kinderkamer van Tlemcen, Béchar en Guelma is voorbij. Hier veegt niemand je derrière schoon als je klaar bent met je drukje. Hier bindt niemand je een slabbetje voor en niemand gaat je voeren met een lepeltje. Dit is een plek voor doorzetters, behalve dan dat ze gezadeld worden en oogkleppen op krijgen. Het wordt lastig, heel lastig. Jullie hebben gezien dat er geen muur om de school heen staat. Het beperkte budget is niet de

³ Militaire jongensschool in Tlemcen

reden. Doetjes en dansmariekes hoeven het hek maar open te zetten en ze kunnen er vandoor, liefst zo ver mogelijk. Die hoeven ook niet terug te komen. Degenen die blijven, zijn aan zichzelf verplicht om op hun tellen te passen. Dat is geen advies, het is een eis... Ik hoop dat ik bondig, duidelijk en accuraat ben geweest. Ik haat geklets; dat verergert mijn keelontsteking en dan kan ik niet meer pimpelen zoals ik graag doe. Dit waren dus wel genoeg kletspraatjes voor vandaag. Mijn motto is heel simpel: een schop onder de kont zegt meer dan duizend woorden, een welgemikte mep in het gezicht zegt meer dan duizend praatjes. Ter afronding, en omdat we mannen onder elkaar zijn, wil ik eerlijk tegenover jullie zijn: ik ben een echt hoerenjong. De natuur heeft me een pik gegeven om er twee dingen mee te doen: lolbroeken laten spartelen en pissen op hun opvoeders. Bij mij is er geen verschil tussen rijkeluiszoontjes en boerenknapen; jullie zijn een grote kudde schapen die ik naar believen scheer. Hebben jullie mij goed begrepen of is het nodig dat ik *in herhaling val?*”

De manier waarop we werden aangepakt bracht ons van ons stuk. We hadden het verwacht, maar we hadden ons niet kunnen voorstellen dat een hogere in rang, die onder alle omstandigheden het goede voorbeeld dient te geven, het zich kon veroorloven om ons op zo’n obscene toon en met zo’n overdreven laatdunkendheid toe te spreken. Op El Mechouar waren we dat taalgebruik niet gewend. Men strafte ons hard, maar als we werden afgesnauwd, gebeurde dat zonder ook maar op enig moment vuile taal te gebruiken. Ze gebruikten teksten als: ‘Ik maak gehakt van je, snotaap’, ‘Kom hier, smerlap’, maar geen krachttermen en nog minder schokkende vulgariteiten. Sergeant eerste klas Okkacha leek trots op zijn woordenschat. Vulgair zijn deed hem niets; sterker nog: het was hem op het lijf geschreven. Het was een kleine vent, maar fors van postuur, met armen tot aan zijn knieën. Zijn kin was in tweeën gedeeld door een vraatzuchtig kuiltje. Hij had verbijsterend blauwe ogen onder een hoog kalend voorhoofd, het gezicht van een stuk uitschot, in tweeën gespleten door een reptielachtige grijns en gebalde vuisten van steeds opkomende woede. Hij zou wel tussen de dertig en vijfendertig zijn. Zijn worstelaarskuiten gaven hem zijn kordate houding; je zou zeggen dat hij orkanen kon weerstaan, als ware hij een eik. Hij had een afschrikwekkende manier waarop hij zijn omgeving kon gadeslaan, alsof hij zich moest beheersen om haar niet te verwoesten. De wrok gutste uit zijn pupillen, en zijn mond, net zo weerzinwekkend als de uitgang van een riool, leek klaar om toe te slaan en alles te vernietigen wat er binnen zijn bereik kwam.

Tevreden met zijn eedaflegging schraapte hij zijn keel en bewaarde een minuut stilte, waarin wij de gelegenheid hadden om zijn vijandigheden tot ons te laten doordringen. Onze afgestomptheid streelde hem. Met zijn eerste poging had hij doel getroffen; zijn wenkbrauwen

ontspannen zich, zijn grijns verflauwde een graad. Hij gaf ons het bevel in de houding te gaan staan, vond dat we niet hard genoeg met onze hak klakten, liet ons de oefening een goeie tien keer herhalen, totdat het geluid van onze laarzen gedisciplineerd nog slechts één grote klak liet horen. Vervolgens inspecteerde hij ons, met gebolde borst en geheven kin. Hij stopte bij elk van ons, controleerde de vouwen van elke bloes, keek of de boord nog schoon was en of onze schoenen wel glansden. Als er iets niet aan de regels voldeed, fatsoeneerde hij het met ferme hand of veegde hij het met een tikje weg, afhankelijk van het hoofd van de persoon in kwestie. Blijkbaar verafschuwde hij moederskindjes en lelijkerds en had hij een immense afkeer van kroeshaar.

Aangekomen ter hoogte van de kleine Ghalmi slikte hij krampachtig. Ghalmi was elf en had de omvang van een springmuis. Als een hoogbegaafde randfiguur verwaarloosde hij zijn persootje en richtte zich uitsluitend op zijn passie: de kinderboeken van de gravin de Ségur en de muziek van Jacques Brel, die hij op beduimelde losse blaadjes overschreef. Hij was wees en wist zich geen raad met het tweede huwelijk van zijn moeder, die hij aanbad. Om hem goed te kunnen opnemen, duwde Clovis hem met zijn vinger weg, krabde een paar opgedroogde vlekken weg op de schoudervullingen van de cadet, duwde diens kin omhoog en dwong hem vervolgens om zijn armen uit te strekken. Ghalmi had zich aangewend om tot bloedens toe op zijn vingers te bijten. Er zat bijna geen nagel meer aan en zijn vingers eindigden in minuscule flardjes huid waaraan overmatig geknabbeld was.

“Hoe heet je?”

“Abdelhafid Ghalmi, sergeant.”

“Waar kom je vandaan?”

“Van de militaire jongensschool in Tlemcen, sergeant.”

“Weet je dat zeker?”

“Ja.”

“Nou, dat denk ik niet. Persoonlijk denk ik dat je bent komen bovendrijven uit het moeras. De pootjes van een gemiddeld knaagdier zijn nog minder weerzinwekkend dan de jouwe. Waarom bijt je zo hardnekkig op je knuistjes, Sy Ghalmi? Is je rantsoen te klein of heb je een van je tafelgenoten dat laten gappen?”

Met een stevige stoot duwde Clovis hem de rij uit en toonde hem aan ons, met de achterkanten van zijn handen naar ons toe.

“Bekijk die pootjes eens. Een pinguïn zou ze nog niet willen.” Daarna greep hij het kinderoor en trok er zo hard aan dat het lijdend voorwerp loskwam van de grond. “Ik neem aan dat dit een gangbare praktijk is in Tlemcen. U bent niet meer in Tlemcen. Onder mijn

hoede wordt er niet op nagels gebeten. Voortaan wil ik dat jullie handen zo schoon zijn als die van een masseur in de *hammam*, en met de grootste zorg verzorgd. Als ik ooit iemand betrap met zijn vinger in zijn mond of neus – wat ook absoluut ontoelaatbaar is – stop ik hem in zijn kontgat totdat hij er verteed is.”

Hierop liet hij de terechtgestelde los, die zich weer schikte in de rij, rood aangelopen maar te waardig om zijn gewonde oor vast te pakken.

“Ingerukt nu, in stilte!”

Met wat geritsel verspreidde de compagnie zich. In verschillende groepjes gingen sommigen terug naar de binnenplaats en anderen naar de slaapzalen. Nummer 53 liep achter me aan de slaapzaal binnen, waar aan beide zijden een dertigtal stapelbedden, van elkaar gescheiden door smalle metalen kasten, in het gelid stonden. Ik ging op mijn matras zitten en zakte op mijn knieën. Verderop maakte Ghalmi van de schemer gebruik om – onder wat binnensmonds gemopper – zijn oor te masseren. Abdelwareth probeerde hem te troosten, maar hij weigerde te luisteren.

“Ons *echte hoerenjong* lijkt me niet gemakkelijk,” fluisterde nummer 53 naar me terwijl hij de deur in de gaten hield. “Geen gescheld!” beval Benjeffal hem. Benjeffal was een ouderejaars die regelmatig in ons kwartier inlichtingen kwam inwinnen bij zijn broertje, een muitertje met een gestoorde lach.

“Hij heeft zich zelf zo voorgesteld.”

“Dat maakt niet uit. We zijn hier niet in een bordeel... pardon, een huis van plezier.”

Iedereen om hem heen proestte het uit. Geagiteerd door zijn verspreking sloeg Benjeffal op de vloer met een bezemsteel om de zaal stil te krijgen en vervolgde zijn betoog: “Ja, misschien is het een schooier. Maar wat hij uitkraamt, komt voor zijn eigen rekening. Wij zijn welopgevoede jongens en we zijn het aan onszelf verplicht om dat te blijven. Over het algemeen is het gezag van een schreeuwlelijk zo groot als zijn praatjes. Hier gelden regels. Als hij zijn privileges te buiten gaat, klagen we bij de officieren.”

Benjeffal was een goede jongen. Hij was de leider van de leerlingen op Tlemcen en had de reputatie van een modelcadet, correct in de omgang en altijd goede cijfers. Zijn vader was voor zijn ogen doodgeschoten. Zijn achteruitgaande moeder leefde nog wel, evenals zijn grote familie die in een aftakelend gehucht bij Tlemcen tot haar nek in de ellende en onzekerheid zat. Benjeffal wilde officier worden om zijn familie te kunnen onderhouden; hij had zichzelf voorgenomen zijn geslachtofferde vader niet teleur te stellen. Op vijftienjarige leeftijd nam hij van zijn idolen de allure over die hem temidden van de massa zou onderscheiden van de stervelingen. Hij hield zich hartstochtelijk aan de fatsoensnormen en de

hiërarchie. Hij was loyaal, dapper, solidair en onderdanig. Helaas ondermijnde zijn gevorderde leeftijd ten opzichte van de anderen in zijn groep zijn hoge verwachtingen; de eer waarmee hij in de klas werd behandeld en de verdienstelijkheden die men in hem zag, pleitten niet in zijn voordeel; met achttien lentes zou hij naar een school voor onderofficieren gaan en hij zou de dood vinden in de Sinaï-woestijn tijdens de oorlog van 1973.

De school van Koléa had eigenlijk alles wat een gemiddeld dorp ook heeft. Er was een plein met perkjes en lantaarnpalen, reclameborden, een bibliotheek, een kapsalon, een feestzaal, een gemeenschappelijke ruimte, een linnenkamer; er was zo veel mogelijk comfort om het welzijn van de bewoners te garanderen. Niet te vergelijken met El Mechouar. Iets verder dan het slaapkwartier, met in zonlicht badende gebouwen en plantsoentjes met gras, stond het wat minder hoge studiekwartier: twee grote blokken van een verdieping, aardig om te zien, met grote ramen en schitterende brede gangen. Met sportdagen werd het geasfalteerde plein gebruikt als handbalveld. De binnenplaats was enorm en op een onconventionele manier ontworpen. In de linkervleugel zetelde de schoolleiding. Daartegenover, aan de andere kant van het voorplein, was een kolossale eetzaal met brede ramen gesitueerd. Achteraan was het terrein verdeeld in een volleybalveld en een basketbalveld, die door een haag van elkaar waren gescheiden. Het water van het door gebladerte en takjes aan het zicht onttrokken zwembad kabbelde in de schaduw van twee indrukwekkende duikplanken. Lager gelegen strekte zich een voetbalveld van gravel uit en aan het einde daarvan begon het bos, mooi en mysterieus als een expeditie naar het Amazonegebied.

Ik was opgelucht. Nu ik verlost was van de muren en de uitkijkposten, leek ik weer op aarde terug te keren. Toch was Koléa wel degelijk een internaat, een soort parkeerplaats voor ontheemde kinderen die niets anders wensen dan hun vrijheid en hun kinderlijke onbezorgdheid terug te krijgen. Misschien had ik dat wel opgegeven en omdat ik begreep dat ik een valse start had gemaakt in het leven, beperkte ik me tot het kiezen van het minste van twee kwaden. In ieder geval was ik geen querulant. Mijn familie kon het best zonder me stellen, en ik voelde me in staat om zonder bepaalde dingen te leven, waaronder onbezorgdheid en vrijheid. Dat was een levensgroot offer; ik had geen andere geneugten die ik nog op het spel kon zetten. Eigenlijk stelde ik niet zoveel voor. Lichamelijk noch geestelijk bezat ik iets. Het lot ontnam me alleen wat het me had gegeven. Als een pandjesbaas oefende het wat druk uit op mijn openstaande saldo en misbruikte het mijn zwakke momenten. Ik haalde mijn neus er niet voor op. Het was nu eenmaal zo, ik moest ermee leven. Ik was ervan overtuigd dat het ergste achter de rug was – er is niets erger dan te worden afgewezen na te zijn vertroeteld. Dat mocht ik denken. Als je valt, sta je weer op; blijven liggen zou stom zijn,

een kuil graven zou beneden mijn stand zijn. Ooit ga ik ervandoor. Net als die huiverige kale kuikentjes die uit alle macht piepen in het kuiltje van hun nest. De natuur heeft me de weg al gewezen: onder de grond ontkiemen de zaadjes, en op een dag komen ze – floep, naar de zon toe – plots als een geiser tevoorschijn. De winter – daar is hij weer – ontwricht niet de wonderen van de lente, maar maakt ze juist klaar voor hergebruik. Het was duidelijk dat het jaargetijde van mijn jeugd eindig was, dat pijn slijt en dat je eraan went. Anders zou ik gekozen hebben voor de oplossing van mijn vriend Haddou die midden op de rails op de trein is gaan staan wachten, omdat hij vond dat hij op zijn veertiende wel genoeg had meegemaakt. In tegenstelling tot mijn betreurde makker heb ik de rijdende trein gepakt. Of het nu wijs was of onverstoorbaar, feit is dat ik niet heb geprobeerd er vanaf te springen, de berm in, en ook niet aan de noodrem heb getrokken. Ergens was een eindpunt; waarom zou je voortijdig uitstappen? Ik durfde slechts te hopen dat zich aan het eind van de tunnel een open plek bevond waar ik geen enkel berouw hoefde te hebben. Daarin geloven was het belangrijkste. Ik had bespottelijk weinig ervaring om op terug te vallen; logisch, ik was een kind, en kinderen hebben niet genoeg ruimte achter zich om een stap terug te doen; ze kunnen alleen maar vooruit...

Ik kreeg een ander rangnummer. Van 129 werd ik nu 561. Maar op Koléa hadden we het voorrecht dat we bij onze achternaam werden genoemd; dat was een eerste genoegdoening. Ik kwam in de tweetalige brugklas (Frans en Arabisch), met Souriceau, zijn broer Hamid en nummer 53, die in het echt Mohammed Ikhlef heette. Nog een revolutie: er waren vrouwen die lesgaven. Op Tlemcen was er alleen een verpleegster, de moeder van de twee broertjes Medjaoui. Ze had veel genegenheid te vergeven, maar het aanbod kon niet tegen de overdaad aan verzoeken op. Op Koléa waren er een stuk of tien snoesjes die 's ochtends naar ons toe kwamen, fris en fruitig, en dat was goed te zien aan onze studieresultaten. Onder hen waren maar twee Algerijnse vrouwen; ze waren jong en leuk om te zien. De anderen waren in meerderheid Frans, vrouwen van leraren, en dan nog een ongetrouwde Russische die bijna dood was gegaan van angst toen ze op haar school ergens diep in de Kaukasus te horen kreeg dat ze naar Algerije ging. Voor haar was ons land – hoewel in Noord-Afrika gelegen – een ondoordringbare jungle met venijnige pygmeeën en mensenetende stammen. Ze kon zich destijds maar moeilijk voorstellen dat ze halve wilden zou gaan *leren lezen en schrijven*, met botjes door hun neus en met kettingen met snijtanden of apenkauwen op hun gammele borstkassen. “Weken voor mijn vertrek had ik al een hele voorraad kalmerende middelen gebruikt,” biechtte ze ons op. “Ik deed 's nachts geen oog dicht. Het kleinste kraakje deed me opschrikken. Ik zag mezelf al in een hut middenin de

rimboe, met een boa die boven een bijelkaargekledderd schilderijtje opgerold hing en apen in de bomen. Voor een bergboerinnetje dat nooit een stap buiten haar *kolchoz* had gezet, was deze onderneming de ergste nachtmerrie.”

Mijn leraar Arabisch was een Syriër. Elke dag had hij een andere kleur kostuum aan. Zo gespannen als een snaar bewoog hij zich, met het concentratievermogen van een slaapwandelaar, de blik strak vooruit en het gelaat hermetisch gesloten. Hij kon ons negeren als de beste. Als het gebeurde dat hij met ons praatte, begrepen we hem maar half; zijn betweterij ging ons verstand te boven. Het was een verbitterde man, waarschijnlijk een politiek vluchteling, een intellectueel die met zijn verleden had gebroken en die bij ons geen verwante ziel of kwast van zijn kaliber had gevonden. Mijn leraar Frans heette meneer Jouini, een Tunesiër, wiens lessen zo nu en dan werden waargenomen door mevrouw Belkaïd, de vrouw van de onderwijsdirecteur, een wrange, nasale Algerijn die hard op zijn tong beet als hij ons afranselde. Als zijn luide kreten door de gangen schalden, gingen onze stekels overeind staan. Als je de pech had naar zijn kantoor te worden geroepen, kwam je er nooit zonder kleerscheuren uit. Die pechvogel zag je dan voorlopig niet terug. Meneer Fèvre onderwees ons wiskunde en schilderen. Hij was tamelijk oud, lang en grappig. Hij was een voormalige Franse pater die getrouwd was met een tot het christendom bekeerde Algerijnse uit de buurt en had een dochtertje van een jaar of tien, Joëlle. Joëlle had de gratie van een hinde. Met haar zwarte haar dat tot op haar rug viel en haar immer van een bos voorziene wangen was ze de beschonken klokkentoren die in ons aller buiken schommelde. We waren allemaal tot over onze oren verliefd op haar. Maar onze maagd had een zwak voor Jamal, een cadet van haar leeftijd die zo verschrikkelijk knap was dat wij er iedere keer weer moedeloos van werden als ze hand in hand liepen. De aanwezigheid van vrouwvolk verlichtte onze last, omdat we door hen gingen dromen over andere dingen. We konden liefhebben; dat was een tweede tegemoetkoming, en wat voor één! Aan het eind van de week hadden we vrij – tenminste, degenen die geen kwartierarrest hadden; de anderen zaten hun straf uit op het terrein, door zich in de klas dood te vervelen of door pas op de plaats te maken bij een urenlange straftocht. Degenen die daaraan ontkwamen, hadden zesendertig uur om zich uit te leven. Wie in de buurt woonde, ging naar huis; de rest haastte zich naar de twee bioscopen in de stad waar indianenfilms of spaghettiwesterns draaiden. Koléa was pittoresk en vredig, met een kleine ingetogen *kashba* en rumoerige flatwijken. Het stadje bevond zich op een kleine kilometer van de zee, waardoor over het luieren een constante zweem van de zomer lag. De mensen waren niet zo temperamentvol als de inwoners van Oran; ondanks hun apathie en hun krijsende accent hadden ze niettemin karakter en behielden ze angstvallig de manier van doen

van hun voorouders. Ze waren vroom, en beleefd zonder zich compleet open te stellen; hoewel hier en daar getemperd, werd hun gastvrijheid hoog gewaardeerd. Het waren uitstekende middenstanders, ze konden ons prullen verkopen en deden soms alsof het plafond iets heel interessants was om ons maar niet ons wisselgeld te hoeven teruggeven. De cadetten van Béchar en Tlemcen durfden er niet om te vragen. De cadetten van Guelma sloopten de boel voor minder. Met geld gingen zij niet losjes om. Gezamenlijk maakten we een ronde over de markt voordat we op de kraampjes afgingen waar je je voor een halve dinar tegoed kon doen aan broodjes *kebab* en dan ook nog van heerlijke *raïb* kon nippen. We kregen elke maand tien dinar aan soldij. Merkwaardig genoeg was dat voldoende voor bioscoopkaartjes, snoep bij een Tunesische banketbakker en, met enig geluk ook voor broodjes *merguez* bij de broodjeszaak. Nu Moumen er niet meer was, had ik nieuwe vrienden gemaakt; ene Belkheldir met de bijnaam Volvo, omdat hij zo'n raar gevormd hoofd had en Brahim uit Youx-les-Bains, een mollige deugniet die waarschijnlijk was opgevoed door een contingent feeksen, zo respectloos was hij tegenover alles. Eigenlijk waren we allemaal vrienden. Als er groepjes werden gevormd, was dat alleen om geen opstoppen te veroorzaken. Niemand werd buitengesloten, iedereen kon bij wat voor groep dan ook en je kon jezelf zijn. We waren erg op elkaar gesteld; omdat we wisten dat onze grote familie alleen gezamenlijk bestand was tegen tegenspoed, hebben we elkaar nooit laten vallen. Met ongeveer tweehonderd nieuwelingen voegden we ons bij de vierhonderd veteranen van Koléa. De oudste leerlingen waren bijna volwassen, met een kenmerkende snor en een kaaklijn die een dagelijkse scheerbeurt moest verduren; zij bleven ver bij ons vandaan, hadden hun eigen leven en lieten zich niet voor de voeten lopen. Soms kwamen ze in opstand tegen de leiders en raakten ze slaags met hen. De hardsten trokken op in bendes; zelfs de officieren waren bang van ze. Ze werden de Vikings genoemd. Ze meden de lessen en bij het minste of geringste trokken ze het bos in, waar niemand zo onverstandig was om hen op te jagen. De anderen leken ook niet echt inschikkelijk, maar zij veroorzaakten niet zoveel opschudding. Hetzij nonchalant, hetzij onverschillig, kwamen ze, met hun schooltas onder hun oksel gepropt, te laat bij het aantreden, gingen achteloos de klassen binnen terwijl wij ons in looppas vermanden, en als 's avonds de verlichting uit was, maakten ze zich meester van de bankjes in de tuin, waarmee ze duidelijk lieten blijken maling te hebben aan de korporaals. Over het algemeen lieten ze ons links liggen. Maar er waren er een paar die 's nachts om de een of andere rare reden in de buurt van onze slaapzalen zwierven, waardoor onze surveillanten dubbel zo waakzaam werden.

“Wat moet je?” knalde de stem van de korporaal.

“Waar ik me mee bemoei?” kaatste de insluiper terug.

“Je mag hier niet lopen.”

“Mag een mens tegenwoordig niet eens meer de benen strekken?”

“Niet hier! Je taait nu af, anders geef ik het door aan je meerdere.”

De insluiper bromde een verwensing en nam zijn verlies. Wij op onze beurt hadden de plannetjes van het ‘roofdier’ door, dus trokken we onze riemen extra goed aan en sliepen we met een oog open. De volgende dag sloegen de pogingen tot nachtelijk binnenvallen om in plagerijen en lachten we er hartelijk om.

Het eerste kwartaal verliep vlot. We waren geconditioneerd. Ieder kende zijn plaats in de puzzel en de grenzen waarbuiten hij eventuele gevolgen alleen aan hemzelf te wijten had. De officieren wonden er geen doekjes om. Ze vertroetelden de brave leerlingen en temden de heethoofden. Luitenant Ouared had een geniepige maar overtuigende rechtse; het was zo’n bliksem dat hij ons steeds te vlug af was. We moesten die rechtervuist echt niet uit het oog verliezen, want hij was ons altijd voor. Luitenant Bouchiba was moeilijk los te krijgen. Hij was dik en behaard, en deed ons denken aan een ongelikte beer. In het begin overviel hij ons met zijn grimas die op een glimlach leek, waardoor wij dachten dat hij in een goede stemming was. Misleid door die houding lieten we onze aandacht verslappen en begonnen op onze beurt ook te glimlachen, om hem nog beter te stemmen. Wat een stommitieit! Zijn wapenstok, die handig verborgen was op zijn rug, flitste in het rond en stuiterde op goed geluk op onze schouders of onze hoofden, of deed onze tanden rammelen. De volgende keer zouden we in elk geval niet meer afgaan op uiterlijke schijn!

Luitenant Neggaz had de leiding over de leerlingen. Een gentleman. Hij sprak een Frans vol retoriek, terwijl hij als een professor zijn buik gladstreek. Zijn preken waren zo tot in de puntjes verzorgd, zwierig en verpakt in metaforen, dat het een genot was om hem ons de oren te horen wassen. Luitenant Boudjemâa dan, een verzetsman van het eerste uur, schreeuwde de hele tijd, ongeacht het onderwerp, maar hij raakte ons met geen vinger aan. Aan zijn horlogebandje hing de kogel die hem bijna de kop had gekost bij een schermutseling. Hij zei dat die hem elke keer weer bij zijn positieven bracht als hij zich klaarmaakte om uit te halen. Hij had gezworen dat hij nooit meer iemand zou aanraken. Daarentegen liet hij ons over het grind kruipen tot we geen ellebogen meer hadden. Als hij zelf erkende een misstap te hebben begaan tegen iemand, vulde hij zijn tas met stenen, gooide die over zijn schouders en strafte zichzelf door als een dolle door het voetbalstadion te gaan rennen en kruipen.

Als we ongelukkig waren geweest, wisten we dat goed te verbergen. De cadetten creëerden hun eigen wereld; ieder bracht iets van zichzelf in en dat hield ons op de been. De

krachttoeren van de werkezels maakten ons enthousiast. De onhandigheden van de stuntelaars vrolijkten ons op. Er zaten geen slechte leerlingen in onze groep. Onze leraren waren met zorg geselecteerd en de korporaals letten goed op ons. Hoewel ze zo analfabeet als wat waren, spoorden die laatsten ons aan tot meer toewijding. Ze pasten 's avonds tijdens het studie-uur op ons en zorgden ervoor dat we onze lesstof bestudeerden. Natuurlijk maakten de flauwe grappenmakers schaamteloos misbruik van hun onkunde. Dan klommen ze op het podium en maakten ze uit voor allerlei namen van vogels, terwijl ze deden alsof ze hun lessen opratelden. Als volleerde acteurs maakten ze aangrijpende theatrale gebaren bij hun reeksen vermomde beledigingen, en deden alsof ze de draad kwijt waren; van voor het podium werd hen dan in het Frans een stroom aan stommiteiten voorgezegd, die ze dankbaar overnamen en gingen vervolgens verder met het uitstorten ervan over de korporaal, die geroerd was door zoveel toewijding. Om onze vrienden voor het bord niet te verraden, verschansten we ons onder onze tafels, waar we het – met de hand op de mond en met uitpuilende ogen – uitschaterden van het lachen. Soms haalden de korporaals zich zelf de spot op de hals: om te bewijzen dat ze op school hadden gezeten, bevalen ze ons onze boeken te openen en hun de opgegeven passages voor te lezen. Op die momenten kregen ze de volle laag. Ze waren toch zelf begonnen, dus waarom zouden wij ons gehinderd voelen? Op bepaalde momenten grensde hun bemoeienis aan muiterij. Op een avond wekte een korporaal een crisis op toen hij het portret van een meisje op de voorkant van een boek uit de serie 'Groene bibliotheek'⁴ zag staan: "Schaam je je niet voor het lezen van die vieze troep?" De 'betrapte' cadet overdreef nogal in zijn reactie en het had weinig gescheeld of het misverstand was uit de hand gelopen. Dat soort kleine woordenwisselingen daargelaten reddden we ons door elkaar te steunen. We waren erg solidair. En dat zijn we nog steeds. We hadden onze leiders, onze verlichte geesten – die de discussies beslechtten als we van mening verschilden –, onze vertellers, onze spionnen en onze grappenmakers. Die laatsten waren krankzinnig. Geboren clowns! Lang nadat de verlichting was uitgedaan, bleven we onder onze lakens nog in lachen uitbarsten als we de vanuit het niets geïmproviseerde sketches die ze voor de ogen van de surveillanten uitvoerden, nog eens in onze gedachten lieten passeren. Tussen die talenten zat ook Mustapha Heus – die tegenwoordig als Frans staatsburger en onder de naam Michel door het leven gaat. Die magere, levendige jongen met een schots en scheef gebit was een onvervalst stripfiguur, hij leek rechtstreeks uit een tekenfilm te zijn weggelopen. Zijn gebaren lagen in het verlengde van die van Bugs Bunny: door zijn mime lagen we op de grond van het lachen; alles wat hij

⁴ Franse kinderboekenreeks

zei, liet hij vergezeld gaan van piepende remmen, fluitende kanonskogels – die hij eindigde met ‘boem’ – of een afschuwelijk gedonder. Dankzij hem keken we elke avond naar een *cartoon*. Natuurlijk hadden we onze azijnpissers en zuurpruimen, cadetten die vonden dat het niet de plek was om je tijd te verdoen aan shows. Dat waren in meerderheid geharde gozers, die het liefst wat stappen hadden overgeslagen om hun onderluitnants-ster in de wacht te slepen. Ze waren leergierig en verweten ons dat we hun concentratie verstoorden. Aangezien ze bot waren en vechtersbazen eerste klas, zorgden zij er uiteindelijk nog eerder dan de korporaals voor dat we gingen slapen. Ik heb een keer met zo’n knul gevochten, en dat was geen pretje.

Het einde van het eerste halfjaar werd gekenmerkt door een tragische gebeurtenis. ’s Ochtends trok de onrust bij het bestuursgebouw onze aandacht. De instructeurs waren bleekjes. Sommigen hadden hun hoofd in hun handen. In de klas leken de leraren in de war. Beetje bij beetje kwam, heel omzichtig, het gerucht ons ter ore: er was iets verschrikkelijks gebeurd op de school in Tlemcen. Een bus met zo’n vijftig leerlingen die op excursie waren geweest, was in een ravijn gevallen. Er waren zeventien doden, levend verbrand, en een groot aantal gewonden. Luitenant Ouared verzekerde me dat er geen familieleden van mij op de lijst stonden. Toch barstte ik bij het aantreden ’s middags in tranen uit. Diezelfde avond hoorde ik dat mijn neef Kader en mijn broer Houari in de bus zaten en dat de één schedelletsel had opgelopen en de ander brandwonden.

Ik was een middelmatige cadet. Hier en daar zorgde een goede actie dat ik beloond werd; een kleine misstap ontnam me mijn verlof. Ik blonk niet uit door mijn vaardigheid; ik blonk ook niet uit door mijn afwezigheid. Ik had Ikhlef die me gezelschap hield, maar ik verwachtte niet zoveel van hem. We konden goed met elkaar opschieten. We waren tafelgenoten, zaten naast elkaar in de klas en deelden een kamer. Hij vond me aardig, ik vond hem fantastisch. Hij gapte mijn eten; omdat ik erg op hem gesteld was, mocht ik hem van mezelf niet verdenken. Toch verborg ik voor de zekerheid alles op de meest onwaarschijnlijke plekken. Maar bij mijn terugkeer kon ik dan nog slechts de schade opnemen. Ikhlef leefde mee. Hij vond het zo erg voor me dat ik hém maar ben gaan troosten. Zijn manipulatie ging door tot de dag dat ik uiteindelijk besloot mijn broodrestjes voortaan in de eetzaal te laten. Toch was ik niet gek; ik was gewoon op zoek naar mezelf en lette alleen op zaken die ik belangrijk vond. Zo vergat ik mijn zorgen; maar het zorgde er ook voor dat men me naïef vond. Dat vond ik niet erg, zolang het maar niet waar was.

Op een avond betrapte sergeant eerste klas Okkacha het broertje van Benjeffal terwijl die de clown aan het uithangen was op de slaapzaal. De aframmeling die hij vervolgens moest

verduren ging al het draaglijke te buiten; de slagen van de onderofficier waren gemeen en wreed. Het jochie leed er zo erg onder dat hij me smeekte om hem te hulp te komen. Ik ben bovenop hem gesprongen om hem te beschermen. Clovis had het niet meer! Hij beschouwde het als een vernedering, daarom nam hij me mee naar een berghok, deed de deur dubbel op slot en stroopte zijn mouwen op:

“Ik sloop je, krielkip. Die hoer van een moeder van je zal je niet meer herkennen.” Zijn blik verlamde me; mijn maag dreigde het op te geven. “Ga in de houding staan, bastaard!” Gek van angst gehoorzaamde ik. Bij de eerste oorvijs stortte ik ter aarde. “Ga staan, rotjoch!” Zijn tweede klap deed me tolleren. “Ben je zat of zo? Blijf staan,” spotte hij. Vanaf de tiende mep wist ik niet meer wat er gebeurde. Ik waggelde van een muur naar een andere; zowel de vuiligheden die de onderofficier me toebitste als de klappen tegen mijn kaken ontgingen me. Ik herinner me vaag dat ik de weg terug naar de slaapzaal niet wist te vinden, dat ik de hele nacht rondgedood zou hebben als Ikhlef me niet was komen zoeken... Twee dagen later bracht mijn vader, die op missie was in Algiers, een bliksembezoek aan Koléa. Hij was geschokt bij de aanblik van de strepen die over mijn gezicht liepen. Hij wilde de beul van zijn telg spreken. Okkacha kwam in looppas aanzetten. Toen hij mijn vader zag, werd hij zo rood als een pioenroos. Clovis de Verschrikkelijke stond op het punt zijn onderbroek te bevuilen. Mijn vader heeft hem slechts minachtend aangekeken. Zwijgend. Woorden waren niet nodig. De angst van de sergeant eerste klas en de manier waarop hij zich gedeisd hield, spraken voor zich. Vanaf dat moment was ik niet langer bang voor hem. Ik verachtte hem. In mijn ogen was hij niets anders dan een waardeloze boeman met een grote bek, een zielige ellendeling die weerloze kinderen bang maakte. 's Avonds voor de spiegel bij het tandenpoetsen riepen de bruinachtige strepen over mijn gezicht geen associaties meer op met een gevangenistenuue; in tegendeel, ze deden me denken aan de met felle kleuren beschilderde gezichten van Sioux-indianen op oorlogspad. In een keer brak ik mijn tandenborstel in tweeën alsof het een vredespijp was. Ik had geen bijl die ik kon opgraven, maar dat was geen beletsel. Vanaf die dag werd ik een eigenzinnige rebel.

8.

Geweld heb ik altijd afgewezen. Het is een onzinnige oplossing, de weg die tot de ondergang leidt. Daarentegen koesterde ik een onbedwingbare afkeer van alle vormen van onderdrukking. Ik was een opstandeling geworden. Maar wel een verlichte. Ik kon met alle

aspecten rekening houden, ik wist het kaf van het koren te scheiden. Bij mij was er geen sprake van dat ik me vergiste in de vijand. Tegenover de cadetten was ik inschikkelijk; tegen de leiders was het een meedogenloze oorlog. Als ook maar een vinger me dreigde, als ook maar een opgetrokken wenkbrauw naar me keek, schoot de gespannen veer in mij los. En dan was er geen houden meer aan. Clovis zelf kon mijn blik niet eens verdragen. Ik trotseerde hem met open vizier, met mijn tanden ontbloot. Hij barstte van het verlangen om me een toontje lager te laten zingen, maar uiteindelijk deed hij niets. Hij begreep dat hij zelf verantwoordelijk was voor mijn omslag; mijn optreden was duidelijk, mijn motivatie ook. Ik deed hem walgen. Hij had heel goed door dat ik hem op alle manieren probeerde uit te lokken, hem van zijn mythische status te ontdoen, zijn despotisch optreden te ondermijnen door grappig te doen terwijl we in het gelid stonden; elke keer dat hij naar de anderen brulde, probeerde hij vooral tot *mij* door te dringen. De cadetten waren er niet het slachtoffer van, en Clovis wist dat heel goed. Van tijd tot tijd zette hij een frontale aanval in; ik trok mijn lippen op tot een bloeddorstige grijns en tartte hem. Ik was dan wel een klein mager knulletje, toch achtte ik me in staat hem te vernederen. Hij was een reus op lemen voeten. Hij kon het zich veroorloven om me weer in een berghok op te sluiten, zijn mouwen weer op te stropen en zijn vuilbekkerij op te lepelen; maar wie me sloeg, ging duidelijk een stap te ver. Dat heeft een korporaal proefondervindelijk kunnen vaststellen. Bij het verlaten van de eetzaal had die een sinaasappel in mijn zak gevonden, die ik later dacht te gaan opeten. Hij pakte hem van me af en verpletterde hem onder zijn kisten. “Zielepoot,” siste ik hem toe. Toen timmerde hij me in elkaar. Mijn reactie was zo heftig dat er een bataljon nodig was om me tegen te houden. Een wervelwind zou minder schade hebben aangericht: de eetzaal lag op zijn kop; de tafels en banken lagen omver, de ramen waren kapot, de grond lag bezaaid met scherven van de karaffen; ik was compleet doorgeslagen. Toen ik wakker werd, lag ik in de ziekenboeg, met snijwonden in mijn armen en in mijn gezicht; de dokter – een Bulgaar – stond er verbijsterd naast. “Wat haalde je in je hoofd, jochie? Waarom heb je jezelf zo toegetakeld?” Ik zweeg. ’s Avonds kwam de korporaal, onherkenbaar door de mate waarin hij was aangeslagen, zijn excuses aanbieden. Toen hij weer wegging, hoorde ik hem tegen de broeder praten: “Die jongen is niet helemaal goed...” De directie vond mijn gedrag ontoelaatbaar. Ik kreeg arrest in de schoolgevangenis. Dertien was ik toen, en een *vent*.

Parallel aan mijn stuurse gedrag ontdekte ik onvermoede talenten bij mezelf, en deze keer in positieve zin. Ik was geen misdadiger, zoals de officieren me graag en vaak voorhielden. Een heethoofd misschien, maar ik was niet slecht. Ik speelde niet vals, sprak over niemand kwaad, en loog nooit. Ik weigerde me te onderwerpen en duldde geen

minachting van een volwassene. Om te bewijzen dat ik op een andere manier dan door mijn typische ongehoorzaamheid en mijn ‘verdorven persoonlijkheid’ kon uitblinken, las ik. Dan pakte ik een boek en ging in een hoek zitten. Voor mijn opponenten betekende dat een wapenstilstand. Beetje bij beetje richtte ik me op culturele activiteiten en sport. Ik sleepte een basisplaats in het juniorenvoetbalteam in de wacht. Onze trainer El Hayani – een oud-bokser die tijdens de oorlog Europa had doorkruist en die later het nationale boksteam zou leiden bij de Olympische Spelen van Los Angeles, waar zijn team zou terugkeren met twee bronzen medailles – vond mij een van zijn beste spelers. Ik had een gewaagde dribbel en gaf prachtige omhalen; al gauw gaven ze me de bijnaam Pons, als teken van parallel met een mythische goalgetter die eigenlijk Reguieg heette en die destijds het team van ASM Oran succes bezorgde. “Alleen het stadion kan jou beschaving bijbrengen,” zei luitenant Ouared me. Ik blonk ook uit in atletiek, was onverslaanbaar op de 100 en de 800 meter. Met tussenpozen was ik doelman van de handbalploeg. Mijn reddingen wekten bulderend geschreeuw op aan de kant. Ik werd zelfs voorgeselecteerd voor het nationale team, maar de school weigerde dat categorisch. Daarnaast danste en zong ik fantastisch. Ik raakte in trance zodra ik de stem van James Brown of Otis Redding hoorde. Sergeant eerste klas Tidjani – onze muzikleraar – hoorde me een keer Faïrouz imiteren, een Libanese zangeres. Hij was gefascineerd en smeekte me zo ongeveer om bij zijn zangkoor te komen. De cadetten vonden zijn afdeling maar niks. Ons leek het een nichtenbende. Onthutsende geruchten deden de ronde over zijn staf, over verdachte aanrakingen en ongezonde invloeden. Natuurlijk was dat jaloezie. Dat merkte ik pas toen ik gedwongen in die groep terecht kwam. Aangezien ik geen noot kon spelen op een instrument, zong ik. Soms ook solo. Ik had een veelzijdige stem, die met een verbazingwekkend gemak en genot van Fahad Balen naar Najet Es-Saghira sprong. In Algiers, in de prestigieuze Atlaszaal, waar ons koor optrad ter gelegenheid van een gedenkfeest, kreeg ik van de zaal een drie minuten durend applaus. Van schrik vluchtte ik achter het gordijn. Sergeant eerste klas Tidjani heeft toen hemel en aarde bewogen om me weer voor het voetlicht te krijgen, maar zonder succes.

Dan was er nog dat incident dat eigenlijk niet veel voorstelde. President Boumediene zou een bezoek brengen aan de militaire basis in het nabij gelegen Douaouda. De voetbalploeg van onze militaire school en ons koor waren uitgenodigd voor de aanvangsplechtigheid. Het banket was pontificaal in het midden van een tuin. De disgenoten en onze voetballers maakten het zich gemakkelijk rondom de tafels met de bloemen. Daartegenover, op een met palmen en vlaggetjes versierd podium zat ons koor. We tjlpten *mouachahates* terwijl de anderen zich volstoppen. Ik was buiten zinnen. Het ergste was dat

Ikhlef, die comfortabel tussen twee legendarische kopstukken gezeten was, met zo'n venijn dat je tandvlees ervan scheurt een gigantische sorbet oppeuzelde en me daarbij dodelijke blikken toewierp. Zijn uitdrukkingen vertelden me 'daar zitten we dan, idioot, zing dan, terwijl ik zit te smullen'. Dat was de druppel. Terwijl ik me de haren uit het hoofd trok, ben ik van het podium af gelopen. Dat was eens maar nooit weer.

In de klas trok ik er niet al te hard aan. Afgezien van mijn visionaire passie voor literatuur bleef ik ver achter bij mijn klasgenoten. In de brugklas kwamen mijn cijfers voor Frans zelden boven de 5 uit. Maar toch; bij een eindproefwerk gaf onze leraar ons de tijd om ons opstel bij te schaven. Onze opdracht was om een *souk* te beschrijven. Ik was naar de markt van Koléa gegaan om inspiratie op te doen. Het resultaat? Een 1. De leraar weigerde te geloven dat ik in staat was een dergelijk opstel te schrijven. "Je hebt het overgeschreven! Dit riekt naar Mouloud Feraoun⁵." Mijn tegensputtingen veranderden er niets aan. In plaats van uitgebreid van mijn zomervakantie te genieten, ging ik naar een bijspijskamp in Chenoua, aan de kust. Ik ben niet bij de pakken neer blijven zitten en heb me geen zorgen gemaakt om dat incident. In de tweede klas, bij meneer Davis, een kalme en zachtaardige Goliath, zat mijn opstel regelmatig bij de drie interessantste. Hij gaf een 9 aan degene die daar recht op had, een 8,5 aan zijn directe concurrent en vervolgens gaf hij, geïntrigeerd, met grote gebaren commentaar op mijn werk. Op die momenten dacht ik de hoofdprijs te hebben gewonnen en stond ik te popelen van ongeduld om mijn overwinningskreet te kunnen slaken. "U heeft een opmerkelijke verbeelding, meneer Moulessehouli. Maar uw Frans laat te wensen over... Een 5." Wat een teleurstelling! Ik had geen enkele eervolle vermelding. Mijn gemiddelde was wankel. Zes min voor aardrijkskunde en geschiedenis, 'kan beter' voor Frans, 'wispelturig' voor de exacte vakken en compleet waardeloos in wiskunde. Vaak verwaardigde de wiskundeleraar het zich niet eens om me een cijfer te geven, zo geërgerd was hij door mijn bewijsvoering; hij schreef met rode pen een enorme 'imbeciel' schuin over mijn werk heen, en dat was het dan. Daarentegen had ik veel succes bij Arabisch. Ik oogstte bendes negen-en-halven en ging tekeer als iemand anders een 10-min had. Mijn leraar, meneer Hammouche, gaf me rechtvaardige cijfers, hoewel hij mijn zienswijze niet kon waarderen; hij vond dat ik een uitgesproken voorkeur had voor smerige zaken. Zo is bijvoorbeeld het platteland traditioneel synoniem aan frisse lucht en getsjilp, verleidelijke landschappen, boeren die je met een groots gebaar een kop *raïb* aanbieden met een heerlijke snee gerstebrood. Dat was niet noodzakelijkerwijs wat je in mijn opstel kon lezen. Als de opdracht was om een dorpje

⁵ Algerijns schrijver 1913-1962

hoog in de bergen te beschrijven, begon mijn uiteenzetting als volgt: *“Om het tentendorp te vinden, hoef je niet om je heen te kijken op zoek naar herkenningspunten. De muggen brengen je er wel naartoe en de heviger wordende stank bevestigt dat je op de goede weg zit. Gestoord door gezoem en geur kom ik uiteindelijk uit in het dorpje, een enorme ontplofte modderpoel met lepreuze krotten en plassen met stilstaand water. Met een blik die net zo leeg is als hun broekzak staan de boeren te verrekken tegen de muren. Ze zien je niet eens langskomen. Ook al let men niet op je, zelf moet je in het tentendorp goed uitkijken waar je loopt. De kinderdrollen en koeienvlaaien liggen als mijnen op de toegangswegen, en wee de ongelukkige die afgeleid raakt. Daar ligt een haan, de nek omgedraaid, te rotten in de zon. Verderop sleept een uitgemergelde hond, ongetwijfeld gewond door een katapult, piepend met zijn poot...”* Enzovoort.

Natuurlijk foeterde meneer Hammouche bij elke komma. Met het schuim op de mond las hij mijn ‘meesterwerk’ voor aan mijn klasgenoten, woedend om het feit dat de douche die ik twee maal per week nam, er niet in slaagde om mijn ideeën te zuiveren. Mijn klasgenoten grinnikten stiekem om mijn beschrijvingen. Aan het einde smeet de leraar het dubbele blad in mijn gezicht en verkondigde: “Dat je in een riool op de wereld bent gezet, betekent nog niet dat je moet geloven dat de hele wereld daarop lijkt.” Het cijfer was rechtvaardig, de toorn stoorde me niet. Het was mijn *zienswijze*; het was geen poging tot dwarsbomen om op te vallen, noch om wie dan ook zich te laten ergeren. Ik had er ook een schalks plezier in mijn tekst te vullen met persoonlijke spreuken die ik dan graag toeschreef aan vermaarde dichters. Soms schonk men daar geen aandacht aan; soms zat er een in het oog springende stommitieit in. Op een dag vroeg meneer Hammouche me, geïntrigeerd door een dubieuze *hadith*, waar ik zo’n dwaas citaat vandaan haalde dat ik – godslastering! – durfde toe te schrijven aan de profeet Mohammed. Zonder enige schaamte bekende ik hem dat de Mohammed in kwestie mijn eigen persoon was. Het gevolg van die heiligschennis behoeft geen toelichting.

Daarnaast oefende ik me vurig in de poëzie. ’s Avonds tijdens de begeleide studieu-uren pakte ik mijn beduimelde schriftje en stortte me in woeste versregels die me tot lang na het vertrek van mijn klasgenoten nog bezig hielden. In navolging van de dichters uit de periode van de Abbassidische dynastie deed ik mijn uiterste best om monumentale *qacidas* te scheppen ter ere van de Schoonheid, de Vrouw en de Liefde, doordrenkt met illusies van een jochie dat daar geen enkele geslaagde ervaring mee had. Tot mijn grote ontsteltenis werden mijn leraren Arabisch om een onverklaarbare reden verschrikkelijk kwaad, verfrommelden beledigd mijn blaadjes en mikten ze in de prullenmand: “Daar horen ze thuis, verwaand

ventje! Ahmed Chawki⁶ draait zich om in zijn graf vanwege de schaamteloosheid waarmee je de buitengewone taal van El Akkad⁷ te lijf gaat. Bemoei je liever met je grammatica in plaats van onze tijd en humeurs te verpesten met je achterlijke knoeiwerk.” Omdat ik weigerde om bij de pakken neer te zitten, kwam ik weer bij zinnen en begon ik net zo lief weer opnieuw. Jammer genoeg bleef de koppige Hammouche mijn geestdrift aanvallen door systematisch de in de kinderschoenen staande uitweidingen van een veertienjarige leerling te vergelijken met het onmetelijke talent van El Moutanabbi⁸. Uiteindelijk, toen ik ervan overtuigd was dat ik bij mijn leraar Arabisch slechts minachting en vernedering kon verwachten, ging ik met steeds meer interesse naar de adviezen van meneer Davis luisteren. Los van de middelmaat die hij in mijn mogelijkheden voor Frans zag, verzekerde hij me dat mijn verbeelding, mits gedisciplineerd en sober uitgevoerd, een talent zou kunnen blijken te zijn. Hij legde me uit hoe je met een idee moet omgaan, hoe je dat in een tekst verwerkt, hoe je er omheen schoffelt om het beter te doen uitkomen, hoe je met de juiste simpele woorden ‘perfectie’ bereikt. Ter illustratie haalde hij *L’Etranger* van Albert Camus en *The old man and the sea* van Ernest Hemingway aan. Zijn geduld en gediensigheid veroverden me. Langzaam, zonder het door te hebben, veranderde ik van koers. Hoe bizar het ook klinkt, met het verbeteren van mijn Frans blonk ik steeds minder uit in Arabisch. Aan het eind van het jaar had ik, tegen alle verwachtingen in, voor de eerste keer een 7 bij meneer Davis.

In de derde klas hadden we een Algerijn uit El Asnam als leraar Frans, een zekere Kouadri; hij was een uitstekende docent bij wie het hoogtepunt van de lessen de klas in een feestzaal veranderde. Hij verafgoodde Mouloud Feraoun⁹ vanwege zijn eenvoud en voor Malek Haddad¹⁰ had hij een buitengewone passie. Hij stond erg dicht bij zijn leerlingen, plaagde ze en waardeerde ze. Als hij een fout antwoord hoorde, greep hij het uit de lucht, opende het raam en gooide het naar buiten. Vervolgens keerde hij terug naar zijn podium terwijl hij zijn handen waste. Hij was mild ten opzichte van de ‘goedwillende zwakken’ en maakte de ‘verlichte geesten’ belachelijk. Zodra een zin riekte naar een er met de haren bijgesleepte metafoor, deed hij met zijn beide handen alsof hij ons opzij schoof om het ‘genie’ te trotseren. Zo kwam het dat hij mij verscheidene keren in het nauw dwong, want met het ontdekken van de pracht van de Franse taal waande ik me Louis Aragon. “Beste meneer Moulessehouh,” zei hij dan, “als je zinswendingen net zo geloofwaardig waren als je lapwerk,

⁶ Egyptische dichter, 1868-1932

⁷ Syrische schrijver, 1889-1964

⁸ Arabisch dichter, 915-965

⁹ al genoemd, zie noot 2.

¹⁰ Franstalige Algerijnse schrijver, 1927-1978

zou je talent heel wat stof doen opwaaien. Maar in de literatuur verafschuwen we knoeiwerk, zie je, en door hier een meesterlijke zin te gappen en hier en daar een woord uit de Larousse te lenen, word je geen Kateb Yacine¹¹.” Hij verdacht me ervan in boeken uitdrukkingen te verzamelen om daarmee mijn teksten te verrijken. Dat was niet helemaal onjuist, maar ook niet helemaal waar. Soms was ik door een boek geïnspireerd zonder het op welke manier dan ook te plagiëren, maar ik aarzelde niet om zinnen te construeren op basis van verheven woorden die ik tijdens het lezen was tegengekomen. Meneer Kouadri nam het me niet kwalijk; hij spoorde me slechts aan tot wat meer ingetogenheid. Hij legde me uit dat woorden geen plat bijproduct zijn in dienst van gedachten, dat de *Idee* een majesteit is en dat je die met net zoveel onderdanigheid en bescheidenheid moet begroeten; dat – als ik schrijver wilde worden – ik eerst mezelf moest zijn, dat wil zeggen dat ik niet bij anderen moest gaan zoeken wat van mezelf hoorde te komen; kortom, dat schrijven bovenal een kwestie is van integriteit. Om ons bewust te maken van de schoonheid van alledaagse dingen, vroeg hij ons nadat hij onze opstellen had teruggegeven om een blaadje en een pen te pakken. Vervolgens vertelde hij ons zijn eigen manier om een opstelonderwerp te behandelen. Het was verbazingwekkend; zijn woorden tolden als vonken door de klas; zijn humor en zijn nauwkeurige karakterbeschrijvingen waren compleet verrukkelijk. Als die man boeken had geschreven, had ik ze aanbeden. Door zijn aanwijzingen dartelde ik vrolijk tussen de beste leerlingen, ik haalde met gemak negens en negen-en-halven; op dat moment koos ik definitief voor het Frans als de taal waarin ik schrijf. Toch bleef ik, ondanks mijn kunststukjes, ver achter bij de jonge Kamel Ouguenouni, van wie niemand tegensprak dat hij een echte Rimbaud in de dop was. Zijn teksten brachten de hele school in verrukking; de leraren van de andere klassen droegen als voorbeeld uit zijn werk voor en de officieren van de staf waren trots op hem, wat mij stapeljaloers maakte. Ik ging van heel dichtbij op hem letten, ging in mijn woordenboek bladeren om hem de ogen uit te steken, ging zijn favoriete boeken lezen alsof zijn leesstof de enige reden was van zijn bedrevenheid. Ik had door dat hij begaafd was, dat zijn succes uitsluitend te danken was aan zijn intelligentie. Ik besloot dat ik ook intelligent ging worden. Een vriend gaf me toen het advies om op lucifers te zuigen om zo mijn grijze massa te vergroten. De suggestie leek me absurd, maar de vriend in kwestie was bloedserieus en zwoor dat hij het kneepje uit een detectiveboek uit de reeks van San Antonio had. Het woord van een schrijver was voor mij meer waard dan welke kaars dan ook. Ik haastte me naar het plein, kocht een half dozijn doosjes lucifers en begon ter plekke aan het zwaveldieet. De kuur

¹¹ Algerijnse schrijver (ook toneel), die eerst in het Frans publiceerde en later in het Arabisch, 1929-1989. Hoewel zijn voornaam Yacine is en zijn achternaam Kateb, is hij bekend onder de naam “Kateb Yacine”.

duurde al meer dan een jaar toen Ghalmi me erop wees dat de schrijver van de reeks, Frédéric Dard, een grote grapjas was en dat het een bewijs was dat je een hersenmassa ter grootte van een speldenkop had als je in zijn grappen geloofde. Het heeft lang geduurd voordat ik erkende dat de aanbeveling van een meester van het formaat van San Antonio verkeerd zou kunnen zijn.

De cadetten waren verwoede lezers. In beide talen. Ze kenden net zo goed het werk van Abderrahman El Kawakibi¹² als dat van Maxime Gorki, Mark Twain of Colette, en lazen met dezelfde hevige begeerte alles wat ze maar in handen kregen, van kinderboeken tot klassieke romans. Lezen was onze voornaamste manier om te vluchten. Op die manier hoorden we van de wereld die ons ontbrak, van mensen met wie we ons graag hadden geïdentificeerd en van verre streken en beschavingen; we lazen over de oorlogen, drama's en uitwassen van een mensheid die zichzelf steeds weer ter discussie stelt; we kregen uitleg over de mechanismen van opkomst en ondergang; en het leerde ons beter te letten op de personen en gebeurtenissen waar een school als de onze geen aandacht aan hoefde te besteden. We hadden een drang om te leren, een drang om te leven en te bestaan, niet als rangnummers te boek te staan maar als individuen, met wat daarbij hoort aan gemoedstoestanden, verlangens, de wil om anders te zijn, om je anders te kleden, om anders te lopen in plaats van in de pas en allemaal hetzelfde uniform en hetzelfde kruis te dragen zonder onze situatie te kunnen bekijken of er een beslissing over te kunnen nemen. Lezen betekende voor ons het tegendeel van het voldongen feit; het betekende dat we de barrières konden slechten die ons van de anderen scheidden en die ons omringden; dat we de dwangbuis konden verpulveren die ons verlamde door ons ver van de simpele dingen van het dagelijks leven te houden. Naast de dringende behoefte om met de *buitenwereld* te communiceren, om op alle andere kinderen op de planeet te lijken, bleek onze leesijver ook een duidelijke manier om te bewijzen dat we, ondanks onze *afzondering*, in staat waren om de mensenwereld te begrijpen en ervan te dromen. Naarmate onze kennis zich ontwikkelde, wilden we steeds zo ver mogelijk gaan in onze zoektochten, zozeer dat het lezen, bijna zonder dat we het wisten, veranderde in een verwoede strijd, met wilde rivaliteiten en ongehoorde prestaties. Namelijk door degene die de meeste boeken in een week las, degene die zich door de dikste pil heen worstelde, en degene die de meeste citaten inventariseerde. Degenen met de beste prestaties op dat gebied werden net zo bewonderd als onze beste voetballers en wiskundigen. We hadden ieder een blocnote met een spiraal, waarin we de titel schreven van elk gelezen boek. Als een kaartenbak hielden

¹² Syrische filosoof, 1852-1902

we het bij, op de juiste manier geordend. Ik las destijds het liefst de boeken van de *Zes vrienden* door Paul-Jacques Bonzon, in de serie van de ‘Groene bibliotheek’. Ik was er zo gek op dat ik op mijn beurt begon met het schrijven van avonturen van de *Zeven bloedbroeders*, waar de hoofdpersonen van de door mij aanbeden schrijver bijna een-op-een in overgenomen waren, samen met hun hond. Op de kaft van mijn schriften tekende ik mijn helden in actie, met dreigende schaduwen, schreef er in vette letters mijn naam boven en de titel van het verhaal. Die laatste onderstreepte ik met rood, en onderaan zette ik de tekst ‘Blauwe bibliotheek’ bij wijze van uitgeverij. Ik was apetrots op mijn verhalen. Na een paar afleveringen had ik een zeker lezerspubliek. Mijn allereerste fan was Abdallah Sebbouh, een stevige knul van veertien, afkomstig uit Ghazaouet bij Tlemcen. Als zoon van een *chahid* was hij regelmatig het doelwit van agressie door een groepje kwajongens geleid door het neefje van een held van de Algerijnse revolutie. In die bende zaten ongeveer veertig cadetten, allemaal afkomstig uit dezelfde streek, die spontaan na de lessen bij elkaar kwamen om de klassenleiders last te bezorgen. De aanvoerder werd bewierookt, verafgood zelfs. Zijn ideeën waren aanzeggingen en zijn bevelen eerder veroordelingen zonder beroepsmogelijkheid. Hij haatte schurftige schapen en twijfelaars en voerde een onafgebroken oorlog tegen hen. Sebbouh zat in die laatste groep. Hij studeerde liever dan dat hij er op los leefde. Omdat hij had geweigerd bij de club te komen en loyaliteit aan de goeroe te zweren, werd hij dag en nacht vervolgd; hij had zijn welzijn slechts bij de gratie van lange verblijven diep in het bos. En daar las hij. Als een bezetene. Zijn boekje stond vol met namen van schrijvers en titels. Toen ik het op een dag doorbladerde, stuitte ik op mijn achternaam. Ik geloofde mijn ogen niet. Dat was te veel eer; het heeft me erg geroerd. Sebbouh vertrouwde me toen toe dat hij heel veel respect had voor mijn verhalen, dat hij me al in de gaten had op El Mechouar en dat hij er absoluut van overtuigd was dat ik een geboren schrijver was. Die jongen zou de *enige* cadet blijken die me tot het einde toe bleef aanmoedigen en steunen; anderen waren sceptisch of sarcastisch, maar leerden mijn verdienste kennen naarmate ik mij vestigde. Sebbouh had niet op de bevestiging gewacht, hij had geen seconde getwijfeld.

Voor mijn tweeëntwintigste verjaardag vond ik in mijn kistjes, bij wijze van verjaardagscadeau, twee pakjes sigaretten, een aansteker en een verjaardagskaart met als tekst enkele woorden die de auteur Pétrus Borel in 1845 schreef: “Vroeg of laat, misschien al snel, zal er een groot dichter opstaan die voortkomt uit twee tradities, uit twee edele culturen, uit de vruchtbare combinatie van de Arabier en de Galliër.” Onderaan de kaart was erbij geschreven: “Die dichter ben jij.” Getekend: Sebbouh. Dat was het eerste en een van de twee mooiste verjaardagscadeaus die ik ooit heb gekregen.

Zijn geloof in mijn literaire roeping was onwankelbaar. De obstakels die richting gaven aan mijn schrijversloopbaan waren onvoorspelbaar, de vijandigheden en strijdigheden talrijk; toch dook, iedere keer als ik het opgaf, Sebbouh weer uit het niets op om me er weer bovenop te helpen. Als een beschermengel; hij verdedigde me, zwoor bij mijn talent. Op geen enkel moment heeft hij getwijfeld; op geen enkel moment heeft hij me uit het oog verloren. Hij hield mijn overdenkingen en mijn uitweidingen bij, noteerde ze op de blanco pagina's van zijn boeken en plakte die dicht om ze te beschermen tegen indiscretie; hij beloofde me dat hij ze pas zou openen op de dag dat ik die literaire grootheid zou zijn die hij ronduit in me zag.

Toen we officier werden, gingen we ieder ons weegs. Hij had gekozen voor een carrière bij de paracommando's; ik hobbelde van de ene woestijn naar de andere; onze wegen kruisten elkaar niet, maar hij zorgde dat hij van mij hoorde en volgde van zeer dichtbij mijn beproevingen als versjesschrijver in een wereld van laarzen en ongeleide projectielen. Mij is verteld dat hij bij het verschijnen van mijn eerste novellebundel, *Houria*, een feestje bij hem thuis had georganiseerd. Hij was buiten zichzelf van plezier. Hij was trots op me en vergeleek alle recensies die in de pers over me verschenen. Later zou ik mijn boek *El Kahira* aan hem opdragen.

Het boek dat ons het meest had geroerd, was zonder twijfel *Allons z'enfants* van Yves Gibeau. Andere boeken hadden ook hun invloed op ons, zoals *Les Hauts Murs* van Auguste Le Breton, *Fabrik der Offiziere* van Hans Helmut Kirst, *Ora 25* van Virgil Gheorghiu, *L'Officier sans nom* van Guy des Cars, maar geen enkel boek kon in onze ogen *Allons z'enfants* evenaren. Alle cadetten hadden dat boek verslonden en vonden het hun lievelingsboek. Sommigen kenden hele hoofdstukken uit hun hoofd. Het was eigenlijk *ons verhaal* dat werd beschreven. We konden ons zonder enig probleem in het ene of het andere personage herkennen; de tegenslagen van de hoofdpersoon ondergingen we elke dag tot op de komma. Mijn vrienden zeiden me dat als ik de *Allons z'enfants* van onze jongensschool schreef, ons lijden eindelijk betekenis zou krijgen. Vandaag de dag, midden in de fundamentalistische oorlog, herinneren de oud-cadetten het zich, beseffen ze dat ze het tragische einde van het boek nog weten omdat velen van ons, de *weeskinderen van de vrijheidssrijd*, gedood zouden worden, sommigen onderweg of op straat vermoord, anderen dodelijk getroffen in de door weerwolven geteisterde maquis, daarmee hun eigen weeskinderen aan de ironie van het lot overlatend.

Er was nog een ander boek dat indruk op me heeft gemaakt; *De eenenveertigste*. De naam van de schrijver weet ik niet meer, maar het verhaal staat me nog levendig voor de geest. Het was het duistere verhaal van een romance tussen een Russische strijdster en een

vijandelijke gevangene; tegen het einde werd zij ertoe gebracht om hem om zeep te helpen zoals ze dat met veertig andere mannen voor hem ook had gedaan. Ik zal nooit dat schot vergeten dat me van top tot teen schokte doordat het de schedel van de gevangene verbrijzelde; en niet te vergeten diens val, en zijn oog – dat door de kogel was ontzet – bungelend tegen zijn wang. Die gruwelijke scène zou me 's nachts nog lang achtervolgen. Ik was zo getraumatiseerd door de gruweldaden in westerse romans dat ik mijn toevlucht nam tot de Arabische literatuur, die veel discreter en subtieler was; zo volgden Tewfik El Hakim¹³, Maarouf Ar-Roussafi¹⁴, Hafed Ibrahim¹⁵ en andere grote namen elkaar op. Het merendeel van hun werk ontging me; ik had niet genoeg kennis om alles te kunnen bevatten; toch verbluften enkele boeken van Taha Hussein¹⁶ me; ik werd me volledig bewust van het werkelijke belang van schrijvers. Ze behoorden niet tot de grote massa stervelingen. Voor mij waren het profeten, visionairs; de redders van de mensheid. Het viel me zwaar me een bestaan zonder hen voor te stellen. Met hun aangeboren talent verklaarden ze de wereld niet, nee, ze *beschaafden* haar. Meer dan ooit wilde ik daarbij horen, aan anderen geven wat zij aan mij gaven; een baken worden en de duisternis van verdwazing en dwaling trotseren. Ik stopte met mijn *Zeven bloedbroeders* om me op de klassieke wereldliteratuur te kunnen richten. Met Ghalmi samen besteedde ik het grootste deel van mijn tijd aan het van boven tot onder doorspitten van de schoolbibliotheek. Samen lazen we de boeken. Ghalmi was een wonderkind. Hij zat afgezonderd achterin de klas, opende zijn schooltas als laatste en ruimde die als eerste weer in als de pauzebel klonk. Als hij dan op het schoolplein stond, liet hij zijn gedachten malen terwijl hij in het rond liep. School deed hem niets; hij leerde zijn huiswerk niet. De dag voor het proefwerk, als wij onze maag in toom probeerden te houden, verdeed hij zijn tijd; maar dat weerhield hem er niet van om zonder enige moeite of inspanning de hoogste cijfers te halen. Hij was hoogbegaafd en keek uit naar het moment waarop hij meerderjarig zou worden, zodat hij kon stoppen met de militaire school en bij de theatergroep van Kateb Yacine kon gaan, die hij verafgoedde. Ik was twee jaar ouder. Op die voorsprong na ging hij me op alle fronten voorbij. Hij lag mijlenver op me voor. Hoewel hij ervoor waakte mijn geestelijk leider te zijn, beschouwde ik hem wel zo. Dat de Voorziener hem op mijn pad had gebracht, was vast geen onachtzaamheid. Hij liet me Jacques Brel waarderen, en

¹³ Egyptische schrijver, 1898-1987

¹⁴ Iraakse dichter, 1932-2005

¹⁵ Egyptische dichter, 1872-1932

¹⁶ Egyptische schrijver, 1889-1973

Bob Dylan, Sacco en Vanzetti¹⁷, Nazim Hikmet¹⁸, Martin Luther King en Abou Qasim Ach-Chabbi¹⁹, met een uitleg erbij van waar ze voor stonden, hun voortreffelijke inzet, waarom ze me tot in het diepst van mijn wezen wel *moesten* raken. We maakten naar goeddunken van de bibliotheek gebruik. Niemand stoorde ons; in tegendeel, men complimenteerde ons. Ghalmi was degene die mij de te lezen boeken voorschreef: *Schuld en boete* van Dostojevski, *Hoe het staal gehard werd* van Nicolaj Ostrovski, *De moeder* van Gorki, *Le proscrit* van Jules Vallès, de werken van Gibrane K. Gibrane²⁰ (in zowel Arabisch als Frans), Albert Camus, Malek Haddad, Driss Chraïbi²¹ – die we aanbaden –, Mouloud Mammeri²², Jean Giono²³, Thomas Mann totdat we letterlijk het bewustzijn verloren bij wat mijn favoriete schrijver zou worden: John Steinbeck. Elke keer was ik na het lezen even in extase, alsof ik een goddelijke maaltijd herkauwde. Dan was ik in de wolken. Ik op mijn beurt probeerde ook een tekst te baren. Met de pen omhoog en een voortijdige lozing rees het verlangen om te schrijven in me als een onbedwingbaar orgasme. Dat een leeg blaadje zich maar voor mijn ogen bloot mocht geven; vervolgens weerhield niets me er meer van om erover te heersen. Plotseling werd de hoofdletter opgezweept in een onstuimige branding, wierp de komma zich op als streling, de punt werd een kus. Mijn zinnen strengelden zich ineen in een onstuimig spel terwijl de inkt lekte op mijn omgekrulde muze. Hijgend, trillend, niet meer wetend door wie dat kwam – door een engel of door een kwelgeest – maakte ik een kindje bij iedere pagina die ik omsloeg.

Ik was net bezig met het verfijnen van een gedicht, in mijn eentje op de binnenplaats, toen er schaduwen over mijn schrift schoven. Ik richtte mijn hoofd op en zag een grote man die praalde met een stevige rossige snor, een dromerige glimlach en een strenge blik. Naast hem stonden een kleerkast die uit zijn kostuum leek te knappen en luitenant Neggaz, die de zeggenschap had over de leerlingen. Ik ging snel staan en sprong in de houding. De grote man schudde zijn hoofd, bekeek even mijn tamelijk goed in de was gezette laarzen en priemde zijn blik weer in mijn ogen alsof hij mijn gedachten wilde lezen. Zijn arm maakte een vage cirkelbeweging:

“Het plein is verlaten,” zei hij. “Waarom ben je niet bij je vrienden?”

¹⁷ Twee Italiaanse anarchistische immigranten in de Verenigde Staten die in 1920 werden opgepakt en op basis van twijfelachtig bewijs ter dood veroordeeld voor een gewapende overval. Het werd een politiek beladen proces; de affaire zou tot 1927 duren.

¹⁸ Turkse dichter met communistisch gedachtegoed, 1901-1963. Werd veroordeeld omdat zijn gedichten de Turkse mariniers tot muiterij zouden aanzetten.

¹⁹ Tunesische dichter, 1909-1934. Wordt beschouwd als ‘dichter des vaderlands’. Enkele strofes van een van zijn gedichten zijn opgenomen in het Tunesische volkslied.

²⁰ Libanese schrijver 1883-1931

²¹ Marokkaanse schrijver, 1926-.

²² Algerijnse schrijver, antropoloog en taalkundige, 1917-1989.

²³ Franse schrijver, 1895-1970.

“Dit is onze dichter,” legde luitenant Neggaz met een verkrampde stem uit. “Hij zondert zich graag af om te schrijven.”

De grote man hief bewonderend een wenkbrauw en bracht mijmerend uit: “Een dichter in ons midden, dat is toch fantastisch?”

“Laat hem je tekst eens zien,” moedigde de officier me aan. Hij was zichtbaar niet op zijn gemak met de bezoeker.

De snor onderbrak hem. “Nee, het is misschien een liefdesvers. Dat zou indiscreet van ons zijn.” Vervolgens groette hij me met een onmerkbaar gebaar, aaide me over de bol, maakte zich klaar om weer weg te lopen, en zei me plechtstatig: “Sorry dat we je hebben gestoord. Er is geen groter ongemak dan de voortgang van iemands inspiratie te verstoren. Ga vooral door met schrijven. Ik zou graag eens wat van je lezen.”

Het bleek president Houari Boumediene²⁴.

Het staatshoofd kwam van tijd tot tijd langs op onze school. Onaangekondigd. Hij kwam zonder hoorngeschal aanwaaien, met alleen een lijfwacht of zijn adjudant, parkeerde zijn auto bij de politiepost, verbood de dienstdoende officier om hem aan te kondigen en met afgemeten pas, zijn handen op de rug en onderzoekende ogen ging hij over tot zijn ronde langs de officiersmesses. Hij inspecteerde de slaapvertrekken, de klassen, de speelterreinen, de keukens; hij sprak soms met cadetten, stelde hen gedetailleerde vragen over de kwaliteit van het onderwijs, de staf, het sportprogramma of de culturele activiteiten, hief een wenkbrauw of glimlachte, al naargelang het antwoord en vervolgde dan zijn weg. Houari Boumediene paste persoonlijk op onze school; hij had al zijn hoop erop gevestigd. Voor hem waren wij de aflossing van de wacht, de *echte*, de generatie die de natie stabiliteit kon garanderen en de verworvenheden van de revolutie kon bewaren. Je hoefde maar te kijken naar de genegenheid en het vertrouwen dat hij jegens ons koesterde, om af te kunnen leiden hoe hij stond te trappelen om de fakkel aan ons over te dragen. Bij de prijsuitreiking aan het einde van het schooljaar, die hij traditioneel voorzat, verklaarde hij tegenover ons: “Jullie zijn het Algerije van morgen. Ik weet dat jullie in staat zijn om alle problemen op te lossen.”

Het was te vroeg voor een eerbetoon...

Het eerbetoon zou later komen, in de vorm van bloemen op de graven van de beloftes die gevelde waren door scherpe waanzin en brutale leuzen.

9.

²⁴ President van Algerije in de periode 1965-1978.

De bus ruiste over het asfalt. Het was mooi weer en de smetteloze hemel was in zonlicht gedompeld. We gingen met verlof; twee weken om te feesten en ons weer op te laden.

Ikhlef schitterde in zijn glimmende uniform. Het had een eeuwigheid geduurd voor hij klaar was met aankleden. Hij wist dat hij een mooie jongen was en maakte daar misbruik van. Het meisje op de stoel naast hem deed alsof ze het landschap bestudeerde. In werkelijkheid volgde ze de weerspiegeling van mijn vriend in het raam, en die kwast van een vriend van me begon ervan te wiebelen. Voor ons maakte een oudje het zich moeilijk door een muitende tulband om zijn kale, eivormige hoofd te wikkelen. Een boer die tussen twee vormeloze mandjes ingeklemd zat, stak zijn vinger in zijn mond, kreeg het beetje pruimtabak te pakken dat onder zijn lip zat en met een voldane knip van zijn vingers schoot hij het de berm in. De chauffeur had zorgen. Hij was zo dik dat zijn buik zich over de helft van het stuur vloeide. Hij vertelde zijn levensverhaal aan een uitgemergelde conducteur die ermee volstond onwillekeurig zijn kin te schudden.

Het werd middag. We zouden spoedig bij het tunneltje van Blida aankomen; de bus kwam uit op de laan waar de stad om bekend stond, een lange laan met twee rijbanen, van elkaar gescheiden door een reeks rozenstruiken die met een ongekennde toewijding werden verzorgd. We stapten op het plein uit. De passagiers gingen uiteen. Het meisje wachtte in deabri op een teken van Ikhlef; maar wij waren van tweeën een; met spijt zag ze ons in de massa verdwijnen.

De boemeltrein van Algiers naar Oran werd verwacht tegen negen uur 's avonds; we hadden genoeg tijd om wat rond te zwerven in de stad. We ontmoetten cadetten die met cadeaus liepen te zeulen, en anderen die aan de rand van de louche wijken liepen te aarzelen tussen het risico om door de marechaussee te worden tegengehouden en de ontembare behoefte om, hoe onbeduidend en kortstondig ook, een beetje troost te vinden bij de ouder wordende hoeren in het bordeel op de hoek.

De plek had de naam een onveilige buurt te zijn, gecamoufleerd door een doolhof aan straatjes die naar urine en nepwijn stonken. Duistere pooiers heersten er zonder vrees, de alpinopet over de ogen, de hand onder hun ceintuur, klaar om hun scheermes te trekken. De huizen van plezier waren echte schuilplaatsen voor schurken uit lang vervlogen tijden. Karig verlicht door rode reclameborden verschansten vrouwen zich achter smerige toonbankjes waar tegen woekerprijzen paardenpis en beschimmelde amandelen werden verkocht. De pachtster dreef haar zaak met grote vastberadenheid en vloekte met de kracht van een ontploffing. Verspreid over een kapotte bank verveelden de prostituees zich onder hun

weerzinwekkende pruiken terwijl hun vetrollen aan de zijanten uitpuilden. Hun ongepaste make-up veranderde nauwelijks iets aan hun lelijkheid; ze rookten en kankerden als wilden. Bovendien stalen ze.

We vroegen onze vrienden om hun plan te laten schieten en met ons mee te gaan naar de bioscoop. Na de film gingen we etalages kijken en meisjes plagen. De avond overviel ons op een moment dat we zaten te suffen. Het was tijd om terug naar het station te gaan. We besloten eerst wat te gaan gebruiken. Er was een fatsoenlijke gaarkeuken in de oude stad. Voor 1,75 dinar kreeg je daar een enorme omelet met *merguez* en een frisje. We aten smakelijk, bestelden een boterhammetje voor onderweg en haastten ons naar het perron.

Een patrouille van de marechaussee, in het wit en met de wapenstok duidelijk zichtbaar, paradeerde door de stationshal. De mannen controleerden de papieren van de soldaten en pakten degenen op die ze lichtelijk dronken achtten. De commandant, een gedrongen dikbuikje, sloofde zich enorm uit voor de stationstunnel, verkwikt als hij was door enkele aanwezige jongedames.

Hij trok een wenkbrauw op toen hij me in het oog kreeg. Nieuwsgierig naar mijn bril met montuur die sommigen onconventioneel en onreglementair vonden, kwam hij naar me toe en vroeg: “Je denkt zeker dat je in Chicago bent?”

“Waar ligt dat?”

Mijn toon deed hem een stap achteruitdeinzen. Dat gaf hem de gelegenheid om zijn riem goed te doen en een tweede aanval te doen: “Denk je dat je slim bent?”

“Intelligent, ja.”

“Wat wilt u van ons,” kwam Ikhlef, de discussie beu, tussenbeide. “We voldoen aan de regels. We zijn met verlof, verpest het niet voor ons.”

“Ik had het niet tegen jou.”

“Als u zich richt tot één cadet, spreekt u ze allemaal aan,” merkte Ikhlef op terwijl hij veelbetekenend aan het uiteinde van zijn baret trok.

“Laat maar, chef,” zei een van de soldaten in het oor van zijn meerdere. “Die misbaksels hier zijn van die probleemtypes.” De korporaal stond te trappelen op zijn plaats, dreigde ons met zijn vinger om zijn gezicht te redden en verdween toen.

De trein had twee uur vertraging en zat barstensvol. We stortten ons erin na veel acrobatentoeren en moesten genoeg nemen met een vlaagje lucht in een volgepakte gang. Vanaf El Asnam was het gewoel over. We konden een plekje innemen in een door uitwasemingen en klamme-sokkenwalm vervuilde coupé. Twee mannen sliepen met hun mond open in het bagagerek. Aan het eind trok een duistere dronkaard die tegen het raam

geplet was heimelijk een zuur gezicht, het gelaat overdekt met sporen van glasscherven. Zijn glinsterende ogen wensten ons meteen al naar de duivel; hij zou wel iets tegen uniformen hebben. Zijn colbert zat vol braakselvlekken en op zijn knieën had hij een versleten schooltas die werd beschermd door een vuist met daaraan een grote ring met een doodshoofd. Hij vond onze inmenging niet leuk en kroop weg in zijn hoek om ons stiekem in de gaten te houden. Zijn adem stonk naar alcohol.

Tegenover me zat een *roumi*, die me bestudeerde met een ondoorgrondelijke glimlach over zijn lippen. “Mooie tuniek heb je aan,” vleide hij.

“Dank u.”

De dronkaard in de hoek werd onrustig. “Pas op zijn idiote vragen, jochie. Het is vast en zeker een spion,” bracht hij in het Arabisch uit.

Met een “Ik heet Robert Clark,” stelde de *roumi* zich zonder poespas voor. “Ik ben leraar Engels in Azazga.”

“Bent u Engels?”

“Amerikaan.”

Bij dat woord gingen de haren van de dronkaard recht overeind staan. Waakzaam en achterdochtig richtte hij zich opeens op: “Een imperialist! En dat loopt onaangelijnd over het platteland...”

“Jullie zijn te jong om soldaat te kunnen zijn,” vervolgde de Amerikaan.

“We zijn cadetten,” legde Ikhlef uit.

“Zoiets dacht ik al. Ik ben op weg naar de Sahara. Ik heb vrienden in Béchar.”

“Vrienden, mijn reet!” gromde de dronkaard in het Arabisch. “Vraag hem waarom ze die arme zwarte drommels lynchen na ze eeuwenlang te hebben uitgewrongen. Vraag hem hoeveel slaven de oversteek over de oceaan overleefden, omdat ze als ansjovis in een door ratten overspoeld scheepsruim opeengepakt zaten. Vraag hem wat er van jou over zou blijven als je in zijn gebied zou belanden, met je niet compleet blanke huid, in plaats van hem lief aan te kijken. Dát zijn de vragen die je moet stellen.”

“Vraag het hem zelf.”

Trillend van wrok spande de dronkaard zijn kaken. Zijn bloeddoorlopen ogen probeerden vergeefs mijn blik te doen afwenden. Hij liet vermoeid een oprisping ontsnappen en kroop weer in zijn schulp. “Allemaal verraders,” bromde hij nog.

De Amerikaan glimlachte. Hij had door dat de dronkelap het op hem had voorzien, maar deed alsof hij het niet begreep. “De mensen in het zuiden zijn extreem vriendelijk en

goedmoedig,” zei hij. “Het is heerlijk om je te laten gaan in de oases van Taghit, Igli, Kerzaz en Kenadsa.”

Kenadsa... daarover heb ik het gehad tegen mijn vrienden, ik heb het bezongen in mijn boeken, maar toch weet ik eigenlijk niet veel van het dorpje. Ik weet alleen dat het bijna duizend jaar oud is, dat het versterkte dorp aan het inzakken is na acht eeuwen geschiedenis en veertig jaar vergetelheid en dat duisternis het dorp omsingelt zodra de zon zich achter de *barkhane* terugtrekt, zoals opium de geest verdooft. Het dorpje was getuige van mijn geboorte, maandag 10 januari 1955. Sindsdien is het een hersenschim die als een schaduw met me meegaat en me bij de arm vastpakt bij elke poging om ervandoor te gaan; de legende die met me flirt als er geen andere stemmen om me heen zijn. Op dertig kilometer ten westen van Béchar weigert het verscheurde plaatsje zich te gedragen als een afgedankt steenkolendorpje. Het was het eerste dorp met elektriciteit in Algerije en lang voor de komst van de *roumi* beschouwde het zich als de onneembare uitkijkpost over de zand- en steenvlaktes, als de ophaalbrug van de Grote Sahara. Ik behoor tot de stam van de Doui Menia, een geslacht van spreukendichters, verdienstelijke ruiters en fantastische minnaars dat net zo bedreven was in het hanteren van woord en zwaard als in het maken van een kind. Van bovenop onze rijdieren met hun zilveren manen hielden we stand tegen stormen en sultans. We namen van de varanen hun doorluchtigheid over, de onverstoorbaarheid van de schorpioenen, de behendigheid van de moeflons en de sierlijkheid van de gazellen. Als spinnen in het web middenin de hitte lieten we karavaans in de val lopen met een gemak alsof het alledaagse vliegjes waren... Maar als de maan op zijn volst is, kan hij alleen maar afnemen. De oproepen tot gevecht en tot bliksemsnelle *razzia's*, het gezang van artillerievuur en onze onversaagde kracht, al die tekenen van onze ononderworpen macht bestaan niet meer. Tegenwoordig hebben we slechts nog melancholie uitstaan; de muffe lucht van onze vesting heeft een grafzweem en de ruïnes van onze stadswallen hebben de ruïne van ons welzijn meegesleept. Ik ben dus wat te laat op de wereld gekomen, met, weliswaar, mijn dichtertalent en mijn muzikale aanleg, maar ik heb koninkrijk noch zwaard om bijeen te sprokkelen, behalve misschien de diepgewortelde weigering om me te schikken in de onbeduidendheid waarin het lot mij probeert te dwingen.

Ik herinner me Kenadsa niet. Zo ver als mijn bakens reiken, lukt het me slechts om wat vlekken in zwart-wit te husselen, al net zo ongrijpbaar als een goocheltruc: het uitgeputte gezicht van tante Bahria, haar hand op mijn kuif en de lelijke muren van het consultatiebureau; een steil paadje dat een binnenplaats in kronkelde waar een man op me

wachtte, een schaar onder het schort, om me te besnijden; en, tussen twee wulpse wervelwinden, het langzaam vervagende silhouet van opa...

“Ik ben geboren in Kenadsa.”

“Wat een geluk voor je, en wat een mooi toeval voor mij!”

“Ik zat op de *zawija* van Sidi Abderrahmane²⁵.”

“Dan ben je dus van adel?!” riep hij misleid uit.

“Adel heeft niets te maken met klassen of kasten,” onderwees ik. “Het zit in de mens zelf, meneer. De mens wordt edel geboren; pas daarna, als hij op het verkeerde pad raakt, verliest hij die status. Adel zit in de manier waarop je naar anderen kijkt. Vulgariteit ook. Moedig of eerlijk of fatsoenlijk zijn, dat is adel. Slecht of lui zijn of de boel bedriegen, dat is geen adel.”

“En je bent nog filosoof ook.”

“Hij is schrijver,” fluisterde Ikhlef trots.

“Is het echt?”

“Nou ja, ik heb nog niets uitgebracht, maar ik schrijf.”

“Nou, veel geluk daarmee dan! Het is een genot je te kennen. Ik hoop dat we in Kenadsa verder kunnen praten.”

“Jammer genoeg niet, meneer Clark. Ik woon sinds de onafhankelijkheid in Oran. Ik weet helemaal niets van de Saoura-vallei.”

“Dat is jammer.”

“Welja, vertel hem rustig je levensverhaal,” kefte de dronkaard. “Zie je niet dat hij een spion is?”

Robert Clark was verbluft door onze Sahara. Hij vertelde ons erover tot aan Tlelat, waar hij moest overstappen naar het verre Zuiden. We wisselden adressen uit en beloofden elkaar te schrijven... in het Engels. We zouden woord houden.

Het was nog donker toen de trein door middel van fluitsignalen Oran begroette. Ikhlef stelde voor om in een cafeetje aan rue Marceau te gaan ontbijten. We gingen aan een tafeltje bij het grote raam zitten. De vroege vogels spoedden zich al naar hun dwangarbeid; hier en daar begonnen de auto's te ronken; het gekras van afgedragen schoenen nam geleidelijk bezit van de straten; in een oogwenk dromden massa's samen bij de bushaltes. Ikhlef hield er niet van om zijn oom 's ochtends vroeg te storen. Hij wachtte op de zonsopkomst. En ik had geen

²⁵ 1715-1793, oprichter van de Rahmania, een religieuze beweging in de regio Kabylie

haast. Aan mijn croissantje knabbelend, probeerde ik niet al te veel te denken aan Petit-Lac; dat verstoorde mijn vreugde om het weerzien met mijn familie.

De zon verhitte de daken van de gebouwen; de straat werd steeds lichter. Ikhlef legde wat kleingeld op de tafel en stond op. Nadat we hadden afgesproken dat we elkaar om drie uur op place Émir-Abdelkader zouden ontmoeten, splitsten we ons op.

Ik ging te voet naar Petit-Lac. Ik hield ervan om door de stad te lopen, alles terug te zien wat ik had moeten missen in Koléa en mijn bakens en reflexen van weleer terug te vinden. Zo te zien was er niets veranderd. Oran leek zich af te vragen waar het dat soldaatje van vijftien jaar dat de stad zo goed leek te kennen, eerder had gezien. Mijn silhouet riep wel herinneringen op, maar de rest bracht de stad in verwarring. Ik ben het, Mohammed. Weet je dat niet meer? Ik ben dat jongetje dat altijd liep te lanterfanten in Sidi-Lahouari, bij place Sidi-Blel en place de Saint-Eugène, dat jongetje dat alle omwegen en kortere routes, pleinen en doodlopende steegjes kende, elk plantsoen en elke vuilnisbelt, iedere steen en iedere ruïne in de buurt uit zijn hoofd; dat jongetje dat net zo lief bij een taxichauffeur stond te kijken die zijn krik gebruikte, als bij een schilder die gevels van huizen aan het kalken was; dat jongetje dat gefascineerd was door zowel de holle frasen van kwakzalvers, als door de behendigheid waarmee ze het geld van naïevelingen wisten binnen te hengelen; dat jongetje dat graag op de stoep tegenover de reizende kapper ging zitten om hem te observeren terwijl die de hoofden van haveloze kleuters schoor voor een kom rijst; dat jongetje dat, soms uitgeput door zijn eenzame omzwervingen, belletje trok om dan snel in het gedrang te verdwijnen...

Oran was er niet helemaal zeker van, maar mijn schaduw kwam de stad wel bekend voor.

Ik nam de kortste weg om de onpure buurt El Hamri en de christelijke begraafplaats te omzeilen. In de buurt van place Victor-Hugo kocht ik een hoofddoek en een flesje parfum voor mijn moeder, een plastic pop voor mijn zussen, strips voor mijn broers en zakjes met snoep. Ik wist nooit wat ik aan Abdeslam moest geven; zijn zwakzinnigheid werd zo langzamerhand een doelwit voor de wreedheid van kwajongens. Hij kon zich niet verdedigen, hinkte slechts zwaaiend met zijn armen voor de meute heen en weer. Mijn hele vakantie bleef ik achter hem aan hollen van een huis naar een kraampje en van een braakliggend terrein naar een achterbuurt, maar kon hem niet bijhouden. Onvermoeibaar begon hij 's ochtends, aangekleed, te wandelen en kwam dan 's avonds naakt terug, slechts bedekt door een sjofele jas die hij uit een vuilnisbak had gevist, zijn gezicht verbrand door de zon, zijn ogen rooddoorlopen, zijn mond vol schuim. Nu eens had hij zijn been tegen een steen gestoten, dan weer was hij met zijn hoofd tegen een knuppel aangelopen. Teruggetrokken in zijn eigen

wereldje wierp hij ons verwrongen grijnzen toe of bedolf ons onder onsamenhangende verwensing, totdat hij in slaap viel. 's Nachts kletste hij onafgebroken met onzichtbare gesprekspartners, en wees hen aan terwijl hij met zijn linkerarm schommelde alsof daar een zuigeling in lag. Als middelpunt van zijn dwangvoorstellingen zwierf hij overdag rond, spookachtig en geobsedeerd, alleen en onbehulpzaam, als slachtoffer van waanzin, met zijn haar in staat van opwinding, met dampende oksels, en met door de straten ontvelde voeten. Soms was hij wekenlang verdwenen; wij kamden dan met de stofkam alle politiebureaus, ziekenhuizen, EHBO-posten en het lijkenhuis uit, omdat we bij ieder uitstapje er weer van overtuigd waren dat hij door onheil was overmeesterd. Hij leek wel bezeten. Bepaalde roddeltantes zwoeren op de Koran dat ze deze of gene *djinn* hadden gezien in zijn verwrongen blik, bewierookten ons huis met rottend hars, stopten onze muren vol met amuletten, verborgen behekste valstrikken waarop vrome godsdienstige verzen stonden onder onze bedden; anderen wezen ons overdreven op het gevaar dat in hem school en spoorden ons aan om onze patiënt aan de goede zorgen van een door hun hooggeëerde wonderdokter toe te vertrouwen. Gekweld en in het nauw gedwongen hebben we hem opgesloten in het graf van diverse beschermheiligen, aan gevaarlijke exorcisten overgeleverd, en noch de bezweringen, noch de aftreksels van de kruidenvrouwtjes, noch de door de psychiaters voorgeschreven therapie brachten hem het einde van zijn kwelling.

Ik vroeg me af hoe het met hem ging. Wat voor vakantie zou het gaan worden? Een voorgevoel waarschuwde me dat alleen de doden de kans hebben om voorgoed de grond te voelen; schipbreukelingen klampen zich aan hun wrakstukken vast om de storm beter te kunnen doorstaan; maar ondanks hun hoop blijft het een strijd met onbekende afloop.

Die ochtend maakte mijn wijk dezelfde verbolgen indruk; hij leek niet van zins om Gods water over Gods akker te laten lopen. Gebouw C bleef in zijn aftakeling steken; de gevel schilferde met stroken tegelijk af. Ik trof niemand thuis. Ik kreeg een zere vuist van het tegen de deur bonken. Een buurman vertelde me dat drie weken eerder de politie mijn familie en onze spullen het huis uit had gezet.

“Je moeder is bij je oom M’birik.”

Daar was ze inderdaad, in een of ander achterafstraatje. In een garage van twaalf vierkante meter. Onze spullen lagen overal op hoopjes op de grond.

“Je vader heeft de huur niet betaald,” legde mijn oom uit.

Ik begreep het niet. Ik zag mijn moeder en mijn broers en zussen die samengepakt zaten op de boel, ik zag de uitgeslagen muren, de spinnenwebben in de hoeken; ik dacht een

soort sarcastische lach te voelen in het gegons dat tussen mijn slapen opborrelde; houdt het dan nooit op?

Ik omhelsde mijn moeder niet; de golven van haar afgestomptheid zorgden dat er een gespannen sfeer om haar en haar misère hing. Er stond een glazen muur tussen ons in; we konden elkaar zien, maar elkaar niet aanraken. Geen van tweeën deden we een stap naar de ander toe. Onze stilte sprak boekdelen; getergde ogen zijn intenser dan bittere woorden.

Omdat bezoekruimtes me altijd een diep gevoel van terneergeslagenheid bezorgden, heb ik de cadeaus op de stoep achtergelaten en een stap achteruit gedaan, maar het voelde alsof ik daarmee een kilometer terugging. Mijn oom M'birik wilde zijn hand op mijn schouder leggen, maar die kon ik ontwijken. Ik wist niet hoe ik met zijn medelijden om moest gaan. Wilde hij daarmee een snaar raken, of een traan onderdrukken? Een lid van de Doui Menia huilt niet als hij pijn heeft – of beter gezegd: huilt niet als hij lijdt – want dat leidt nergens toe. Mijn oom wist dat. Zelf had hij ook geen schoon geweten; hij had ons een kamer kunnen verhuren in plaats van ons in een muizenhol te stoppen dat naar afgewerkte olie stonk met, bij wijze van ingang, een lelijk rolluik dat op de straat uitkwam, waardoor onze teloorgang genadeloos duidelijk was voor de voorbijgangers.

Ik had geen pijn, en ik leed ook niet; ik was woedend, maar waardig woedend, gereserveerd; de woede van een kwajongen die weet dat dit niet zijn laatste verrassing was.

Zouden we onbewust een praalgraf hebben ontheiligd of door een behekste greppel zijn gelopen?

Mijn woede kwam voort uit mijn onvermogen om bij dit soort vragen een maas te vinden waar ik me doorheen zou kunnen wurmen.

Ik nam de eerste bus om verhaal te gaan halen bij mijn vader. Terstond. Nadat de woede was weggeëbd, zou ik het lef niet meer hebben gehad om mijn hoofd voor zijn neus omhoog te gooien.

In de wijk Choupot leek de villa onbewoond; het prieel was aan het weggroten, de druiventrossen bedierven als lijken aan een galg, de twee citroenbomen leenden hun takken aan de krijgstactiek van de spinnen, het bloemenbedje was overgeleverd aan het vandalisme van het onkruid; mijn vroegere koninkrijk was zijn status kwijt...

Tayeb, een broer van mijn vader, dook uiteindelijk op, met een stok in zijn hand. “Sorry, ik dacht dat een doerak met de bel aan het spelen was om me boos te krijgen en er dan snel vandoor te gaan.” Hij omhelsde me, duwde me weg en drukte me toen weer tegen zich aan. Zijn omhelzing was oprecht; het raakte zijn ziel. Hij kon ons brandmerk maar moeilijk verdragen en nam het zichzelf kwalijk dat hij er niets aan kon doen. Wat kon hij, een zwakke

oude man, anders dan op het huis passen zolang mijn vader zich ergens anders tegoed deed? Als je maar nauwelijks een touwtje hebt om je broek op te houden en de schaduw van een boom om je gezicht te verbergen, hoef je je niet te verontschuldigen; oom Tayeb kon alleen zijn ogen afwenden en zijn handen op zijn dijen slaan van ontstentenis.

Toch had deze oude soldaat van de 22^e compagnie van Immouzer-Marmoucha²⁶ allerlei bloedstollende dingen meegemaakt: in 1923 door onachtzaamheid gerecruteerd, in 1933 gewond geraakt, overladen met medailles en littekens. Hij had meegedaan aan de expedities tegen het opstandige Rif voordat hij deserteerde en zich vrijwillig aan de Spaanse kant aansloot bij de broedermoorden, waar hij van terugkeerde met officiersbiezen en een verschrikkelijk geheim.

Hij was nooit naar school geweest; hij had alles met vallen en opstaan in het veld geleerd. Als afgestudeerde aan de school van modderige loopgraven en leven in afzondering, was hij doorwrocht, een idealist aan de rand van het nirwana, eigenlijk een enorme dromer. Hij sprak over alles, behalve over zichzelf. Zijn verleden, waarin hem schijnbaar nooit iets was gelukt, sleepte achter hem aan als een smadelijk gebrek. Na de overwinning van Franco was hij in rook opgegaan. De stam had hem als vermist opgegeven en na het verstrijken van jaren van radiostilte werd hij doodverklaard en het boek gesloten. Door stom toeval ontdekte mijn vader hem in 1965 in de buurt van Tiaret, waar hij herder was, in dienst van een veehouder. Niemand zou ooit te weten komen hoe hij daar was terechtgekomen.

Mijn oom deelde een tweekamerdienstwoning met zijn zus Milouda, achter het kippenhok. Voor El Mechouar vond ik het leuk als hij op het bordes zat, met zijn zakradiootje tegen zijn oor. Hij ving het wereldnieuws smachtend op; de menselijke ellende haalde de wonden van zijn huid en van zijn herinneringen open. Toen hij hoorde dat ik naar de militaire jongensschool ging, kreeg hij zowat een beroerte. Hij was meer op mij gesteld dan op zijn andere neefjes, sprak op een volwassen manier met me over broederlijke schoonheid, over de noodzaak om een schoon geweten te hebben. Ik was waarschijnlijk zijn enige vriend. De zestig jaar leeftijdsverschil tussen ons brachten ons meer dan alleen een verstandhouding. Nooit heb ik hem iemand zien omhelzen op de manier waarop hij dat bij mij deed.

Toen hij me wegduwde om me goed te kunnen opnemen, sprongen de tranen in zijn ogen; daarom haastte hij zich om me weer tegen zich aan te drukken. Hij vertelde me dat mijn vader wist van onze uitzetting uit Petit-Lac en dat die op het punt stond om het probleem op te lossen. De goede wil van mijn vader liet me ongeroerd. Mijn oom pakte mijn hand en vroeg

²⁶ Ten tijde van de Rifoorlog in Marokko (1919-1926)

me om naast hem op het bordes te komen zitten. Net als vroeger. Zijn verlegen blik moest de mijne weerstaan toen hij zijn hoofd weer oprichtte.

Hij zei me: “Ik ben het niet gewend om mensen te smeken, maar voor een keer zou ik graag willen dat je me iets belooft waar ik je aan zal houden: *neem het hem niet kwalijk*. Dat is moeilijk te beloven, dat weet ik, maar desondanks verwacht ik het toch van je. Neem het je vader nooit, *nooit* kwalijk. Het is een ongelukkige man. Hij heeft geen geluk gehad, met ons niet en met zijn vrienden ook niet. Hij verloor zijn moeder op een leeftijd dat je er flink door geraakt wordt; hij zoekt nog steeds liefde maar vindt haar nergens. Op twaalfjarige leeftijd ploeterde hij in de steenkolenmijn, in Kenadsa, om centen bijelkaar te sprokkelen waarmee hij een beetje genegenheid hoopte te kunnen kopen bij een vader die dat niet leek te hebben. Onze vader was niet streng, het wás toen gewoon zo. Hebzucht verhardt dan wel het hart, maar door hongersnood raakt het versteend. In die tijd woedden schaarste en epidemieën. Je vader voelde zich verplicht om die te verslaan. Hij was nog geen zestien toen hij de familie bij elkaar ging zoeken die vanwege armoede en wrok verspreid was over de uitgestrekte zand- en steenvlaktes. Hij had het familiegevoel. Hij rekende erop dat zijn familie de gevoelsbanden weer zou aanhalen. Hij heeft zich afgebeuld door tegen de klippen op te lopen om dichterbij de hemel te komen en het respect te krijgen dat hem ontbrak en dat wij allen – zonder uitzondering – weigerden aan hem te verkwisten. Omdat hij er zeker van was dat hij bij zijn familie alleen ondankbaarheid en vijandschap zou oogsten, beproefde hij zijn geluk bij de vrouwen. In elk van hen zocht hij zijn moeder, snap je dat? Hij heeft zijn hele geloof op jouw moeder ingezet, en door onachtzaamheid heeft je moeder de vruchten van zijn investeringen in haar niet weten te plukken. Toen heeft hij zijn toevlucht genomen tot de eerste vrouw die hem een glimlach toewierp. Je vader zou een arm opofferen voor een glimlach, en allebei voor een schijnliefde. Dat zeg ik om aan te geven hoe groot zijn ellende was. Geloof niet dat hij is waar hij is. Hij denkt elke nacht aan jullie, en elke dag probeert hij jullie te vergeten. Hij is zich bewust van de pijn die hij jullie aandoet en hij kan er niets aan doen. Het is sterker dan hijzelf. Dat pleit hem niet vrij, maar op sommige punten is het een verklaring. Dat ik je dit vertel, is omdat je een uiterst goede jongen bent. Wees niet boos op hem. Haat is de misdadigste van alle relaties: je bed wordt erdoor bezaaid met brandnetels, je hoofdkussen geïmpregneerd met slapeloosheid, en door je slaperigheid maakt die haat zich meester van je gedachten; het duurt even voordat je weer de controle over jezelf hebt, maar je zit al in het vagevuur. God heeft de mens naar zijn evenbeeld geschapen opdat de mens leert vergeven. Begrijp je me, jongen, belooft je dat?”

In mijn roman *Double Blanc* schreef ik: *‘Heel lang geleden aanbad ik een man. Een goede man. Hij was aangenaam zoals witbrood, en als hij me op zijn knieën hees, was ik in de wolken. Ik ben vergeten wat voor kleur ogen hij had, hoe zijn lichaam rook; ik ben alles vergeten, tot en met zijn gezicht, maar ik herinner me ieder woord dat hij sprak. Hij wist over alles wel ‘toevallig’ iets te melden. Hij slaagde erin me te laten geloven in wat hij geloofde. Misschien was hij een heilige. Hij was ervan overtuigd dat de mens, met een beetje bescheidenheid, de zeeën en de walvissen zou overleven. Het zat hem erg dwars om hen datgene ver weg te zien zoeken wat binnen handbereik lag... Juist omdat hij de wereld zo wilde veranderen, is hij dood, want hij was de enige die niet was veranderd.’*

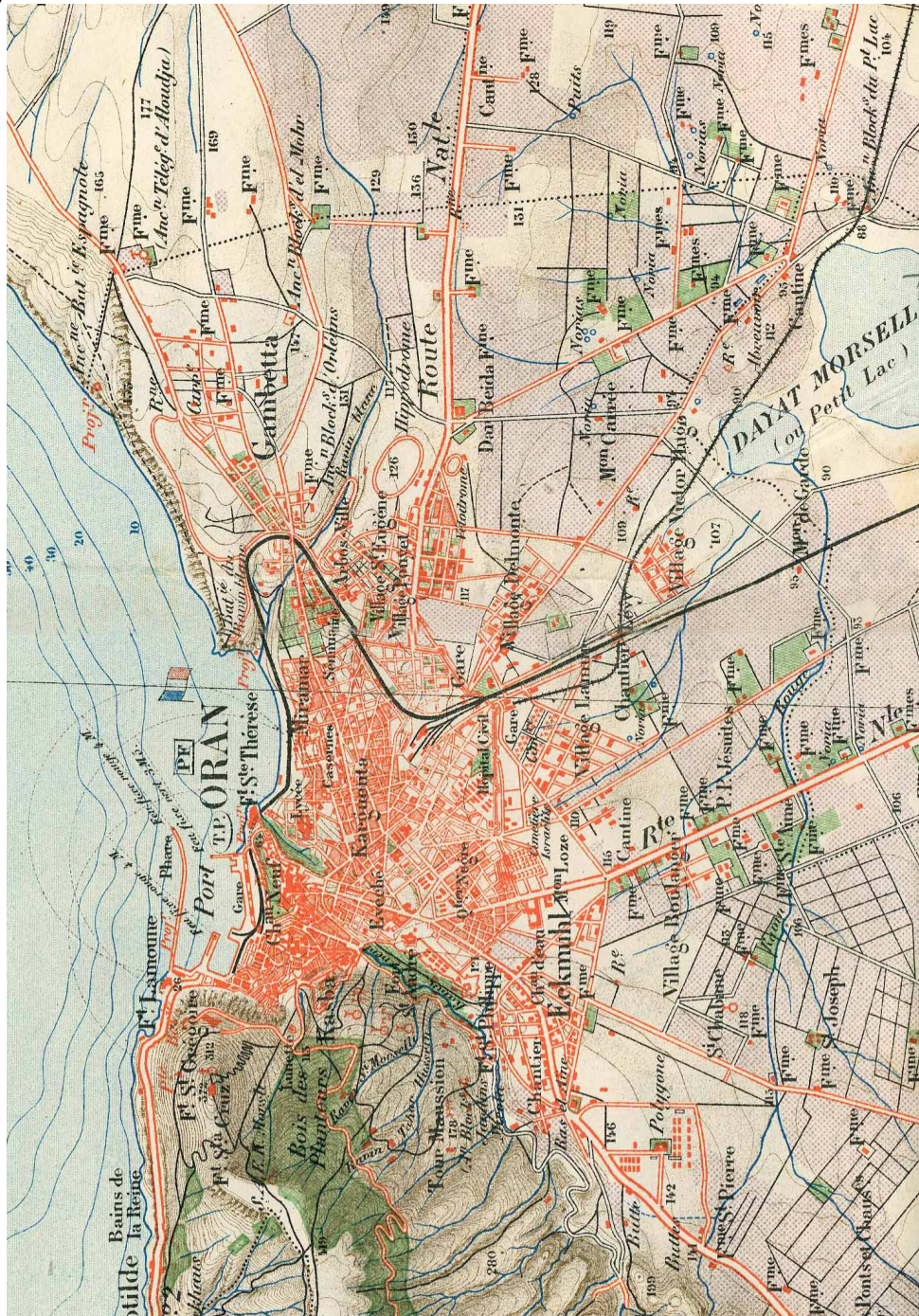
Die man, dat was mijn oom Tayeb.

Na onze uitzetting uit Petit-Lac kreeg mijn familie een nieuw stekje in een dienstwoning op het militaire complex Dar Beïda. Twee jaar later werd ons gebouw toegewezen aan een onderdeel van de nationale politie – het toeval wilde dat ik de gebruikelijke formaliteiten om een trouwvergunning te krijgen, vervulde in de kamer waar ik eerst had geslapen, maar die nu was omgebouwd tot een overheidskantoor. We werden tijdelijk overgebracht naar een ander gebouw op hetzelfde complex. Elke avond kwam ik terug met mijn kleding onder het bloed en een in elkaar getimmerd gezicht; elke ochtend joeg een buurvrouw haar togetakelde telg richting mijn moeder, sommeerde haar om die wilde soldaat te muilkorven, en dat die zoon van haar er beter aan zou doen om het op te nemen tegen jongens van zijn eigen leeftijd. Voor iedereen was ik het humeurige soldaatje, de Duivel met de blauwe baret, het beest van Blok E. Ik was ongelukkig op Dar Beïda. Mijn verloven lieten onveranderlijk een nasmaak achter van onvoltooide dingen, en een zwaar gevoel op mijn hart. Ik had geen vrienden, en geen enkele kliek – er waren er een stuk of zes die de wijk tot hun slagveld maakten – wilde me erbij. Opnieuw werden we uitgezet, nu naar Valmy, een ingeslapen dorpje dichtbij een *sebkha*, zo’n tien kilometer van Oran. Ook daar was geen mogelijkheid om mijn gevoelens met iemand te delen; als ik er net was, mijmerde ik alweer van Koléa...

Verklarende woordenlijst

<i>barkhane</i>	door de wind uitgeholde duinpan
<i>chahid</i>	in de strijd omgekomen soldaat
<i>djinn</i>	luchtgeest
<i>hadith</i>	verzameling met daden en woorden van Mohammed
<i>hammam</i>	Arabisch badhuis
<i>kashba</i>	citadel, vesting
<i>kebab</i>	gegrild lams- of kippenvlees, in reepjes gesneden
<i>merguez</i>	kleine, scherp gekruide worst van schapen- en/of rundvlees, roodgekleurd door de gedroogde pepers
<i>mouachahate</i>	Klassieke Arabisch-andalusische dichtvorm
<i>qacida</i>	traditionele klassiek-Arabische dichtvorm
<i>raïb</i>	gestremde melk; gelijkend op karnemelk, maar dikker. Wordt veel gedronken in Noord-Afrika
<i>roumi</i>	persoon met een Europees uiterlijk; christen
<i>sebkha</i>	zoutmeer in de Sahara
<i>souk</i>	bazaar
<i>sy</i>	meneer (aanspreektitel)
<i>zawija</i>	islamitische godsdienstschool

Plattegronden





Annexe 3 : liste des realia (et indication de catégorisation, traduction, stratégie)

Ligne (TS)	Realia	Catégorie	Souscat.	Remarque	origine	Traduction	Stratégie
11	Blida	3. culture sociale	e. géographie	Nom de ville	Algérie	Blida	E1 + plan
11-12	«- Blida, Blida, cria le conducteur », écrivait Alphonse Daudet	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	France	(...) beschreef Alphonse Daudet ¹ hoe de conducteur Blida aankondigde. 1. Franse schrijver, 1840-1897.	N7 + E4
11-12	dans <i>Tartarin de Tarascon</i>	3. culture sociale	c. art	Livre d'enfant	France	In zijn kinderboek <i>Tartarin de Tarascon</i>	E6
17	la plaine de la Mitidja	3. culture sociale	e. geographie	Plaine	Algérie	het omringende laagland	N6
18	le mont de Chréa	3. culture sociale	e. geographie		Algérie	de heuvel van Chréa	E1 + plan
24, 30 etc.	Moumen, Souriceau, [etc.]	3. culture sociale	h. noms propres	Il y a un certain nombre de noms propres. Toutes les apparitions ne sont pas incluses	Algérie	Moumen, Souriceau etc.	E1

				dans cet inventaire			
33	souks	2. culture matérielle	e. types de magasin/ travail	Marchés	Monde arabe	<i>souks</i>	E2 + E3
36	l'ENCR Koléa	3. culture sociale	a. politique/ administration	Ecole militaire	Algérie	militaire jongensschool van Koléa ² 2. Snel na de Algerijnse onafhankelijkheid (de 'Algerijnse revolutie') werden, uit patriotistisch oogpunt, 'revolutionaire' militaire jongensscholen opgezet waar jongens onderwijs kregen met als uiteindelijk doel hen op te leiden tot soldaat of officier.	N7 + note
39	français sans accent	3. culture sociale	j. notions relatives à la réalité du TS (voir 3.2)	L'accent algérien est différent de l'accent métropolitain	(Algérie)	accentloos Frans	N1
40	<i>roumi</i>	3. culture sociale	d. histoire	Mot qui désigne un chrétien, européen ; pour les anciennes	Monde arabe	echte Fransman	N7

				colonies de France : ‘un Français de France’			
41	Koléa	3. culture sociale	e. géographie	Ville ; école militaire	Algérie	Koléa	E1 + plan
42	oued Mazafran	3. culture sociale	e. géographie	Fleuve	Algérie	river de Mazafran	E1 + N1 + plan
54-55	au Mechouar	3. culture sociale	e. géographie, a. politique/ administration	école militaire à Tlemcen	Algérie (Tlemcen)	El Mechouar ³ 3. militaire jongensschool in Tlemcen	E4
60 etc.	(le Mechouar, El Mechouar)					El Mechouar	E1
80	Tlemcen, Béchar et Guelma	3. culture sociale	e. géographie, a. politique/ administration	Villes ; écoles militaires	Algérie	Tlemcen, Béchar en Guelma	E1 + plan
124	Les ouvrages de la comtesse de Ségur	3. culture sociale	c. art	Livres d’enfant	France	de kinderboeken van de gravin de Ségur	E6
124	Jacques Brel	3. culture sociale	c. art	Chanteur – connu aux Pays-Bas	Belgique	Jacques Brel	E1
139	Sy	3. culture	g. gestes,	Forme de	Monde	Sy	E2 + E3

		sociale	habitudes	politesse	arabe		
146	hammam	2. culture matérielle	e. types de magasins/ travail		Monde arabe	<i>hammam</i>	E2 + E3
183	se fera tuer dans le Sinaï durant la guerre de 1973	3. culture sociale	d. histoire		Algérie/ Monde arabe	zou de dood vinden in de Sinaï-woestijn tijdens de oorlog van 1973	N1
225- 226	En 6 ^e bilingue	3. culture sociale	a. politique/ administration	« en 6 ^e » ; « bilingue » (école)	France ; Algérie/ Monde arabe	tweetalige brugklas (Frans en Arabisch)	N6, E6
234	Notre pays	3. culture sociale	j. notions relatives à la réalité du TS (voir 3.2)	= Algérie	-	ons land	N1
243	kolkhoze	2. culture matérielle	c. logement	Ferme collective soviétique	USSR	<i>kolchoz</i>	E3
248	Réfugié politique	3. culture sociale	d. histoire		Algérie/ Monde arabe	politiek vluchteling	N1
255	Ancien père blanc	3. culture	b. religion,	Homme d'Eglise	France/	voormalige Franse pater	N6

		sociale	d. histoire		Algérie		
255-256	Algérienne de Kabylie	3. culture sociale	e. géographie	Région	Algérie	Algerijnse uit de buurt	N6 + plan
269	Casbah	2. culture matérielle	c. logement	Bourg, citadelle	Monde arabe	<i>kashba</i>	E2 + E3
269	Quartiers HLM	2. culture matérielle	c. logement		France	flatwijken	N6
271	[l]es Oranais	3. culture sociale	e. géographie		Algérie	de inwoners van Oran	N4 + plan
279	Pour cinquante centimes	3. culture sociale	i. mesures (voir 3.2)		Algérie	voor een halve dinar	N3
279	Galettes bédouines	2. culture matérielle	a. nourriture		Algérie/ Monde arabe	broodjes <i>kebab</i>	N2 + glossaire
279	Lait caillé	2. culture matérielle	a. nourriture		Maghreb	<i>raïb</i>	N2 + glossaire
280	Dix dinars	3. culture sociale	i. mesures (voir 3.2)		Algérie	tien dinar	E1
281	Splendide	3. culture sociale	h. noms propres	Cinéma à Koléa	(Algérie) (Koléa)	bioscoop[-]	N8
282	Merguez	2. culture	a. nourriture		Maghreb	<i>merguez</i>	E2 + E3

		matérielle					
282	Sahnoune	3. culture sociale	h. noms propres	Magasin à Oran, probablement de nourriture	(Algérie) (Oran)	broodjeszaak	N8
284	Youx-les-Bains	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Youx-les-Bains	E1
291	Les élèves de première et de terminale	3. culture sociale	a. politique/ administration	Promotion dans les écoles	France	De oudste leerlingen	N6
353	Bibliothèque verte	3. culture sociale	c. art	Série de livres d'enfant	France	de serie « Groene bibliotheek » ⁴ 4. Franse kinderboekenreeks	E4 + N1 + N7
361- 362	Michel, citoyen français	3. culture sociale	a. politique/ administration d. histoire		France	als Frans staatsburger en onder de naam Michel	N7
363	Un film de Tex Avery	3. culture sociale	c. art	Tex Avery (un seul r), créateur des Looney Tunes (Daffy Duck, Bugs Bunny etc.)	Etats-Unis	een tekenfilm	N8
466	El Hayani	3. culture sociale	d. histoire	Boxeur professionnel	Algérie	El Hayani	E1

470-471	Pons, en comparaison avec un buteur mythique, de son vrai nom Reguieg, qui faisait le bonheur de l' ASM d'Oran, à l'époque	3. culture sociale	d. histoire	Footballeur	Algérie	Pons, als teken van parallel met een mythische goalgetter die eigenlijk Reguieg heette en die destijds het team van ASM Oran succes bezorgde.	E1 + N1
477	la voix de James Brown ou celle d'Otis Redding	3. culture sociale	c. art	Connus aux Pays-Bas	Etats-Unis	de stem van James Brown of Otis Redding	E1
478	Faïrouz, une cantatrice libanaise	3. culture sociale	c. art	Expliqué dans TS	Monde arabe	Faïrouz (...), een Libanese zangeres	E1
484	De Fahad Balen à Najett Es-Saghira	3. culture sociale	c. art	Chanteurs/euses	Monde arabe	van Fahad Balen naar Najet Es-Saghira	E1
484	Alger	3. culture sociale	e. géographie		Algérie	Algiers	N4 + plan
485	Salle Atlas	3. culture sociale	c. art	Podium	(Algérie) Alger	Atlaszaal	N1
489	Douaouda	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	het nabij gelegen Douaouda	E6 + plan
489	Président Boumediene	3. culture sociale	a. politique/ administration		Algérie	President Boumediene	E1

			d. histoire				
493	Mouachahate	3. culture sociale	c. art	Poésie	Monde arabe	<i>mouachahates</i>	E2 + E3
501, 503 etc.	Les 8/20, 0 sur 20 etc.	3. culture sociale	a. politique/ administration	Notes à l'école	France	5, een 1, negen-en-halven, enz.	N6
505	Mouloud Feraoun	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	Monde arabe	Mouloud Feraoun ⁵ 5. Algerijns schrijver 1913-1962	E4
506	Chenoua-Plage	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Chenoua, aan de kust	E6 + N7 + plan
544	<i>hadith</i>	3. culture sociale	b. religion		Monde arabe	<i>hadith</i>	E2
546	[le] prophète Mohammed	3. culture sociale	b. religion		Monde arabe	de profeet Mohammed	N1
551	Abbassides	3. culture sociale	d. histoire		Monde arabe	uit de periode van de Abbassidische dynastie	N7
551	qacida	3. culture sociale	c. art	Poésie	Monde arabe	<i>qacidas</i>	E2 + E3
555	Ahmed Chawki	3. culture sociale	c. art	Poète	Monde arabe	Ahmed Chawki ⁶ 6. Egyptische dichter, 20e eeuw	E4

556	El Akkad	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	Monde arabe	El Akkad ⁷ 7. Syrische schrijver, 1889-1964	E4
561	El Moutanabbi	3. culture sociale	c. art	Poète	Monde arabe	El Moutanabbi ⁸ 8. Arabisch dichter, 915-965	E4
568	<i>L'Étranger</i> d'Albert Camus ou <i>Le Vieil Homme et la Mer</i> d'Ernest Hemingway	3. culture sociale	c. art	Connus aux Pays-Bas	France ; Etats-Unis	<i>L'Etranger</i> van Albert Camus en <i>The old man and the sea</i> van Ernest Hemingway	E1 + N2
573	4 ^e	3. culture sociale	a. politique/ administration	Promotion à l'école	France	derde klas	N6
573	El Asnam	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	El Asnam	E1
575	Malek Haddad	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	Algérie/ Monde arabe	Malek Haddad ¹⁰ 10. Franstalige Algerijnse schrijver, 1927-1978	E4
582	Aragon	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	France	Louis Aragon	E6
585	M. Larousse	3. culture sociale	c. art	Dictionnaire	France	de Larousse	E3
585- 586	Kateb Yacine	3. culture sociale	c. art	Ecrivain/comédien théâtre	Monde arabe	Kateb Yacine ¹¹ 11. Algerijnse schrijver (ook toneel), die eerst in het	E4

						Frans publiceerde en later in het Arabisch, 1929-1989. Hoewel zijn voornaam Yacine is en zijn achternaam Kateb, is hij bekend onder de naam “Kateb Yacine”.	
600-601	Ma langue d’écrivain	3. culture sociale	j. notions relatives à la réalité du TS (voir 3.2)	= français. Pour toute traduction, ce sera un realia	-	het Frans als de taal waarin ik schrijf	E6
602	Rimbaud	3. culture sociale	c. art	Poète	France	Rimbaud	E1
610	Un roman de San Antonio	3. culture sociale	c. art		France	een detectiveboek uit de reeks van San Antonio	E6
613	Frédéric Dard	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	France	de schrijver van de reeks, Frédéric Dard	E6
618	Abderrahman El Kawakibi	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	Monde arabe	Abderrahman El Kawakibi ¹² 12. Syrische filosoof, 1852-1902	E4
618	Maxime Gorki, Mark Twain ou Colette	3. culture sociale	c. art	Ecrivain(e)s	Russie ; Etats-Unis ; France	Maxime Gorki, Mark Twain of Colette	E1

619	(la Bibliothèque verte)			cf. l. 353		kinderboeken	N8
643	la série des <i>Six Compagnons</i> que nous proposait Paul-Jacques Bonzon à la Bibliothèque verte	3. culture sociale	c. art	Livres d'enfant	France	<i>Zes vrienden</i> door Paul-Jacques Bonzon, in de serie van de Groene bibliotheek	N1
645	<i>Sept Inséparables</i>	3. culture sociale	c. art h. noms propres	Référence à la série des <i>Six compagnons</i>	(réf. : France)	<i>Zeven bloedbroeders</i>	N5
649	Bibliothèque bleue	3. culture sociale	c. art h. noms propres	Référence à la Bibliothèque verte	(réf. : France)	'Blauwe bibliotheek'	N1
652	Ghazaouet	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Ghazaouet bij Tlemcen	E6 + plan
652	Fils de <i>chahid</i>	3. culture sociale	d. histoire		Algérie	Als zoon van een <i>chahid</i>	E2
654	Révolution algérienne	3. culture sociale	d. histoire		Algérie	Algerijnse revolutie	N1
671	Pétrus Borel	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	France	de auteur Pétrus Borel	E6

671	dans la revue <i>L'Artiste</i>	3. culture sociale	c. art	littérature	France	Ø	S1
688	mon premier recueil de nouvelles ² (2. <i>Houria</i> , éditions Enal, Alger)	3. culture sociale	c. art	Référence à un ouvrage	Algérie	mijn eerste novellenbundel, <i>Houria</i>	C1 + S1
690	<i>El Kahira</i> ³ (3. Éditions Enal, grand prix de la ville d'Oran)	3. culture sociale	c. art	Référence à un ouvrage	Algérie	mijn boek <i>El Kahira</i>	E6 + S1
691	<i>Allons z'enfants</i> , d'Yves Gibeau	3. culture sociale	c. art	Livre d'enfant	France	<i>Allons z'enfants</i> van Yves Gibeau	E1
692-694	<i>Les Hauts Murs</i> , d'Auguste Le Breton; <i>La Fabrique des officiers</i> , de H.H. Kirst; <i>La Vingt-Cinquième Heure</i> , de Virgil Gheorghiu; <i>L'Officier sans nom</i> , de Guy des Cars	3. culture sociale	c. art	Ouvrages + écrivains	France ; Allemagne ; Roumanie ; France.	<i>Les Hauts Murs</i> van Auguste Le Breton, <i>Fabrik der Offiziere</i> van Hans Helmut Kirst, <i>Ora 25</i> van Virgil Gheorghiu, <i>L'Officier sans nom</i> van Guy des Cars	E1 + N2
704	<i>Le Quarante et Unième</i>	3. culture sociale	c. art	Ouvrage	Russie	<i>De eenenveertigste</i>	N1
712-714	Tewfik El Hakim, Maarouf Ar-Roussafi, Youcef As-Soubai, Hafed Ibrahim, Najib	3. culture sociale	c. art	Ecrivain(e)s	Monde arabe	Tewfik El Hakim ¹³ , Maarouf Ar-Roussafi ¹⁴ , (Ø) Hafed Ibrahim ¹⁵ , (Ø,	S1 + E4

	Mahfoud, Georges Zidane, la belle Mea Ziada, Réda Houhou, Al Khalifa et bien d'autres géants					Ø, Ø, Ø, Ø) en andere grote namen 13. Egyptische schrijver, 1898-1987 14. Iraakse dichter, 1932-2005 15. Egyptische dichter, 1872-1932	
715-716	<i>Chajarat el Bouê's (L 'Arbre de misère)</i> et <i>Les Jours de</i> Taha Hussein	3. culture sociale	c. art	Ouvrages + écrivain	Monde arabe	enkele boeken van Taha Hussein ¹⁶ 16. Egyptische schrijver, 1889-1973	N8 + E4
734-735	Jacques Brel, Bob Dylan, Sacco et Vanzetti, Nazim Hikmet, Martin Luther King et Abou El-Kacem Ech-Chabbi	3. culture sociale	c. art a. politique/ administration	Artistes, politiciens	France (Belgique) ; Etats-Unis ; Italie ; Turquie ; Etats-Unis ; Tunisie	Jacques Brel(...), en Bob Dylan, Sacco en Vanzetti ¹⁷ , Nazim Hikmet ¹⁸ , Martin Luther King en Abou El-Kacem Ech-Chabbi ¹⁹ 17. Twee Italiaanse anarchistische immigranten in de Verenigde Staten die in 1920 werden opgepakt en op basis van twijfelachtig bewijs ter dood veroordeeld voor een gewapende overval. Het werd een politiek beladen proces; de affaire zou tot 1927 duren.	E1 + E4

						18. Turkse dichter met communistisch gedachtegoed, 1901-1963. Werd veroordeeld omdat zijn gedichten de Turkse mariniers tot muiterij zouden aanzetten. 19. Tunesische dichter, 1909-1934. Wordt beschouwd als ‘dichter des vaderlands’. Enkele strofes van een van zijn gedichten zijn opgenomen in het Tunesische volkslied.	
739-742	<i>Crime et Châtiment</i>, de Dostoïevski, <i>Et l'acier fut trempé</i>, de Nicolai Ostrovski, <i>La Mère</i>, de Gorki, <i>Le Proscrit</i>, de Jules Vallès, les œuvres de Gibrane K. Gibrane (dans les deux langues), Albert Camus, Malek Haddad, Driss Chraïbi que nous adorions, Mouloud Mammeri, Jean Giono,	3. culture sociale	c. art	Ouvrages + écrivains	Russie ; Russie ; Russie ; France ; France/ Monde arabe; France ; Algérie ; Maroc ; Algérie ;	<i>Schuld en boete</i> van Dostojevski, <i>Hoe het staal gehard werd</i> van Nicolaj Ostrovski, <i>De moeder</i> van Gorki, <i>Le proscrit</i> van Jules Vallès, de werken van Gibrane K. Gibrane²⁰ (in zowel Arabisch als Frans), Albert Camus, Malek Haddad, Driss Chraïbi²¹ – die we	E1 + E4 + N2

	Thomas Mann				France ; Allemagne	aanbaden –, Mouloud Mammeri ²² , Jean Giono ²³ , Thomas Mann 20. Libanese schrijver 1883-1931 21. Marokkaanse schrijver, 1926-. 22. Algerijnse schrijver, antropoloog en taalkundige, 1917-1989. 23. Franse schrijver, 1895-1970.	
743	John Steinbeck	3. culture sociale	c. art	Ecrivain	Etats-Unis	John Steinbeck	E1
771	(le président Houari Boumediene)			cf. l. 489		president Houari Boumediene ²⁴ 24. President van Algerije in de periode 1965-1978.	E4
771	Le raïs	3. culture sociale	a. politique/ administration		Monde arabe	Het staatshoofd	N6
812	L 'omnibus Alger-Oran	2. culture matérielle 3. culture sociale	d. transport e. géographie		Algérie	De boemeltrein van Algiers naar Oran	N4 + plan
831- 832	cent soixante-quinze centimes	3. culture sociale	i. mesures (voir 3.2)		Algérie	1,75 dinar	N3

866 etc.	(un <i>roumi</i>)			cf. l. 40		een <i>roumi</i>	E2
872	Azazga	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Azazga	E1
879	Béchar	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Béchar	E1 + plan
894	les oasis de Taghit, Igli, Kerzaz et Kenadsa	3. culture sociale	e. géographie		Algérie	oases van Taghit, Igli, Kerzaz en Kenadsa	E1 + plan
894	Kenadsa	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	Kenadsa	E1 + plan
897	<i>Ksar</i>	2. culture matérielle	c. logement	Village fortifié au Sahara	Monde arabe	het versterkte dorp	N7
898	Barkhane	1. écologie		Sorte de dune	?	<i>barkhane</i>	E2 + E3
904	Des ergs et des regs	1. écologie		Région saharienne couverte de dunes ; Désert rocheux	Monde arabe	zand- en steenvlaktes	N7
905	Doui Menia	3. culture sociale	b. religion / d. histoire	Tribu	Algérie ? ou Maghreb	Doui Menia	E1
926	Zaouia	3. culture sociale	b. religion	Établissement religieux	Monde arabe	<i>zawija</i>	E2 + E3

				musulman (lieu de prière, d'enseignement, de soin et d'hébergement)			
926	Sidi Abderrahmane	3. culture sociale	b. religion/ d. histoire	Fondateur d'un ordre religieux en Kabylie	Algérie	Sidi Abderrahmane ²⁵ _{25.} 1715-1793, oprichter van de Rahmania, een religieuze beweging in de regio Kabylie	E4
940	la Saoura	3. culture sociale	e. géographie	Vallée	Algérie	de Saoura-vallei	E6
948	Rue Marceau	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale	(Algérie) (Oran)	rue Marceau	E1
953	Petit-Lac	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale (quartier)	(Algérie) (Oran)	Petit-Lac	E1
957	Place Émir-Abdelkader	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale	(Algérie) (Oran)	place Émir-Abdelkader	E1
962- 963	Sidi-Lahouari, Boulanger, Sidi-Blel et Saint-Eugène	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale – quartiers/ rues	(Algérie) (Oran)	Sidi-Lahouari, (Ø) bij place Sidi-Blel en place de Saint-Eugène	E6 + S1 + plan
972	la ferraille d'El Hamri	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale	(Algérie) (Oran)	de ongure buurt El Hamri	N5

973	À Victor-Hugo	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale	(Algérie) (Oran)	place Victor-Hugo	N3 + plan
990	djinn	3. culture sociale	b. (pseudo-) religion	Entité, invisible mais présente, gravitant autour des humains	Monde arabe	<i>djinn</i>	E2 + E3
991	gris-gris	3. culture sociale	b. (pseudo-) religion		Monde arabe	amuletten	N5
993-994	Sidi El Bekkaï le vénéré	3. culture sociale	h. noms propres		Algérie ?	wonderdokter	N5
1033	A Choupot	3. culture sociale	e. géographie	Géographie locale (quartier)	(Algérie) (Oran)	In de wijk Choupot	E6
1046	la 22 ^e compagnie d'Immouzer-Marmoucha	3. culture sociale	d. histoire	Guerre du Rif	Maroc	de 22 ^e compagnie van Immouzer-Marmoucha ²⁶ _{26.} Ten tijde van de Rifoorlog in Marokko (1919-1926)	E4
1048	le Rif insurgé	3. culture sociale	d. histoire	Guerre du Rif	Maroc	het opstandige Rif	N1
1057	du côté de Tiaret	3. culture sociale	e. géographie	Ville	Algérie	in de buurt van Tiaret	E1 + plan
1062-	l'école des cadets	3. culture	a. politique/	Culture	Algérie	militaire jongensschool	N7

1063		sociale	administration	institutionnelle			
1100	Dans <i>Double Blanc</i> ⁵ (5. Éditions la Baleine, 1997)	3. culture sociale	c. art	Référence à un ouvrage	Algérie	In mijn roman <i>Double Blanc</i>	E6 + S1
1112	la cité militaire Dar Beïda	3. culture sociale	a. politique/ administration		Algérie	het militaire complex Dar Beïda	N1
1113	Gendarmerie nationale	3. culture sociale	a. politique/ administration		France / Algérie	nationale politie	N6
1123	Valmy	3. culture sociale	e. géographie	Village	Algérie	Valmy	E1
1124	sebkha	1. écologie		Cuvette naturelle, dépôt de sel	Monde arabe	<i>sebkha</i>	E2 + E3
1124	Oran	3. culture sociale	e. géographie		Algérie	Oran	E1 + plan